

PIERRE LOUÏS

Journal inédit



PARIS
ÉDITIONS EXCELSIOR
27, Quai de la Tournelle, 27
—
1926

123
12345
678
9012

**[Toutes les notes entre crochets sont de l'éditeur.
Les autres notes sont de Pierre Louÿs qui avait revu
plusieurs fois son manuscrit.]**

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

Copyright by Éditions Excelsior 1926

1525-195

Défense à qui que ce soit d'ouvrir ce cahier.

Au surplus il n'y a rien d'intéressant. Ainsi ce n'est pas la peine !

MON JOURNAL

Impressions de Jeunesse

Commencé le 24 juin 1887
Fini le 16 mai 1888

PIERRE LOUIS.

Generated at University of Pennsylvania on 2023-04-03 15:02 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015004304518>
Public Domain in the United States; Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

Le mardi 21 juin 1867, j'ai
acheté la *Légende des Siècles*,
complète (les trois séries). Je ne
connaissais que les pièces de
1859.

Mon « besoin féroce » d'écrire
— et ma vocation — datent de
là.

PIERRE LOUÏS.

18 déc. 1918.

MON JOURNAL

(1) *Pages annotées en 1918.*

(2) *On ne dit pas ça. On dit : écrire.*

(3) *Innocent ! Tu seras plus jeune à 43 ans qu'à 16 et jusqu'au printemps de 1914 tu plaindras les autres printemps.*

(4) *Penses-tu, sale gosse !*

(5) *Je regarderai avec pitié ce petit Eliacin qui a un « besoin féroce d'écrire » en juin 1887 et qui, jusqu'à la fin de l'année, ignorera sa vocation.*

Vendredi, 24 juin 1887, 9 heures du soir (1).

Je vais donc écrire mon journal!

Pourquoi ?

A quoi bon ?

Eh! Mon Dieu!... Pour bien des raisons. Il me passe maintenant par la tête toutes sortes d'idées, de réflexions que je n'avais jamais eues avant, et que j'éprouve un besoin féroce de coucher sur le papier (2). Il me semble que cela me fera plaisir plus tard, quand je serai vieux, que j'aurai trente-cinq ans (3), une femme assommante, six enfants sur les genoux, de la barbe au menton et un rond de cuir sous... moi, de relire les pensées baroques que j'avais à seize ans. Vous serez alors, Monsieur, un petit employé de ministère, bien timide, bien fier de votre titre de sous-chef adjoint et de votre ventre respectable (4). Vous serez Monsieur Louis gros comme le bras, et vous regarderez (5) du haut de votre grandeur vos divagations de pota-

(1) *Oh ! non ! je ne suis pas fier de toi.*

(2) *Pauvre petit ! tu verras ça plus tard, à la Grande-Chartreuse, à Penmarch et l'été du Sahara, et Chrysis sur le Phare, et la saveur de la mort en ta vingt-septième année, au premier jour des vingt-sept mois incomparables, — et le Sphinx et les trois Apogées.*

(3) *[Margé de bleu depuis plus de fierté jusqu'à chanté par les poètes.] Les lignes que je marge de bleu sont assez gentilles tout de même. Mais ce n'est pas ça du tout les belles*

che. Eh bien ! Monsieur, ne soyez pas si fier (1) ; sachez que vous ne retrouverez peut-être jamais dans votre vie les moments d'enthousiasme de vos seize ans. Enthousiasme irraisonné, je le veux bien, enthousiasme à propos de tout, sans règle, sans mesure, je vous l'accorde, mais agréable tout de même, comme tous les enthousiasmes. Sachez, Monsieur, que vous n'aurez jamais de plus grands bonheurs que ceux de vos seize ans (2) ; jamais (3) plus de fierté que le jour où votre coiffeur vous a gravement proposé de vous raser le menton, et où vous avez accepté, vous tenant à quatre pour ne pas rire. Sachez que vous ne retrouverez plus le sentiment que vous avez éprouvé le jour où, vous regardant dans les glaces du pâtissier, vous avez trouvé que vous deveniez jeune homme. Sachez que jamais vous n'aurez de joie plus complète que le jour où, revenant seul un dimanche soir dans un salon de bateau-mouche, vous avez vu pendant tout le trajet des yeux noirs de jeune fille obstinément fixés sur vous. Seize ans ! année où l'on fait tout pour la première fois, où tout vous semble nouveau parce qu'on regarde tout avec joies de la vie.

(1) *Ne me raconte pas ces tristesses-là, mon petit. A l'âge de sept ans tu as tout appris avec la première amante qui avait huit ans, et qui trouva d'instinct, comme Blaise Pascal, les douze propositions d'Euclide.*

(2) *Sous-chef toi-même ! je te prie de le taire. J'ai été respectueusement l'élève des mattres, mais jamais le sous-chef d'un chef.*

(3) *!! Ta bouche, bébé!*

(4) *Et puis je te défends de manquer de respect au langage de Dieu qui est la prose:*

d'autres yeux, où pour la première fois on sent le printemps, où pour la première fois on regarde les-jeunes filles, et où l'on reste éveillé le soir dans son lit en songeant bien longtemps, bien longtemps, et en faisant dans le lointain des projets d'avenir irréalisables (1). Voilà ce que c'est que d'avoir seize ans, et ce n'est pas seulement un âge chanté par les poètes ; et je suis bien aise de le noter à la première page de mon journal, pour vous le rappeler plus tard, Monsieur le sous-chef adjoint (2), et ne pas dire comme tout le monde dit maintenant : « Ah ! baste ! seize ans ! potacherie ! potacherie ! On n'est heureux qu'à dix-huit ans. » Et vous la regretterez plus tard, Monsieur, cette potacherie, je le crois bien (3).

Maintenant, assez de prosopopée, quittons les nuages et passons tout prosaïquement (4) à ce que j'ai fait aujourd'hui.

Eh bien ! ma journée s'est passée à peu de choses près comme les précédentes et comme se passeront probablement les suivantes. C'est pourquoi ce journal sera surtout un recueil d'im-

« Sum qui sum. »

pressions bien plus qu'un recueil d'événements d'ici à ce que j'aie l'âge d'homme.

Ce matin, cours de M. Bémont sur les guerres de religion. Il démontre que la cour de France est irresponsable de la Saint-Barthélemy et que c'est le peuple (1) qui l'a faite. Après tout c'est possible, mais j'ai des doutes, car M. Bémont a toujours la manie de dire le contraire de ce qui est admis généralement (2). C'est la mode comme cela maintenant chez les historiens de la nouvelle école.

(1) *Bravo pour le peuple !*

(2) *Tu verras plus tard, mon petit, avec quel plaisir on prend le contrepied de la bêtise humaine.*

(3) *Ça, c'est bien, continue.*

(4) *Giglio, sois sérieux !*

(5) *Sur tout la seconde. 12 mai [1888 ?] Oui, sur tout la seconde [1918].*

Après le déjeuner chez Védel, j'ai été lire au Luxembourg quelques pièces de *la Légende des Siècles* (3) que je me suis achetée mardi soir (les 3 séries). J'avais derrière moi un tube d'arrosage, qui a eu la mauvaise inspiration de m'asperger le cou de temps en temps. Je n'ai pourtant aucune végétation à y faire pousser (4). Cela ne m'a pas empêché de lire et d'admirer *l'Épopée du Ver* et *la Vision du Dante*, deux pièces superbes, surtout la première. (5).

Après-midi, classe de Marchand. Contre notre habitude nous n'avons pas fait trop de *chahut*. Nous nous sommes contentés de chanter en chœur :

C'est Boulang ! Boulang' Boulang'
C'est Boulanger qu'il nous faut

Oh !

Oh !

Oh !

Oh !

C'est Boulanger qu'il nous faut.

Après tout, cela n'a rien que de très inoffensif (1). Cela vaut mieux que d'asperger le tableau avec une seringue comme l'a fait Goury dernièrement.

(1) *Immortel attentat, dont Goury, Dietz et moi, nous partagè- mes le for- fait.*

A quatre heures je suis retourné au Luxembourg, faire le beau à la musique de la Garde Républicaine. Avec mon gilet clair, mon pantalon à la mode et ma rose à la boutonnière, j'avais un petit air dans l'train qui faisait plaisir (2).

(2) *P a u- vre gosse ! Ah ! o u i, tu as seize ans. Si les femmes ne l'ont pas dit u n m o t, c'est la faute de la rose. Ton moyen de séduction n'était pas heureux.*

J'écris ce premier journal au bureau de Georges. Il vient de partir pour son comité de législation étrangère où il n'était pas allé depuis quatre ans.

Samedi, 25 juin, 5 heures.

Dieu ! quelle chaleur ! On ne fait plus rien en classe. Les professeurs disent des bêtises et les élèves ne les écoutent pas.

En classe on se couche sur les dictionnaires ; dans la cour on s'entasse sur les bancs. Tout le monde s'éponge, tout le monde bâille, tout le monde s'étire, tout le monde geint. Plus de conversations : l'incendie de l'Opéra-Comique, l'enlèvement de Mercédès de Campos, tout cela c'est bien fini. La chaleur, toujours la chaleur et encore la chaleur. On ne pense plus qu'à cela. C'est abrutissant.

Entre midi et deux heures, pour me secouer, je suis allé m'étendre sur un banc au Luxembourg, et j'ai lu du Victor Hugo. Toujours la *Légende des Siècles*.

(1) [Biffé
au crayon
bleu depuis
Quel drôle
de corps
jusqu'à tout
ce qui précé-
dait.

(2) Peut-on !
Et le début,
qui est
étourdis-
sant !

(3) Oh !

(4) A
quelle heu-
re te cou-
che-t-on,
mon petit
Pierre ?

Quel drôle de corps (1) que ce Victor Hugo ! Je viens de lire pour la première fois *Ratbert*. Eh bien ! il n'y a pas à dire : l'intérêt est absolument nul, les vers sont mauvais, sauf les premiers (2), et c'est cent fois trop long. Et puis, tout à coup, au milieu de ce fatras (3), on tombe sur cinquante vers qui sont de toute beauté : les plaintes du marquis, — et la pièce reprend, insignifiante comme devant (4). Mais ces cinquante là ne m'ont pas fait regretter d'avoir lu tout ce qui précédait.

A propos, que vais-je lire maintenant ? J'ai lu le mois dernier *Numa Roumestan*, *l'Innocent* (de Pouvillon) et *Quatre-vingt-treize*. Mais tout cela est fini.

Vais-je commencer *Paul et Virginie*?
Peut-être bien (1).

(1) *Tu ferais mieux de relire le début de Rathbert. En 1890, à la Grande-Chartreuse, tu en parleras sur un autre ton.*

Dimanche, 26 juin, 9 h. 1/2.

(2) *Pas mal, mon gosse.*

« L'air est bleu », c'est même très bien. Tu commences à m'intéresser.

(3) *[Biffé depuis Nous sommes partis jusqu'à déjeuner sur l'herbe, pas, c'est-à-dire une page entière du manuscrit.]*

Paris est ravissant en ce moment. Je reviens du Bois, et enthousiasmé. Les feuilles sont toutes vertes, l'air est bleu, le sable arrosé a une odeur de mer (2), les toilettes sont neuves, les femmes sont jolies, et tout le monde est de bonne humeur.

Nous sommes partis (3), Georges et moi, à trois heures, et nous avons été prendre l'hirondelle pour Suresnes. Dieu! que ce bateau m'agace! Rien que des épiciers, de gros hommes qui viennent étaler leurs bedaines et leurs breloques, et leur gros rire, et leur air commun. Pas une figure distinguée, pas une jolie femme, rien qui puisse arrêter la vue. Écœuré, on veut regarder le paysage. Ah bien oui! Les quais de Javel avec leurs tas de sable, les petits cafés-concerts d'Auteuil avec leurs musiques criardes, voilà toute la rive. Et sur la Seine, des cocottes en yacht, avec des poses de couturières. Quelle traversée!

Quant au Bois, le dimanche, il n'y a qu'une avenue de jolie, c'est l'allée des Acacias. Quelques beaux landaus, quelques belles toilettes, et çà et là une jolie femme, c'est bien suffisant. Mais impossible de s'aventurer dans le reste du Bois, impossible de s'isoler même pour des raisons particulières. Pas une pelouse qui n'ait sa famille d'employés jouant au ballon, pas une clairière qui n'ait un déjeuner sur l'herbe, pas un buisson qui n'abrite son couple d'amoureux. C'est curieux, après tout. Quelques-uns même se livrent à des occupations plus intimes : un commis avait la tête appuyée sur les genoux de sa fille qui lui cherchait ses poux. Touchante sollicitude ! Les singes du Jardin des Plantes ne se conduisent pas autrement.

Et puis des plaisanteries partout. Et fines, et délicates ! Un petit employé de magasin donne le fouet à une de ses amies : « Vous savez, dit-elle, il y a des ressorts. » Puis, comme si on n'avait pas compris : « Il y a des ressorts ! Il y a des ressorts ! » Et elle le répète six fois en riant aux éclats de son bon mot.

Ah ! j'en avais assez, et, si le Bois n'était pas si joli, je ne sortirais jamais des grandes allées. La gaieté du peuple

m'est fastidieuse, comme on dit dans le *Postillon de Lonjumeau*.

(1) **Mardi**
21 juin La
Légende des
Siècles
(complète).
Mercredi 22,
Journal de
M. B.

Lundi, 27 juin, 4 h. 1/2.

(2) *L'influence de M. B. ne peut m'avoir atteint. Je n'ai jamais relu cela depuis 1887, et je n'ai pas ce livre-là dans ma bibliothèque. Le document était très curieux, mais trop connu et dévoré par tout le monde. Livre banalisateur entre tous. Mais les trois séries de la Légende des Siècles, qui les*

Eh bien oui! Pourquoi me le nierais-je à moi-même? L'idée d'écrire mon journal ne m'est pas venue spontanément (1). Le journal de Marie Baskhirtseff (2) vient de paraître, et Georges l'a acheté mercredi dernier. Tous ces jours-ci, il m'en a lu des extraits, et je dois dire que cela m'a absolument emballé. Aussi l'effet ne s'en est pas fait attendre. Le soir même j'ai pris la résolution de faire comme elle, d'écrire mon journal. Faire (3) comme elle, mon Dieu! j'en suis bien incapable. A treize ou quatorze ans elle écrivait mieux que je n'écrirai peut-être jamais. Mais je veux, comme elle, noter au jour le jour mes impressions et mes réflexions; je veux comme elle le faire sincèrement. Je n'espère pas

a lues? Depuis trente et un ans je n'ai rencontré personne qui les connaisse en entier. Pas un poète sur cent ne sait que dans le « Groupe des Idylles » la treizième pièce est une merveille. Mon premier roman est né de cette pièce-là, et pas un critique ne l'a dit.

(3) [Biffé depuis Faire comme elle jusqu'à peut-être jamais. Mais.]

atteindre la profondeur de ses pensées, mais certes j'espère en dépasser l'élévation, et je suis bien certain, quoique je note ici tout ce que je pense, de n'avoir jamais à y noter des sentiments comme ceux qu'elle avait vis-à-vis de ses parents. Il est déjà bien extraordinaire qu'elle ait éprouvé ces sentiments, dans des moments de colère et de grande agitation, mais ce qui est honteux (1) selon moi, c'est d'avoir eu le cynisme de les écrire à tête reposée, après réflexion, et de livrer ainsi à l'appréciation d'un public indifférent de pareils jugements sur son père, sa mère et toute sa famille.

(1) *Oui. Et autant Baudelaire avait plus de talent, autant le début des Fleurs du Mal me dégoûte encore davantage.*

(2) *Erreur. Je ne pourrais plus en citer qu'une ligne, c'est la réponse de la mère: « Le Collisée ? Mais tu l'as déjà vu. »*

(3) *Tu es terriblement hyperbolique, mon petit P. L., et c'est insupportable.*

Ce que je trouve d'étonnant en elle, c'est la vérité avec laquelle elle a su rendre ses sentiments. Nous la voyons. Nous la connaissons, après avoir lu dix pages de son journal, comme si nous avions vécu dix ans avec elle. Et sous ce rapport-là elle sera toujours (2) pour moi un modèle, un idéal lointain, inaccessible, mais vers lequel je tendrai toujours (3).

Et puis, il y a encore un autre point de ressemblance entre elle et moi. La pauvre fille est morte poitrinaire, et Dieu lui a refusé la suprême consolation qu'il donne aux phthisiques : l'ignorance de

(1) [*La fin de cet aliéna est marquée d'un trait bleu, mais sans annotation.*]

leur mal et l'espérance de leur guérison. Et moi aussi (1) je mourrai poitrinaire, et comme elle je l'aurai su avant même que la maladie n'éclate, quand mes poumons ne la contenaient qu'en germe. Oui, je mourrai de cela, peut-être cette année, peut-être dans deux ans, peut-être beaucoup plus tard, à vingt-cinq ou trente ans, mais j'en mourrai, je le sais, c'est une maladie qui ne pardonne pas. Je mourrai en pleine jeunesse, avant d'avoir atteint l'âge d'homme, avant d'avoir connu les fatigues de la vie, avant d'avoir vu aucune de mes ambitions se réaliser. Heureux ceux qui meurent jeunes, disaient les anciens. Est-ce vrai ? Je n'en saurai jamais rien.

Mercredi, 29 juin.

Georges m'a parlé religion hier soir. C'est la première fois que nous en causons un peu longuement. Aussi j'ai noté hier soir sur un morceau de papier ce qu'il m'avait dit de plus important, et je vais le développer sur mon journal.

Georges avait d'abord parlé quelque temps sur son thème favori, qui est que le goût, en somme, n'existe pas, que tout

(1) [*Phrase
marginée
d'un trait
bleu, sans
annotation.*]

est une question de mode (1), que la masse du public se guide sur l'opinion d'un petit nombre d'hommes de talent qui inspirent leur goût à toute leur génération. Et là-dessus je suis absolument de son avis. *La Damnation de Faust* n'était pas moins belle en 1846 que maintenant. En 1846 elle est tombée à la première. En 1887, on en bisse tous les morceaux. Ronsard au XVI^e siècle était porté aux nues ; au XVII^e il était relégué au sixième dessous. Au XVIII^e il était oublié. Puis vint le XIX^e siècle, qui en fit le premier des poètes érotiques français. Il n'a pourtant pas changé.

« Maintenant, me dit Georges, on est dans le naturalisme à outrance. Mais tu vois déjà dans les journaux un mouvement se produire en sens contraire, et il est probable que nous allons avoir une école tout idéaliste (1). »

(1) *Prédiction juste.*

Puis Georges me cita le verset célèbre de la Bible : « *Creavit mundum et tradidit eum disputationibus hominum.* » Et c'est là-dessus que la conversation s'engagea.

« La Bible, me dit Georges, est un livre admirable, mais je comprends cependant que les catholiques n'en recommandent pas la lecture, car cela peut

être un livre dangereux si on prend tout au pied de la lettre. S'il y a peu de livres qui aient fait commettre plus de belles actions, il y en a peu aussi qui aient fait commettre autant de bêtises. Le Dieu de la Bible n'est pas une grande conception. C'est un Dieu vengeur, s'immisçant dans toutes les affaires de la vie, un Dieu avec des passions tout humaines. Cependant, avec ce Dieu comme but de leurs écrits, certains des auteurs de la Bible ont pu faire des choses admirables. Rien n'est beau comme le livre de Job, les prophéties d'Isaïe, le Cantique des Cantiques (1).

(1) [Cette phrase et les suivantes sont margées d'un trait bleu.]

« Mais le Dieu de l'Évangile est bien supérieur, et l'Évangile est une des meilleures lectures que je puisse te recommander. C'est un Dieu à idées infiniment plus larges, plus grandes, plus élevées. Dans le Sermon sur la montagne, par exemple. »

Et j'étais enchanté que Georges me dise cela, car c'est absolument mon avis. Je me souviendrai toujours du jour où j'ai lu ce Sermon à la messe des Carmes et de l'admiration qu'il a provoquée chez moi. Je parlai alors de *l'Imitation*, en disant que cela me paraissait inférieur.

« C'est que tu ne la comprends pas, me dit Georges, et c'est bien heureux. Mon

Dieu! que deviendrais-tu si tu la comprendrais à seize ans ? *L'Imitation* est un livre de vieux, un livre de désespéré, de désillusionné. Pour le comprendre, il faut avoir souffert tout ce qu'il dit ou sentir que l'on est peut-être à la veille d'éprouver les mêmes tortures. C'est un livre affreux, et c'est un crime que de le mettre entre les mains de jeunes filles de seize ans. Mais il y a de temps en temps des passages admirables et *très profonds*. Ah ! celui qui a écrit ce livre a dû être bien malheureux. »

Là, je restai quelques instants sans rien dire, et je repris bientôt la conversation en la mettant sur le terrain politique, et là-dessus Georges s'enflamma.

« Pourquoi, lui disais-je, cherche-t-on maintenant à renverser et à chasser de plus en plus cette religion qui a sa base sur de si beaux enseignements ?

« — C'est pour le bien des hommes, répondit-il, et pour faire respecter justement la plupart de ces enseignements que les catholiques méconnaissent. On renverse cette religion pour établir l'égalité que l'Évangile enseigne et que les prêtres n'ont jamais pratiquée, pour rendre heureux ceux que le sort a fait naître dans les basses classes, pour l

secourir en général, de façon à mieux les soulager, sans leur donner l'aumône au coin d'une rue, sans les humilier, pour faire soigner ces malheureux gratuitement par les plus grands médecins de France, sans les entasser à quinze dans un même lit comme avant la Révolution. C'est la Révolution qui a fait toutes ces réformes. Après dix-huit siècles la religion catholique n'avait pas su encore pratiquer la charité, et il a fallu qu'on la détrônât pour que la charité pût exister. C'est la différence qu'il y a entre les mots et les actions... entre les mots et les actions. » Et il le répéta plusieurs fois.

Jeudi, 30 juin.

Été au Salon pour la fermeture. A retenir :

LHERMITTE. — *Fenaison.*

HENNER. — *Hérodiade.*

LEFEBVRE. — *Portraits d'enfants.*

DUEZ. — *Le Soir.*

BESNARD. — *Le soir de la vie.*

GIRARDOT. — *Ruth et Booz.*

CHAPLIN. — *Dans les rêves.*

FOURIÉ. — *Noce à Yport.*

Dimanche, 3 juillet.

Georges a déjeuné hier au café d'Orsay, en même temps que Daudet et tout près de lui.

Daudet y déjeunait avec son éditeur, Lemerre. Pendant tout le déjeuner ils ont causé bouquins, ce qui a beaucoup intéressé Georges. Daudet se demandait s'il n'allait pas faire un troisième Tartarin. Pourquoi faire, bon Dieu! Il n'en a donc pas assez de deux!

Au bout de quelques instants son fils Léon (dix-sept ans) est venu le retrouver pour lui demander différentes petites choses. Son père lui parle, comme Georges à moi, moitié sérieux, moitié blaguant.

« Voyons. Tu vas acheter un chapeau. Sauras-tu ? Je parie que tu ne sauras pas.

— Oh! papa. Mais si. Certainement.

— Oui, tu vas m'arriver avec un casque. Je te vois d'ici.

— Mais, papa, je saurai bien. Ce n'est pas difficile! »

Et cela continuait ainsi, le père parlant tout haut au milieu de ce restaurant plein

de monde, et le fils de plus en plus embarrassé et rougissant.

Enfin il s'en alla. Au bout de dix minutes il revint.

« Voyons! Qu'est-ce que tu veux encore ?

— J'ai oublié mes paquets.

— Oh! tes paquets! tes paquets! J'aurais bien pu te les apporter. Ce n'était pas la peine de revenir.

— Qu'est-ce qu'il y a dans tes paquets, Léon ? demande Lemerre.

— Oh! rien... rien d'important... de petits objets.

— Moi, je vais vous le dire, interrompit Daudet. Dans l'un il y a son rasoir et son blaireau... (Léon Daudet a de la barbe comme moi à peu près)... et puis dans l'autre il y a sa barbe. »

Lundi, 4 juillet 1887, 4 heures et demie.

Été hier soir aux Français. Messieurs les sociétaires sont tous en vacances et il n'y avait guère que des doublures. J'y suis tout de même allé avec Georges pour connaître les nouveaux.

Le lever du rideau était *Socrate et sa femme*, de Banville. Silvain jouait So-

crate, et ma foi très bien. Il y a deux Socrates dans cette comédie : le Socrate philosophe, quand il est avec ses amis, et le Socrate mari, avec sa femme. Ce sont deux hommes différents, et Silvain jouait également bien l'un et l'autre. Il se faisait des airs bonasses, souriants, résignés, dans ses scènes de ménage, à mourir de rire. Kolb jouait Xanthippe, assez bien. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Frémaux actrice aux Français! Mais Louise jouerait mieux qu'elle, ma parole! Pour le plaisir des yeux on avait exhibé Persoons au premier rang, tout près de la rampe, pour qu'on pût admirer ses beaux cheveux, son charmant visage et ses jolis bras. Elle n'avait qu'une phrase à dire, et c'est bien heureux!

(1) [Dans cet alinéa et le suivant, les noms de Thiron, Le Bargy, Coquelet, Got, Mounet-Sully, sont marqués au crayon bleu.]

Seconde pièce (1) : le *Luthier de Crémone*. C'était là dedans qu'était le great attraction, le clou de la soirée : Thiron. Il n'a malheureusement qu'un rôle épisodique, mais il n'est pas possible de jouer Maître Ferrari avec plus de jovialité, de rondeur et de fatuité. C'était du reste un rôle fait pour lui : Maître Ferrari est ivre tout le temps.

Ce n'est pas Thiron cependant qui m'a fait le plus de plaisir hier soir. C'est un

jeune acteur, maigre, fluet, petit, mais qui n'en a pas moins un talent bien remarquable ; c'est Le Bargy. C'est peut-être parce que je vais peu au théâtre, parce que je n'ai jamais vu Coquelin, parce que je n'ai entendu Got et Thiron que dans des rôles peu importants, mais je suis sûr que jamais acteur ne m'a donné une telle impression de vérité. Le Bargy jouait Filippo. Il a su donner à sa physionomie, à sa voix, à ses gestes, une telle expression de tristesse pendant toute la durée de la pièce ; il a eu de telles trouvailles de regards, d'attitudes, et un maintien si profondément et si *vraiment* mélancolique, que je me serais cru plutôt en face d'un Coquelin ou d'un Mounet-Sully, que d'un jeune homme de vingt-quatre ans, à peine sorti du collège, mais déjà artiste jusqu'au bout des ongles.

Chaque mouvement, chaque regard était mesuré, calculé, étudié par avance, avec un soin, un talent ! C'était admirable.

La jeune première était Durand. J'aime mieux ne pas en parler.

La pièce principale était *Tartufe*. Là, rien de saillant. Laugier jouait bien, très bien même son rôle d'Orgon.

Mais après Le Bargy!

Prud'hon jouait Valère. Cristi! Quel homme agaçant, et laid, et bête, et fat! Comment diable Marianne peut-elle s'amouracher d'un homme comme Prud'hon ?

Marianne était mal interprétée aussi du reste : par Durand, deuxième édition. Tartufe : Silvain. Convenable, mais rien de plus.

Céline Montaland jouait avec beaucoup d'esprit le rôle de Dorine, en le modernisant beaucoup, du reste.

Il me semble que j'entends encore Thiron dire avec son gros sourire :

*Vraiment, je n'étais pas joli, joli...
Pas mal ; mais, comme on dit, la beauté
[chiffonnée.*

Mercrèdi, 6 juin.

Du temps où j'étais huitième, neuvième et même vingt-deuxième en Récitation, je n'avais pas de mots assez méprisants et assez dédaigneux pour les « crétins » qui s'abrutissaient à repasser cette composition, « qui ne servait à rien ». Les imbéciles! Qu'est-ce que cela

me ferait d'être premier en Récitation!
 Aujourd'hui je suis sur le point de
 l'être, et j'ai tout à fait changé d'avis.

★
 ★★

Je relis ce que je viens d'écrire et je
 m'aperçois que ce n'est pas neuf du tout.
 La Fontaine l'avait dit avant moi, dans
 le *Renard et les Raisins*.

Mais, après tout, qu'est-ce qu'il y a
 de neuf (1) ?

(1) Ce qu'il
 y a de
 neuf? C'est
 avant tout
 la place du
 mot.

Je défie bien n'importe qui d'émettre
 une pensée quelconque sans qu'un pion
 vienne lui opposer un Sanscrit ou Arabe
 qui l'aurait dit avant lui, ou plutôt qui
 aurait émis une pensée analogue.

*Dis-je une pensée assez belle ?
 L'Antiquité, toute en cervelle,
 Prétend l'avoir dite avant moi.
 C'est une plaisante donzelle!
 Que ne venait-elle après moi !
 J'aurais dit la chose avant elle.*

D'Aceilly avait bien raison. En somme,
 j'ai autant de mérite que La Fontaine,
 puisque j'ai eu cette pensée sans me
 souvenir qu'il l'avait déjà exprimée.

C'est cela qui fait le mérite, et c'est

justement parce qu'il y a des gens actuellement, Richepin et C^{ie}, pour ne pas les nommer, qui prétendent n'écrire que des choses neuves, c'est pour cela que ces poètes en sont réduits à n'écrire que des divagations alambiquées et insensées, qui donneraient raison à tous les pessimistes du monde en matière littéraire.

Et c'est pour cela que tout ce que j'ai écrit aujourd'hui dans ce journal est stupide ; car ce n'est pas la nouveauté qui fait la beauté ou la profondeur d'une pensée, c'est la manière dont elle est exprimée.

Si un pion quelconque, La Harpe ou Nisard, avait conçu les pensées qu'on trouve dans Pascal, personne aujourd'hui ne s'en souviendrait. Mais elles dureront éternellement, car c'est le plus grand des écrivains Français qui leur a donné, une forme, une vie.

Si un Allemand ou un Anglais imitait en prose les poésies de Musset, elles n'auraient pas le sens commun. Et ainsi de suite.

Du reste, c'est l'évidence même, et je suis bien sot de m'escrimer à prouver cela.

Lundi, 11 juillet.

Il y a deux mois j'étais socialiste enthousiaste. Deux mois avant j'étais nihiliste en lisant *Terres vierges*. Et maintenant me voilà royaliste.

Admirable constance d'opinions. Je dois avouer tout de même que mon dernier changement est infiniment moins noble et moins désintéressé que les deux premiers. Pour être franc, je dirai même qu'il ne l'est pas du tout.

Voici :

J'ai été hier à Versailles. J'ai visité d'abord la galerie des portraits, puis celle des batailles, qui m'avait un peu dépaysé, et enfin les jardins et Trianon, qui m'ont remis en plein XVIII^e siècle.

Pendant tout le temps, j'étais comme dans un rêve : au milieu des apprêts des plus prosaïques pour la fête du 14 juillet, au milieu des concierges qui bavardaient et des enfants qui faisaient pipi, je me suis figuré tout un monde imaginaire, toute la vie du XVIII^e siècle. Les allées se peuplaient de beaux cavaliers en culotte courte et en perruque à queue, de jolies femmes poudrées, troussées, décolletées, en poupée Watteau. Il faisait nuit, les

bosquets étaient pleins de monde, et des rires chauds, sonores, éclataient comme des cris d'oiseaux ; des ombres passaient dans les allées ; de temps à autre, une jeune fille seule passait lentement, la tête penchée, le corps droit dans son corsage, arrachant machinalement les feuilles tendres des marronniers.

Et voilà qu'il me vint une envie folle de rajeunir de cent cinquante ans et de vivre ma jeunesse dans cette cour de France si charmante et si gaie. Voilà que toute cette vie m'apparut comme le plus séduisant de tous les rêves, comme un paradis à la Watteau. Voilà qu'une tristesse profonde m'envahit en songeant que tout cela était fini, bien fini, et qu'il m'entra dans l'âme une haine inexprimable contre ceux qui l'avaient détruit.

Oh ! je sais bien qu'il y a mille raisons contre cette opinion ; que le bonheur de deux cents personnes causait le malheur de vingt millions, que la France était partout vaincue, que le peuple...

Non ! je ne veux rien entendre. Il n'y a jamais eu, depuis que le monde est monde, de bonheur pareil à celui de vivre de quinze à trente ans à la cour de Louis XV, quand on avait un grand nom, de la fortune et de la beauté.

Cette cour est morte, morte à jamais.
Qui l'a tuée ?

Les Républicains.

Regardez-les, maintenant, ces jeunes gens des grandes familles de France, ces petits-fils de ces beaux marquis en bas de soie et en cheveux poudrés, qui passaient si galamment leurs soirées avec les belles dames de la cour. Que font-ils, le soir venu ?

Ah! Ils vont aux Ambassadeurs, à l'Horloge, au Jardin de Paris (1). Leurs grands-pères voyaient danser la pavane à M^{lles} de Mailly. Eux ils vont voir danser Grille-d'Égout, la Goulue, la Torpille, la Belle Fernande, Berthe, la Sauterelle. Voilà.

Les marquis Louis XV passaient leurs nuits avec leurs belles sur les pelouses de Trianon. Leurs descendants les passent dans les cafés-concerts de la banlieue, avec des filles achetées.

Oui, ils sont copurchics, ils marchent avec galbe, sourient avec pschütt, ils sont « dans l'train ».

Ah! Mirabeau!

(1) *Au fond, c'est tout à fait la même chose.* 10 août.

Lundi, 18 juillet.

Je viens de lire quatre romans : *la Chronique de Charles IX*, de Mérimée, *Paul et Virginie*, *Chiffon*, d'Assolant, et *la Princesse Oghéroff*, d'Henry Gréville.

Le premier a vieilli. Mais c'est très joliment écrit, et il y a quelques belles scènes. Je l'avais déjà lu autrefois, il y a deux ans, mais je n'y avais rien compris, et depuis j'avais tout oublié. En somme, c'est un joli roman. Cela ne vaut pas *Mateo Falcone*, à beaucoup près, mais il faut dire aussi que Mérimée débutait alors.

Quant à *Paul et Virginie*, si l'on ne regarde que les belles pensées que ce roman contient, c'est certainement un livre très remarquable. Mais, si l'on veut y chercher un roman, c'est pitoyable. Les caractères ne sont pas tracés. Nous ne connaissons aucun des personnages : ils sont tous uniformément parfaits. M^{me} de la Tour, Marguerite, Paul, Virginie, tout cela c'est une collection de petits saints, qui n'ont pas l'ombre d'un défaut et qui ont tous les mêmes qualités. Il n'y en a

pas un qui aît un trait particulier, le distinguant des autres. C'est d'un patriarcal et d'un candide absolument invraisemblable. C'est un lot de statues en cire pour églises, et voilà tout. Il n'y a que Bouguereau qui pourrait illustrer ce roman. Il est aussi faux et aussi peu vivant dans ses tableaux que tous ces gens-là.

Il ne faut pas cependant être trop injuste. Il y a une page dans *Paul et Virginie* qui m'a tout à fait emballé, et je me demande la permission de la transcrire ici (c'est Paul qui parle à Virginie) :

« Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court avec ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi, que je ne puis te dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant

des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt ; tu la mettras, la nuit, près de ton lit. Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais, auparavant, repose-toi sur mon sein et je serai délassé. »

N'est-ce pas ravissant ? Ah ! si tout était comme cela !

J'ai été trop dur tout à l'heure. D'autres passages me reviennent en mémoire

qui valent bien celui-là. Entre autres le dialogue entre Paul et le vieillard, qui est de toute beauté. Mais il faut dire aussi que c'est absolument en dehors du roman et que cela fait partie des grandes tirades dont j'avais parlé plus haut.

J'en ai trop dit sur *Paul et Virginie*. Reposons-nous un peu en parlant d'un autre roman moins sévère et moins compassé que Paul et même que Virginie, mais plus vrai au fond, malgré la forme de conte que son auteur a adoptée. Je veux parler de *Chiffon*.

Eh bien! *Chiffon*, n'en déplaie à Bernardin de Saint-Pierre, c'est ravissant. C'est joli... joli comme une comédie de Musset. Et, au fait, quand j'y réfléchis, c'est un peu le même genre d'esprit, fin, enjoué, et profond. Avec cela un tout petit brin de malice et d'enfantillage, qui ne gêne rien. *Chiffon*, *Coco*, *Tourna-point*, le roi, en voilà des personnages; ce sont des gens qu'on connaît, qu'on voit, qu'on sent, qui ne posent pas pour la vertu ni pour la saintenitoucherie, mais que j'aime fichtrement mieux que ceux de Bernardin.

Elle est à croquer, cette petite *Chiffon*! Et le bon *Coco*! Ah! je n'en finirais point.

De la *Princesse Oshéroff*, je n'en dirai qu'un mot, c'est que c'est banal et ordinaire. Pas mauvais, oh non ! mais pas bon non plus.

Ah ! voilà que j'oublie le plus important. Je m'étends six pages à faire du mauvais journalisme, et j'oublie que mes vœux d'avant-hier vont se réaliser : je pars pour le Tréport le 1^{er} août, avec mon oncle, ma tante... et T... Je vais rester quinze jours avec elle du matin jusqu'au soir. Je vivrai de sa vie. Je causerai avec elle quand je voudrai, et j'irai faire de petites promenades sur la plage, le soir, seul avec elle.

Et moi qui pestais contre mon mauvais sort !

Oh ! ce n'est pas que ce soit une perfection dans aucun sens que ma cousine T... Pour jolie, elle ne l'est pas (1). Son intelligence et son esprit, tout en étant très développés et bien au-dessus des miens, ne sont pas encore pour cela bien remarquables. Elle est incapable de soutenir une conversation un peu sérieuse. Elle n'est pas...

(1) J'ai eu tort d'écrire cela. T... est très gentille de figure et très spirituelle. 31 juillet.

Et moi-même, je ne suis pas si bête que je le dis, après tout. 23 décembre.

Ah ! qu'importe ! Elle est femme ! et très femme même, et c'est cela qui m'attire, moi qui suis sevré de la gent féminine dix mois de l'année et qui ne vois

pas un chat pendant les deux mois de vacances.

On n'a pas seize ans pour rien, que diable! Et quand, après dix mois passés au milieu d'un tas de petits idiots de collégiens, on se trouve sur le point de passer quinze jours avec une belle cousine, bien développée, et quelque peu... comme ça!... on a bien le droit d'en être heureux et de le dire, mille pétards!

Mardi, 19 juillet 1887.

J'ai fait connaissance aujourd'hui avec le bistouri. C'était la première fois de ma vie. Je n'avais jusqu'à présent eu d'autres opérations que celles de mes dents.

Du reste l'opération d'aujourd'hui n'a eu rien de grave ni de douloureux : un clou à percer. Je ne l'ai pas senti. Mais cela ne fait rien, c'est un commencement. J'avais une jolie venette en allant chez Landouzy.

Deux examens de fin d'année aujourd'hui : 16 en histoire, où l'on m'a interrogé sur la Pragmatique Sanction, le Concordat et les Médicis, et 10 en mathématiques, où je n'ai pas ouvert la bouche, si ce n'est pour dire des bêtises

tout le temps. Voilà de l'indulgence ou je ne m'y connais pas.

A quand le Tréport ?

Dans douze jours !

Oh ! je voudrais déjà y être (1).

(1) J'y
suis ! 10
août. Je n'y
suis plus ! 1^{er}
août 88.

Samedi, 23 juillet 1887.

Je me suis presque brouillé avec Glatron aujourd'hui. Au moins pour toutes les vacances.

Cela m'ennuie.

Ce n'est pas qu'il soit bien amusant, ni même bien bon garçon, mais, c'est égal, ça m'ennuie tout de même.

Voilà comment c'est arrivé. A la fin d'une classe, je ne sais quelle plaisanterie je lui fais, et, en réponse, il me tend sa carte, par plaisanterie aussi. Je la prends, je la mets dans mon portefeuille en disant : « C'est bien. Je vais l'envoyer à Cerny avec quelque chose dessus. » Alors Glatron s'est mis à rager, mais à rager !... comme je rageai moi-même le jour où je me battis avec Lenoble, ce qui me valut, par parenthèse, une jaunisse. Glatron m'est tombé dessus à pieds et à poings, tapant principalement à la tête, et moi, avec la modestie qui me caracté-

rise, je dirai franchement que je me suis défendu avec vaillance en pochant l'œil de mon adversaire, en évitant ses crocs-en-jambe et en restant maître de l'objet en litige, la fameuse carte.

J'ai souvent remarqué cela, il n'y a rien de tel que les gens calmes pour bien se mettre en colère.

Nous ne nous sommes plus reparlé de la journée.

Ah! que c'est bête, tout ça! N'y pensons plus.

Aurai-je une mention? Irai-je au Tréport? That is the question, et non pas je ne sais quelle brouille éphémère, sans importance. Or je crois que j'aurai une mention, et je suis presque sûr d'aller au Tréport.

Oh! la mer! la mer! je vais donc la voir enfin, elle que je n'ai pas vue depuis onze années. Je vais donc voir l'Océan, the dark and blue Ocean, le voir du matin au soir, me pénétrer de son odeur et de sa beauté, et rester des heures entières couché à plat ventre sur les falaises à regarder la mer sans limites et le soleil dans les vagues.

Je vais donc voir aussi ce high-life que je connais si peu, et cette vie de plage que je ne connais pas du tout.

Et tout cela avec T... Je ne sais vraiment ce qui me fait le plus de plaisir des trois. Une seule chose m'ennuie, c'est de les avoir à la fois. Je voudrais bien l'Océan sans T..., ou T..., sans l'Océan. Mais, si je les vois ensemble, il y aura nécessairement l'un des deux que je serai obligé de laisser de côté, et je crois bien que ce sera l'Océan.

A moins cependant qu'on ne me lance dans le « *Higgueliffe* », auquel cas je ne verrais aucun des deux, et où je m'ennuierais à mourir.

Étant là avec un tas de petits freluquets que je ne connais pas et de grandes jeunes filles qui me feront rentrer sous terre, je ferai des impairs, je serai mal à l'aise, je serai timide, je bégaierai, enfin je serai gauche au possible.

Mais cela ne sera pas ; j'espère bien qu'on nous laissera un peu plus de liberté et de solitude.

Avec ce que T..., m'a dit des habitudes des plages et la confiance que ma tante a en moi, j'espère bien que je pourrai être souvent seul avec T... Et, quand on a seize ans, c'est agréable d'être souvent seul avec une jeune fille de dix-neuf quand cette jeune fille est

votre cousine, et surtout quand elle est un peu... un peu ça, enfin.

Et ma cousine T..., l'est joliment, sans qu'il en paraisse, et malgré les romans de M^{me} de Ségur dont se composent ses lectures.

Mercredi, 27 juillet.

Seigneur! préservez-moi de la tentation!

J'ai été tenté aujourd'hui. Si je parlais comme un livre de messe, je dirais que c'est par l'esprit du mal, mais, comme je ne suis pas Mgr ***, je dirai simplement que c'est par la chair de mes seize ans, l'occasion, l'herbe tendre, et j'ai su résister.

Voilà l'histoire tout au long. Brocchi m'avait souvent raconté une foule d'histoires, me disant qu'il fréquentait les brasseries à femmes, et nombre d'autres choses, que je prenais pour autant de mensonges ; mais aujourd'hui, en revenant de la Sorbonne, il me fait passer comme par hasard par la rue Champollion, et, en passant devant « la Chouette » une femme assise sur la porte lui crie : « Tiens, Brocchi! Viens donc! Tu paies

un bock, n'est-ce pas ? » Et, comme je marchais toujours : « Entre donc aussi, toi, là-bas ! Psst ! Psst ! » m'a-t-elle crié. Brocchi aussi, qui était déjà entré, m'appelait toujours, mais j'ai bravement continué mon chemin.

Eh bien ! comme je ne me parle ici qu'à moi-même, je puis dire, sans fausse modestie, que j'ai bien agi ; car, dans cette rue détournée et toujours déserte, personne n'aurait pu me voir.

Mais, après tout, quoique sur le moment même la tentation ait été forte, j'avoue qu'il ne m'en a pas coûté beaucoup. Je n'ai fait que mon devoir, mon simple devoir, en n'abusant pas de la confiance que Georges a en moi. Et, quant à moi, elles me dégoûtent, ces filles payées.

Jedi 28.

J'ai ma mention ! Mais je ne suis que septième.

Vendredi, 29 juill.

Je quitte Paris ce matin à 8 h. 30. Georges vient à la gare avec moi, et notre voiture traverse cet interminable boule-

vard Sébastopol encombré de poissardes et de petites voitures.

Puis trois heures de wagon ! Mince de scie !

Car que faire en wagon, à moins de s'em...bêler ?

Enfin je m'occupe de différentes manières. Je regarde ma voisine : elle est laide. Elle ne vaut même pas la peine que je lui fasse du pied sous sa robe. Je regarde mon voisin d'en face : c'est un vieux gâteux. Mon voisin d'à côté : c'est un pauvre jeune homme poitrinaire. Le paysage ? Il est banal. Mon journal ? Il est ennuyeux.

Mais, sacrédié ! il faut pourtant que je m'occupe !

Je récite mon alphabet. Cela m'ennuie. Je compte jusqu'à cent : je m'arrête à onze.

Alors je me récite des vers. La ballade du *Désespéré*, *Rolla*, *Stella*, tout y passe, même Bossuet.

Mais au bout d'une heure je suis au bout de mon rouleau. Que faire ?

Alors je chante — tout bas, en moi-même — les airs que je connais. Le duo de Lohengrin, la marche des Drappeaux, les Diamants de la Couronne, l'Invocation du Faust de Berlioz, tout

cela forme un petit pot-pourri assez curieux.

Enfin me voilà arrivé! Je saute dans une voiture : « A Dizy, chez M. Louis! » Et la rosse me conduit at home.

« Comment va papa ? dis-je à Alfred. — Heu! pas trop bien aujourd'hui.

J'entre dans la salle à manger ; tout le monde est à table.

Papa ne me dit pas un mot. Bonjour, et puis c'est tout.

J'attribue cela d'abord à son indisposition. J'entame la conversation : papa reste muet. Il doit y avoir quelque chose.

Enfin, quand tous les enfants sont partis avec Lucie, j'entame le point délicat : « Tu as reçu ma dépêche hier soir, papa ? — Oui, mon enfant. Tu as un joli rang! Cela me fait bien plaisir! »

Voilà donc ce qu'il y avait! Et papa continue :

« Septième! Le dernier des mentionnés! »

J'essaye en vain de rabibocher cela, de lui démontrer par $a + b$ que je suis après Givierge un des deux ou trois meilleurs élèves de la classe, ce dont, toute modestie à part, je suis convaincu. Je lui explique la part stupide qu'on donne à la conduite à l'école. Mais il ne veut rien

entendre. Il faudrait Georges pour le persuader. O Georges, que n'es-tu pas là!

Après le déjeuner, toute la famille part pour Épernay, sauf papa. Série de visites. Après trois heures de wagon, trois heures de visites, et, entre les deux, une semonce paternelle! Jolie journée!

Première visite : à M. W.

« Eh bien, me dit-il dès qu'il me voit, c'est pour que je te félicite que tu viens me voir ?

— Comment, Monsieur ?

— Mais oui! Je viens de voir dans le journal : « Pierre Louis, mention *très bien*. »

(Ah! j'aime mieux cela! Et je me disais en moi-même : « Ce Monsieur W... est vraiment un homme charmant. Cependant je me récrie :)

« *Bien* seulement, monsieur.

— Non, non, non, tu es trop modeste. J'ai vu *très bien*. »

Ahà!

M^{me} François vient interrompre cette conversation vraiment bien agréable.

Fichue, M^{me} François! Déjà presque vieille femme.

Et son mari! Il a été d'un gaga aujourd'hui! Il est possible qu'il soit toujours

comme cela, après tout, mais c'était la première fois que je le voyais autant.

Et les visites continuent. Mme C. :

« Tiens! c'est toi, mon Pierre! On peut encore t'embrasser, n'est-ce pas ? »

Et elle me lave les deux joues.

Et ma tante!

Et T...,

(Pas aimable aujourd'hui, T.)

Dimanche, 31 juillet. Dizy, 10 h. du soir

Je viens de faire avec T..., une promenade au fond du jardin, de huit heures et demie à neuf heures.

Et nous avons causé, causé, causé! Je ne sais plus trop ce qu'elle m'a dit maintenant, mais je l'écoutais parler, c'était tout ce qu'il me fallait.

Elle était très drôle, ce soir, et tapait sur tout le monde, avec un entrain, une méchanceté! Et sur la petite Claire, et sur ce fat d'H..., et sur la grosse M^{me} Adrien.

« Tu sais, Pierre, j'étais furieuse ce matin, d'une humeur à tout casser. Figure-toi que M^{me} Adrien m'a vue causer avec H..., sur le pas de sa porte. Je me suis dit : « Voilà. Elle va aller raconter

« partout que je suis au mieux avec lui, « que je le recherche, et patati, et patata. » Ça n'a pas manqué : deux minutes après elle voyait maman et lui racontait : « Quel âge a-t-il, H... ? « Vingt et un ans ? Très bien ! Et puis « avec ça joli garçon ! Ça ferait joliment « l'affaire de votre fille. » Mais il n'y a pas de danger que je l'épouse.

(Heu ! je n'en suis pas bien sûr, moi.)

« Ah ! si tu l'avais vu, l'autre jour, aux régates : il avait un pantalon en tartan écossais tout serré dans le bas, et puis qui bouffait au genou en faisant la vis ; et puis il se campait, les jambes écartées, comme ça, les coudes levés, en braquant sa lorgnette sur moi. Et son grand chapeau gris qui s'en allait derrière ! »

Et T..., écartait les jambes, écartait les coudes, cambrait le corsage, et avançait la tête (1). C'était à mourir de rire.

(1) [En marge de cette phrase Pierre Louÿs a dessiné le croquis de sa cousine d'après la description qu'il en fait.]

Dizy, mardi 3 août.

Non, jamais je n'ai autant ri en lisant qu'aujourd'hui.

J'étais à la bibliothèque d'Épernay. J'avais demandé la *Légende des Siècles*, et je lisais. Ben, il n'y a pas à dire, ça n'a

rien de folichon, la *Légende des Siècles*. Ce n'est pas pour en dire du mal : je trouve cela admirable. Mais au bout d'une demi-heure, vrai, là, on en a assez.

Quand j'ai eu lu pour la sixième fois l'*Épopée du Ver*, je me suis levé, et je suis allé vers la planche aux romans.

Je tombe sur « Petit Bob ».

Tiens, Petit Bob ? Georges m'en a parlé. Il paraît que c'est très drôle. Voyons un peu.

J'ouvre. Chapitre X. Bob à l'Exposition.

BOB (*regardant des oiseaux empaillés*). Oh ! M'sieu l'abbé, ces oiseaux, est-ce qui courent, est-ce qui volent, est-ce qui chantent, est-ce qui... est-ce qui font des petits ?

L'ABBÉ !!!...

BOB. — Dites donc, M'sieu l'abbé, c'est-y plus difficile de faire des p'tits ou d'chanter ?

Là-dessus, me voilà parti d'un **fou rire**.

Et je continue le chapitre jusqu'au bout, et je reprends le commencement du chapitre, puis le commencement du livre, et je lis, je lis...

Je m'étais mis debout contre la rangée de livres, tournant le dos à M. Brian

pour pouvoir lire à mon aise, et prêt à remettre le bouquin à mon aise au premier bruit de pas, car j'aurais été fort peu flatté que mon oncle Edmond ou Charles Dubois me vissent lire du Gyp.

A chaque instant un passage délirant me faisait éclater. J'avais mis mon mouchoir dans ma bouche, je me mordais les lèvres, je me pinçais, mais rien n'y faisait, et j'étais continuellement obligé de m'arrêter ; je ne pouvais plus y tenir.

En sortant de là, je suis allé m'acheter de la crème Simon, comme m'a dit T..., pour faire passer mes boutons, car je suis vraiment trop laid, et T..., ne m'embrasse plus.

En rentrant ici, je me suis rasé pour la première fois moi-même avec le rasoir mécanique que papa m'a donné, et son blaireau et sa crème d'amandes. Puis je me suis mis de la crème Simon sur le menton et sur les joues. Mes joues sont maintenant douces comme une peau de jeune fille et exhalent une odeur de jolie femme qui m'y fait penser.

Oh ! je sais bien ! je deviens coquet, je pense de plus en plus à ma toilette, à la mode, à l'avis des femmes, et j'en viens à me farder la peau comme une femme.

Eh bien, après ?

Quand serai-je coquet, si ce n'est pas maintenant ? Quand penserai-je à ma toilette, si ce n'est pas à seize ans ? Quand enfin penserai-je à m'adoucir les joues, sinon aujourd'hui ? Ce n'est pas quand je serai barbu comme un sapeur, n'est-ce pas ?

Tant que je n'aurai que ces petites fantaisies, je n'aurai rien à me reprocher. J'aime mieux dépenser trente sous à un flacon de crème que cinq francs auprès d'une fille, comme font tant de mes camarades.

Non, mon seul désir aujourd'hui, c'est de passer le plus agréablement possible mes quinze jours au Tréport. Et pour cela je veux faire tout mon possible pour faire plaisir à T..., afin qu'elle me le rende, et je veux lui présenter à embrasser des joues fraîches et roses, et non pas des joues toutes bourgeonnées et rougeaudes.

Le Tréport, 9 août 1887, mardi.

Je suis au Tréport !

Ainsi ce n'était donc pas un rêve, un projet. Cela s'est fait, et je vais passer quinze jours au bord de la mer, et dans le monde, et avec T...

Generated at University of Pennsylvania on 2023-04-03 15:02 GMT / https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015004304518
Public Domain in the United States; Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

Mais commençons par le commencement.

J'écris cette véridique et intéressante relation, de mon lit, à dix heures du soir, en tenant ma bougie de la main gauche.

Le voyage a été horriblement long (9 heures), terriblement ennuyeux, et chaud, mais chaud!

Neuf heures de trajet en seconde le 9 août, par une température du Sénégal, cela peut bien compter pour quinze ans de purgatoire. Et le train allait de moins en moins vite. A la fin, d'Abbeville au Tréport, j'avais la tentation de descendre du train et de suivre à pied, comme on suit une voiture sur une côte. Et sans plaisanterie je l'aurais fait.

Enfin nous arrivons. Ma tante et T..., qui étaient parties hier en avance, viennent à la gare. Pas d'appartement. Nous nous reposons, T... et moi, dans l'appartement de M. B... pendant que mon oncle et ma tante vont cherchant un gîte. M. B... nous fait bientôt grâce de la contemplation de son appendice nasal, qu'il a fort développé et fort biscornu, et T... me nomme alors tous les passants en me racontant tous les cancons de plage. M^{lle} C... quinze ans, fille d'un conseiller municipal de Paris, tout ce qu'il y a de

moins bien. Fait un traité sur le divorce... ou quelque chose de pis, me dit T... (hum! hum!). MM. de F..., qui mettent des maillots roses avec leurs armes dessus. — Tiens, voilà l'école mixte de la falaise. Les garçons, les filles, tout ça travaille ensemble, se baigne ensemble, couche ensemble (sic). Oh! c'est charmant. — Jeanne B..., qui lit tous les mauvais romans qu'elle peut chiper, a vu à Paris *les Mousquetaires au couvent, les Petits Mousquetaires, Mam'zelle Nitouche, le Bonheur conjugal, etc.*

Mon oncle interrompt cette intéressante conversation en nous disant qu'il a loué un appartement, 17, rue des Pêcheurs, 350 francs. Nous y allons.

Qu'on se figure un perchoir à perroquet, avec deux chambres de trois mètres carrés à chaque étage et un escalier de bois impossible les reliant entre elles. Pas de cheminées. De l'air : à peine. Mais un petit coin de mer vu du côté de la rue.

T... arrive avec moi et dispose les chambres à sa manière : papa et maman au premier ; T... et moi au second, et les bonnes en haut.

Malheureusement, mon oncle revient et n'a pas les mêmes idées. Il entend que

T... couche au premier près de ma tante, et lui au second auprès de moi.

« Oh! papa, fait T... furieuse, mais pourquoi cela ? (Puis plus doucement :) Je ne veux pas te laisser monter les deux étages. » (Farceuse, va!)

Alors mon oncle explique qu'il veut avoir la vue sur la mer. T... insiste. Peine perdue. T... dit tout bas à ma tante quelques mots que je n'entends pas.

« Oh! quelle idée, fait ma tante. Mais ce n'est pas du tout cela! »

(Moi je le crois bien que c'est « pour cela ». O Georges, aurais-tu raison ?)

Après le dîner nous sortons sur la plage. Nous regardons danser au Casino, puis, en remontant vers le port, nous rencontrons Jeanne B... et ses parents. Elle ne dit que quelques mots à T..., mais ça suffit.

Oh! Quelle cocotte! Décidément elle a raté sa vocation.

Non, c'est vrai. Je la rencontrerais sur le Boul'Mich' à dix heures du soir que...

Bonsoir! Je souffle ma bougie, parce que je vais dire des bêtises.

Mercredi, 10 août.

Seconde journée au Tréport.

Mon oncle a pris pour moi un abonnement au Casino pour un mois. J'en ai déjà profité aujourd'hui. Je suis allé deux fois à la salle de lecture lire des journaux assommants, rien que pour jouir de mon privilège, et je suis allé le soir à une séance musico-théâtrale, où Tanesi chantait et où Persoons et Prudhon ont joué *le Legs* et *Il faut qu'une porte*, aussi mal qu'il est possible. J'ai entendu aussi à cette soirée pour la première fois l'ouverture de *Guillaume Tell*. Cela me paraît beau, mais j'aurais besoin de le réentendre.

A deux heures mon oncle m'a emmené faire une promenade en mer, et je n'ai pas été malade. C'est la première fois que je vais en mer depuis Jersey.

Invité pour dimanche à un grand bal chez M^{me} Morel (!). Et moi qui ne sais pas danser! Enfin, on essaiera de s'arranger. T... et cette cocotte de J. B... se dévoueront pour m'apprendre polka, valse, mazurka, quadrille et cotillon en deux leçons.

C'est égal, je vais faire des gaffes.

Jeudi, 11 août.

Le grand, le seul événement de la journée, le voici :

Ce matin, à dix heures et demie, une dame assez jolie, trente ans à peu près, traverse la plage pleine de monde pour aller pêcher aux crevettes, en maillot rose collant, en gants gris perle (!) et en béret blanc. Aussitôt toute la plage est en joie. Les petits gommeux, charmés d'une distraction, s'élancent sur son passage et font cercle autour d'elle ; les mamans prudes, tout en criant beaucoup, suivent leurs fils pour voir le scandale ; les jeunes filles se mêlent aux premiers rangs, et bientôt tout le monde a quitté sa place et cent cinquante personnes font cercle, en riant tout bas, en murmurant tout haut, et chacun faisant ses réflexions. Quelle inconvenance ! Peut-on se mettre dans un pareil costume ! Mais qui est-ce ? Savez-vous qui c'est ? — Et la dame continue la pêche sans s'apercevoir que son maillot a craqué et qu'un bout de chemise passe. Alors tous les jeunes gens se mettent à fredonner en chœur sur l'air de *Boulange* : « Ah ! ça passe, ça passe, ça passe. Ah ! ça passe par la fente. »

C'étaient les jeunes filles qui étaient contentes.

Un quart d'heure après, la même dame revient en costume de bain blanc et transparent ! Mais qui est-ce ?

On l'a su le soir : c'est une actrice des Variétés. Je ne sais pas son nom.

J'ai passé ma soirée au Casino. Je n'ai pas dansé et je m'y suis ennuyé à périr. Je prendrai demain ma première leçon de danse avec M^{me} Gendron.

Vendredi, 12 août.

Aujourd'hui mon *premier* bain de mer. C'est bien agréable, et l'eau est bien bonne.

Aujourd'hui ma *première* leçon de danse. C'est bien ennuyeux et les danseuses sont bien laides.

Samedi, 13 août.

Aujourd'hui j'ai dansé pour la *première fois*, au Casino. J'ai polké deux fois, d'abord avec Jeanne B..., puis avec T... Je suis dans une joie incroyable. Je ne comptais pas danser en sortant d'ici,

mais Jeanne B..., voyant que son père dansait avec T..., pour la première fois, lui aussi, elle m'a invité. J'ai d'abord refusé, je n'avais pas de gants. Mais mon oncle m'a prêté les siens, des gants trop larges, en Suède brun, que je me rappellerai toujours comme souvenir de ma première danse, et nous sommes bravement partis.

Mais, pour T..., je suis revenu à la maison chercher mes gants, et elle m'a accordé la seconde polka.

Il faut dire aussi que je ne danse guère bien encore, je ne me le dissimule pas, et même, si je voulais me le dissimuler, je ne le pourrais pas, car T... me le répète toute la journée. Elle prétend qu'elle est plus fatiguée quand elle a dansé une fois avec moi que quand elle a passé toute une soirée au Casino.

Oh! demain! la soirée chez M^{me} Morel.

Lundi, 15 août.

Eh bien, la soirée chez M^{me} Morel, prttt!

Je ne connais pas d'ennui comparable à celui qu'on éprouve quand on a fait la bêtise d'aller au bal sans savoir danser, et

qu'on reste six heures de suite sans faire un mouvement, assis sur une banquette, souffrant de la chaleur, de la poussière, du manque d'air, et surtout de la rage de voir vingt personnes s'amuser quand soi-même on se morfond sur place.

Voilà pourtant ce qui m'est arrivé hier.

J'ai dansé en tout une polka et un quadrille avec T... La polka a été ordinaire, mais, pendant le quadrille, je me suis réellement bien amusé. Nous l'avons dansé à dix au lieu de huit, sans tenir compte d'aucune règle, sans mesure, mais en riant comme des fous. Ma voisine d'en face était la ravissante M^{lle} Wanda.

Et puis ç'a été fini pour la soirée. Le cotillon a duré trois heures et demie! Et pendant ce temps, oh!

A trois heures du matin, souper... Au bout d'un quart d'heure de table, tous les jeunes gens étaient gris. Ils se sont mis à chanter tout haut, puis à tue-tête, d'abord *Frère Jacques*, puis le *Bi du bout du banc* et d'autres chansons du même genre. Puis on en vint aux chansons politiques, *Boulangé*, etc., et enfin aux chansons de brasserie. On a même été un peu loin. Les chansons de *Célestine*, *ma cousine*, et de *Thérèse*, *Thérèse*,

mets-toi donc à ton aise, n'étaient pas faites pour des oreilles de jeunes filles.

Enfin nous sommes partis à quatre heures du matin, en plein jour, et rentrés à travers le Tréport endormi, ce qui était des plus curieux.

Mais le plus charmant souvenir qui me restera de cette soirée, c'est la *Prière à sainte Catherine*, dite par M^{lle} Wanda.

Dimanche, 21 août.

Je suis heureux, heureux, heureux. Tout me va, tout me réussit.

Aujourd'hui enfin j'ai pu danser sérieusement. J'ai dansé huit fois sur douze : les deux polkas, les trois quadrilles et trois valse dont une avec M^{lle} Lucie Neuberger, que tout le monde se dispute.

Si j'ai réussi à danser tant que cela, c'est que j'ai abandonné ma chimère de faire danser de grandes jeunes filles et que je me suis rabattu sur mes petites camarades du cours de danse, dont quelques-unes (entre autres M^{lle} Lucie) sont très gentilles.

Oh! la valse, quelle belle chose, mon Dieu!

Je dis donc que tout me réussit : en

effet, hier et avant-hier, je vais faire une promenade en mer et sans le moindre malaise.

Ma tante m'a demandé de rester jusqu'à la fin du mois et Georges veut bien.

Et j'ai encore huit jours à voir T...

Je l'ai déchaussée aujourd'hui, ma parole, oui, déchaussée. Et c'est elle qui me l'a demandé. Et deux minutes avant elle s'était coiffée devant moi. Et deux minutes après elle m'a demandé de lui arranger son pouff qui s'en allait. Et j'étais occupé à cette délicate opération quand ma tante est arrivée, déclarant, sans se fâcher d'ailleurs, qu'elle le finirait à ma place.

Elle va bien, ma cousine.

Dizy, mardi, 20 septembre 1887.

Je te retrouve donc enfin, mon cher cahier, depuis si longtemps délaissé. Que de choses se sont passées depuis un mois. Jamais je ne pourrai tout dire.

Je suis resté au Tréport bien plus longtemps que je ne pensais. Jusqu'au mardi 6 septembre.

J'ai continué à m'amuser le soir, comme je le dis dans mon dernier jour-

nal, et j'ai commencé à m'amuser dans la journée. Tout cela, parce que j'ai trouvé des amis. J'ai passé presque tout mon temps avec Maurice et Lucien Courtois, Lucien Goldschmidt, Rudi Hertz, Lucie Neuberger, Jenny Hertz, — et Mariquita Alvarez.

Nous étions toujours ensemble pour les parties et pour les quadrilles, et, quoiqu'ils fussent plus jeunes que moi de trois ou quatre ans, je m'amusais.

Des petites filles avec qui je dansais, une seule sera jolie plus tard, c'est Jenny Hertz, mais une seule est intéressante, c'est Mariquita Alvarez.

Mariquita Alvarez est une petite fille de onze ans qui, sous tous les rapports, a l'air d'une jeune fille de seize ans qui serait très avancée. Elle valse... comme son frère : je ne peux pas dire mieux. Des jeunes gens de vingt ans se la disputaient. Et elle a un esprit, une vivacité, une précocité en toutes choses, — renversants. Pas jolie, mais quelle fille!

Je me rappellerai toujours, je crois, notre partie à la guinguette du Mont-Huon avec Mariquita, Marguerite Boutroux, et mes amis et amies nommés plus haut.

Nous sommes revenus tous, bras dessus,

bras dessous, au triple galop, à travers tout le Tréport, en hurlant : « En r'venant d'Suresnes », et « Célestine, ma cousine » etc... Mariquita était inouïe.

Je voudrais bien parler aussi de Lucien Goldschmidt, mais je n'ai pas le temps.

Je voudrais bien dire aussi comment la veille de mon départ j'ai abordé Renelle, le premier violon de l'orchestre du Tréport, pour le féliciter de sa *Réverie* et de sa *Canzonetta*, comment il m'a promis de me les copier et de me les envoyer ici. Peut-être prendrai-je des leçons avec lui cet hiver.

Mais je ne veux rien raconter.

Ah! cependant, et les succès de T... au Casino? Succès fou grâce à sa taille *charmante*, « la plus jolie du Tréport », disait fort justement le colonel Fiaux.

Et les fortes mers de la fin du mois? Je ne peux pourtant pas n'en rien dire. C'était superbe, merveilleux.

Nous avons déménagé le 1^{er} septembre pour venir habiter quai du Port n° 19, au-dessus d'un pharmacien.

Enfin, je suis parti navré, désespéré de quitter le Tréport, le mardi 5 septembre 1887, à six heures du matin.

Finie la joie, fini le plaisir, fini l'été.

En route pour six mois d'hiver et d'embêtement.

Je suis triste, ennuyé, abêti. Je ne fais rien. Glatron vient de venir avec Marcel. Ils sont partis aujourd'hui, et me voilà de nouveau seul. Le temps est triste, les feuilles jaunies, la pluie lugubre, et le ciel aussi, et moi bien plus.

Mais, je vais bien, je grandis, je prends des forces, je le sens. Je pèse soixante kilos juste. Je ne peux toujours pas savoir si je suis joli garçon (1)! Il y a des moments où je me trouve hideux, et d'autres où je me trouve moins mal. Où est la vérité? On me dit que je suis bien. Dois-je le croire? Ah! peu importe après tout!

(1) [*Phrase
marginée d'un
trait bleu.*]

Une chose seulement m'effraie, m'épouvante même : suis-je... suis-je... *bête*?
Oh non! ce serait trop affreux!

MORCEAUX DE MUSIQUE

entendus pour la première fois au Casino du Tréport, et que j'ai trouvés jolis.

MENDELSSOHN. — *Chant du Printemps.*
SCHUMANN. — *Chant du soir,*

- BIZET. — *L'Arlésienne* (1^{ère} suite).
 MASSENET. — *Le dernier sommeil de la Vierge*.
 GOUNOD. — *Ballet de Faust*.
 Entr'acte de la *Colombe*.
 » de *Philémon et Baucis*.
 DANCLA. — *Réverie*.
 MASSENET. — *Souvenez-vous* (dans l'église).
 SAINT-SAËNS. — *Pavane d'Etienne Marcel*.
 MASSENET. — *Sévilane de Don César*.
 MENDELSSOHN. — Ouverture de la *Grotte de Fingal*.
 ROSSINI. — Ouverture de *Guillaume Tell*.
 MASSENET. — « Pleurez, mes yeux » (*Le Cid*).
 ROSSINI. — *La Romance du Saule*.
 SAINT-SAËNS. — *L'Attente* (poésie de Victor Hugo).
 MEYERBEER. — *Marche du Prophète*.
 RENELLE. — *Canzonetta*.
 A. THOMAS. — *Raymond*, ouverture.
 ROSSINI. — Ouverture de *l'Italienne à Alger*.
 WEBER. — Ouverture de *Obéron*.
 WAGNER. — *Marche de Tannhäuser* (je ne l'ai pas comprise, mais je marque de confiance).
 CHOPIN. — *Marche funèbre*.
 RENELLE. — *Réverie*.
 A. THOMAS. — Ouverture du *Roman d'Elvire*.
 E. GUIRAUD. — Mélodrame de *Piccolino*.
 STRAUSS. — *Le Papillon de nuit* (valse).
 HAYDN. — Andante de *la Surprise*
 — *Estudiantina* (valse).
 MOZART. — Ouverture de *Don Juan*.
 DESORMES. — *En r'venant de la r'vue* (polka).
 MOZART. — Ouverture des *Noces de Figaro*.
 AUBER. — Ouverture de *la Muette*.
 BRERISLED. — *Rêve après le bal*.
 P. GILLET. — *Loin du bal*.
 PORTHMANN. — Entr'acte de *Macbeth* (4^e acte).
 DURAND. — *Chacone*.
 RAFF. — *Cavatine*.

Vendredi 23 septembre 87.

Georges est arrivé ayant-hier soir, et me voici tout transformé. Dès qu'il est là, je suis tout autre. Ma gaieté, ma paresse, mes plaisanteries, tout cela s'en va pour faire place à une perpétuelle admiration.

Quand je le vois, il me semble que la suprême distinction, la suprême intelligence, et la suprême bonté (pour moi) soient devant mes yeux. Tout ce qu'il fait, je le trouve bien ; tout ce qu'il dit, je le trouve habile. C'est plus que de l'admiration : c'est de l'ébahissement. Ma tante Mougeot devait regarder maman de la même façon.

Je l'aime beaucoup, mon frère. Je puis même dire que c'est la personne que j'aime le plus au monde, en ce moment. Et pourtant... je ne l'aime pas comme j'aimais Paul. Je ne l'aime pas comme on aime son frère : je le sens trop au-dessus de moi. Je l'aime énormément, mais comme une personne à qui l'on doit tout et dont on se sent adoré.

L'affection, l'amour que j'ai pour lui est presque tout entier composé de recon-

naissance et de réciprocité. Je l'admire trop pour l'aimer comme Paul.

MES OPINIONS ET MES IDÉES

le 26 octobre 1887.

Si l'on me posait les questions suivantes, j'y répondrais ainsi :

1° Quelle est votre religion ?

Celle de Victor Hugo, en tous points.

2° Quelle est la perfection chez l'homme ?

La distinction et l'honnêteté.

3° Quelle est la perfection chez la femme ?

La tendresse et la beauté.

4° Quel est le comble du bonheur physique ?

L'amour des sens (du moins, je le crois, n'en ayant pas d'expérience).

5° Quel est le comble du bonheur moral ?

L'amour platonique.

6° Un homme doit-il se marier ?

Incontestablement.

7° A quel âge vous marierez-vous ?

A vingt-six ans.

8° Quel âge aura votre femme ?

Elle sera le plus jeune possible, seize, dix-sept, dix-huit ans. Une enfant. Mon Dieu! Puissiez-vous réaliser mon rêve!

9° Combien désireriez-vous avoir d'enfants ?

Cinq. Trois filles et deux garçons.

10° Quelle est votre opinion politique ?

Si je n'écoutais que ma conscience, je serais socialiste. Mais les conséquences de la révolution sociale me terrifient. Aussi, je suis républicain modéré.

11° Quelle est la seule profession désirable ?

La *diplomatie*. Je serai diplomate, et je deviendrai ambassadeur, parce que je le veux, — et je sens que je le peux.

12° Quel est le plus grand malheur qui puisse vous arriver ?

Voir Georges mourir avant moi.

13° Dans l'histoire tout entière, quel est l'homme que vous admirez le plus ?

Victor Hugo, le plus grand écrivain de tous les temps et de tous les pays.

14° Et quel est celui que vous aimez le mieux ?

Jésus-Christ! Le plus grand homme de tous les temps et de tous les pays.

15° Dans l'histoire tout entière, quelle est la femme que vous admirez le plus ?

Marie-Madeleine.

16° Et quelle est celle que vous aimez le mieux ?

Ma future maîtresse, qui deviendra ma femme si Dieu y consent.

17° Quelle est la plus belle langue ?

Le français.

18° Quel est le poète que vous aimez le mieux ?

Alfred de Musset.

19° Quel est celui que vous admirez le plus ?

Victor Hugo (1).

(1) *Tout ce qui suit est absurde. Je n'avais rien lu.*

20° Après ces deux génies quels sont vos poètes préférés ?

Molière, Leconte de Lisle, Ronsard.

21° Quelles sont les pièces de vers que vous préférez ?

Alfred de Musset : *Rolla*, *Nuit de Mai*.

Victor Hugo : *L'Expiation*, *A*

Villequier, Booz endormi, Tristesse d'Olympio.

Leconte de Lisle : *Kaïn.*

Ronsard : « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle. »

« Que dites-vous, que pensez-vous, mignonne ? »

L'Odelette à la rose.

22° Quels sont les prosateurs français que vous admirez le plus ?

Pascal, Renan, Flaubert.

23° Quel est le prosateur français que vous aimez le mieux ?

Musset.

24° Quels sont les morceaux de prose que vous préférez ?

Bossuet : *Oraison funèbre de Madame.*

Pascal : *L'Infini.*

Victor-Hugo : *Waterloo (les Misérables).*

Renan : *La petite Noémi. Préfaces.*

Flaubert : *Invocation à la Lune (Salammbô).*

Mérimée : *Mateo Falcone.*

25° Quels sont les romans que vous admirez le plus ?

Victor Hugo : *les Misérables*.

Flaubert : *Salammbô*.

Tourgueniev : *Terres Vierges*.

Chateaubriand : *Atala*.

26° Quels sont ceux (outre les précédents) qui vous ont fait le plus de plaisir à lire ?

É. Pouvillon : *Céssette*.

A. Assollant : *Chiffon*.

L. Halévy : *Criquette*.

27° Quelles sont les pièces de théâtre que vous admirez ?

Les Burgraves, le Cid.

28° Quelles sont celles que vous aimez ?

Hernani, Fantasio, et presque tous les proverbes de Musset.

29° Comment composeriez-vous une bibliothèque de vingt volumes ?

reliées en

| | |
|--------------------------------|--------|
| Victor Hugo, Poésies complètes | 3 vol. |
| A. de Musset, Œuvres | 1 vol. |
| Leconte de Lisle, Poésies | 1 vol. |
| Ronsard, Poésies | 1 vol. |
| La Fontaine, Œuvres | 1 vol. |
| Victor Hugo, Théâtre | 1 vol. |
| Corneille, Œuvres | 1 vol. |
| Molière, Théâtre | 1 vol. |
| Labiche, Chefs-d'œuvre | 1 vol. |

| | |
|--|----------|
| La Bible | 1 vol. |
| Renan, <i>Vie de Jésus</i> | 1 vol. |
| Pascal, <i>Pensées</i> | 1 vol. |
| Flaubert, <i>Salammbô</i> | 1 vol. |
| Byron, <i>Œuvres</i> | 1 vol. |
| Shakespeare, <i>Œuvres</i> | 1 vol. |
| Mistral, <i>Mireille</i> | 1 vol. |
| Wagner, <i>Tannhäuser et Lohengrin</i> | 1 vol. |
| Berlioz, <i>Damnation de Faust</i> | } 1 vol. |
| Gounod, <i>Faust</i> | |

Total : 20 vol.

30° Quels sont les héros de roman que vous admirez le plus ?

Jean Valjean, Athos.

31° Quels sont ceux que vous aimez le mieux ?

Jean Frollo, Chicot.

32° Quelles sont les héroïnes de roman que vous admirez ?

Fantine, Colomba, Marianne.

33° Quelles sont celles que vous aimez ?

Presque toutes (1). Je cite au hasard : la Esmeralda, Amy Robsart, Sibylle, Bettina, Césette, Criquette, Chiffon, Diane de Meridor, Salammbô.

Tout cela sans aucun ordre, et pêle-mêle.

(1) [Ces deux mots sont soulignés au crayon vert.]

34° Quels sont les héros de théâtre que vous admirez ?

Le Cid, Job.

35° Ceux que vous aimez ?

Hernani.

36° Quelles sont les héroïnes de théâtre que vous admirez ?

Doña Sol, Guanhumara, Camille, Hermione, La Tisbe.

37° Quelle est celle que vous aimez le mieux ?

Blanche (*le Roi s'amuse*).

38° Quels sont vos poètes étrangers favoris (1) ?

(1) *Je ne connaissais ni Gæthe ni Dante.*

(2) *Quand j'ai écrit cela, je n'en avais pas lu six vers ! 2 sept. 88.*

(3) *Je n'en ai certainement pas lu dix lignes à l'heure qu'il est. Id.*

Byron, Mistral, Swinburne (2).

39° Quels sont les morceaux étrangers que vous préférez ?

Isaïe, son livre entier (3).

Jésus-Christ, Sermon sur la montagne.

Eschyle, Invocation de Prométhée.

Virgile, Descente aux enfers.

Et, dans un autre genre :

Byron, 'T is sweet.

Mistral, Chanson de Magali.

40° Quel est l'art que vous préférez ?

La musique.

41° Quels sont les instruments de musique que vous préférez ?

Violon, violoncelle, clarinette.

42° D'après vous, quels sont les plus grands musiciens ?

Wagner et Beethoven, deux Allemands malheureusement !

43° Après ceux-là ?

Les musiciens de l'école française actuelle. Par ordre : Massenet, Berlioz, Gounod, Bizet. — Schumann aussi. Je ne connais pas les maîtres italiens, ou très peu.

44° Quel est le morceau de musique qui vous a fait la plus grande impression à l'orchestre ?

L'ouverture du *Tannhäuser*.

45° Ensuite ?

Massenet, *Sous les Tilleuls* (3^{ème} scène alsacienne).

Bizet, Nocturne des *Pêcheurs de perles*.

Gounod, Ballet de *Faust* (N° 6 Vénus et Astarté).

(Noter que je n'ai jamais été à l'Opéra).

Schumann, Chant du soir.

Mendelssohn, Chant du printemps.

Berlioz, Invocation à la Nature.

Hérold, « Rendez-moi ma patrie. »

Berlioz, *Apothéose de Marguerite.*

Beethoven, *Symphonies pastorale et en la.*

46° Quels sont les peintres que vous préférez ?

Prud'hon, Watteau, Henner et en général les peintres de l'école française. Je ne comprends pas les Italiens. (Noter que je ne connais que le Louvre.)

47° Quels sont vos tableaux favoris ?

Watteau, *L'Inconstant*, *Le Départ pour Cythère.*

Prud'hon, *Assomption.*

Henner, *Hérodiade.*

Greuze, *La Cruche cassée.*

Gérard Dov, *La Femme hydro-pique.*

Titien, *La Bella di Tiziano.*

Regnault, *Le Général Prim.*

Millet, *Les Glaneuses.*

48° Quel est le plus grand sculpteur à votre avis ?

Michel-Ange.

49° Quelles sont les statues que vous préférez ?

Michel-Ange, *Le Tombeau des Médicis* (tout entier).

X***, *Victoire de Samothrace.*

Jean Goujon, *La Diane au Cerf*.
Bartholdi, *Le Lion de Belfort*.

50° Enfin, quelle est votre occupation favorite ?

Jouer du violon ou lire de beaux vers.

Paris, 15 octobre 1887, 7 h. du soir.

Que je suis paresseux ! Voilà encore près d'un mois que je n'ai écrit une ligne ici. Et j'ai cependant tant de choses à dire !

J'ai lu *les Misérables* !

Je note cela comme un événement : j'ai commencé l'épopée sublime le dimanche 11 septembre et je l'ai finie le dimanche 2 octobre.

Ici, je m'arrête. Je cherche des expressions, aucune ne me satisfait, toutes sont trop faibles.

Je ne peux pas encore comprendre Homère ni Eschyle ; je n'ai rien lu d'Isaïe ni de Shakespeare, ou presque rien, mais j'atteste ici que rien ne peut être plus beau parmi les œuvres des hommes.

J'atteste que rien dans *l'Iliade* ne peut être aussi beau que la bataille de Water-

loo, et qu'Achille et qu'Hector ne sont que des femmelettes à côté d'Enjolras et de ses lieutenants, et je donnerais toutes les femmes d'Homère pour l'admirable Éponine de Victor Hugo.

On parle des remords d'Oreste. Eschyle aurait-il fait « la Tempête sous un crâne » ? Aurait-il fait si beau ? Aurait-il fait si vrai ?

Qu'est-ce que la mort d'Achille à côté de celle de Gavroche ?

Et, plus près de nous, chez nous, en France, dans quel prétendu chef-d'œuvre trouve-t-on un prêtre comme Mgr Myriel ? Dans quel Atala ? Dans quel Jocelyn ?

Où trouve-t-on, dans le roman ou dans la réalité, un Ménélas, un « vieil Horace », un Monthyon ou un saint Vincent de Paul qui aille à la cheville du demi-dieu Jean Valjean ?

Et pourtant cela est « vrai ». Cet homme pourrait avoir vécu. Ce n'est point un géant fabuleux, parent des Burgraves, il a existé. Tel est l'art inouï du plus grand des hommes.

Oh ! le chemin creux d'Ohain ! Oh ! le plateau de Mont-Saint-Jean ! Et le dernier bataillon de la garde luttant, Cambronne en tête, le soir de la bataille.

Et la barricade surtout! Quelle épopée!

Je voudrais tout citer.

Voyons! dans quel chef-d'œuvre de l'esprit humain trouve-t-on un dévouement maternel aussi beau que celui de Fantine? La mort n'est rien à côté de ce qu'elle fait. Rien!

Je répète toujours la même chose, mais aussi c'est toujours la même chose : c'est gigantesque! d'un bout à l'autre!

Cosette dans la forêt! Cosette au couvent! La mort de Javert! la mort de Gavroche! La mort d'Éponine! La mort d'Enjolras! Autant de chefs-d'œuvre.

J'ai lu la dernière partie du dernier volume, au fond du jardin, assis sur le banc vert en face de la serre. Quand j'ai lu le passage où Jean Valjean, éconduit, revient chaque jour voir les fenêtres de Cosette, d'en bas, et chaque jour ses forces diminuant raccourcit chaque jour son chemin jusqu'à ne plus aller qu'en bas de sa maison à lui, les larmes me sont venues aux yeux. Je les ai rentrées. C'est bête de pleurer pour un roman!

Quand j'ai vu Jean Valjean sentant venir la mort écrire cette lettre incohérente à sa chère Cosette, et ne pouvant achever : « C'est fini!... Mon Dieu! Mon

Dieu! Je ne la verrai plus », j'ai pleuré et je me suis promené de long en large dans l'allée de la palissade, n'essayant plus de cacher les larmes que je sentais venir...

Enfin, quand j'ai lu ces adieux sublimes de Jean Valjean (o Homère, pitié!) j'ai pleuré, pleuré, pleuré comme un enfant, songeant à Paul et à bien des choses. Je ne pleure plus jamais ; je n'avais pas pleuré ainsi depuis un an peut-être. Ayant fini le volume, je l'ai refermé et je suis remonté dans ma chambre où j'ai sangloté dans mon édredon, la tête dans mes mains, à genoux, heureux de pouvoir pleurer en pensant à mon pauvre frère et à ma pauvre maman.

« Elle s'appelait Fantine. Rappelle-toi ce nom : Fantine. Mets-toi à genoux, toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Et t'a bien aimée. »

Oh! maman, maman! ma pauvre maman! Tout cela s'appliquait si bien à elle! Elle a bien souffert. Et t'a bien aimée. Tu me l'as dit tant de fois.

Enfin, j'ai lavé mes yeux et je suis descendu. Élise me rencontre : « Tu as pleuré ? Pourquoi ? Monsieur Louis t'a grondé ? » Je fais signe que non. « Tu as pensé à Paul ? » Et la pauvre fille sanglote, elle aussi, sur la rampe de

l'escalier. Elle me raconte pour la vingtième fois les détails de la mort de Paul : « Il est dix heures, c'est fini. Ils ne viendront plus, je ne les verrai plus! » Pauvre frère! Il nous aimait tant! Et moi! Je l'idolâtrais! J'aurais donné vingt ans de ma vie pour pouvoir lui dire adieu! Et dire que cela a été impossible! Que tout le monde lui a dit adieu, jusqu'au jardinier, et que moi, son frère, je n'ai pas pu embrasser une dernière fois celui que j'aimais plus que tout au monde. Mon pauvre frère! Mon Dieu! Mon Dieu! faites que je meure comme lui!

Dimanche, 23 octobre 1887.

Je reviens du concert Colonne.

PROGRAMME :

MASSENET, Overture de *Phèdre*.
 E. GRIEG, *le Printemps*.
 BEETHOVEN, *Symphonie en fa (8^e)*.
 BIZET, *l'Arlésienne*.
 Marche des Rois Mages.
 Minuetto.
 Entr'acte du 3^e acte.
 Adagietto.
 Carillon.
 SAINT-SAËNS, *Danse macabre*.

Je mets *l'Arlésienne* au rang des plus belles choses que j'aie jamais entendues. La marche et le carillon sont des airs superbes, le minuetto et l'adagietto ont une finesse, un esprit que je ne puis comparer qu'aux plus jolis airs d'Haydn, et encore! Quant à l'entr'acte, c'est grandiose comme du Wagner.

J'étais placé au deuxième amphithéâtre. Après chacun des trois premiers morceaux de *l'Arlésienne*, il y a eu chez mes voisins les étudiants une explosion d'enthousiasme, de cris, de hurlements de joie, bravo, bravo, aho, aho, bis, bis, comme je n'en avais jamais vu. Tout le monde s'était levé, frappait des mains, des pieds, de la canne, vive Colonne, bravo Colonne, bis, bis!!

Colonne a résisté pour le premier morceau, mais il a été contraint de céder pour le second et le troisième.

Dieu, que c'est beau, que c'est beau! Si ce pauvre Bizet pouvait voir cela.

Je ne dirai rien des autres pièces du concert, c'est tellement au-dessous de *l'Arlésienne*.

L'ouverture de *Phèdre*, cependant, est très belle.

Le *Printemps* est un joli thème, mais un peu monotone, très joli pourtant.

On a bissé l'allegretto scherzando de la symphonie.

La *Danse macabre* est très curieuse. Dans son genre elle est même admirable. Mais je comprends qu'on puisse ne pas aimer cela. Cela n'a fait du reste aucun effet ; je ne connais guère que la chevauchée de Walkür qu'on pourrait jouer avec effet après l'*Arlésienne*.

Et pourtant l'orchestre n'est guère bon. Cela n'approche pas de Lamoureux.

P.-S. Je vois dans les journaux que l'empereur du Brésil y assistait. Et moi qui ne l'ai pas vu.

Lundi, 24 octobre 87.

« C't'espèce d'hugolâtre qui s'appelle Louis! »

PROGRAMME DES CONCERTS
que j'ai entendus jusqu'ici.

J'ai conservé tous les programmes des concerts que j'ai entendus depuis que je joue du violon, c'est-à-dire depuis que je puis comprendre la musique. Je vais les reproduire ici.

Mais, auparavant, voici les morceaux que je me rappelle avoir entendus quand j'étais petit.

BEETHOVEN, *Symphonie héroïque.*
Symphonie pastorale.
Symphonie en ut majeur.
Symphonie avec chœurs.

WAGNER, *Tristan et Yseult*, 1^{er} acte.
Maitres chanteurs (avec Georges).

GOUNOD, *Le Soir*, chanté par Faure.

Voici deux anciens programmes que j'ai retrouvés :

1883. (Entendu à PASDELOUP avec Paul.)

BEETHOVEN, *Symphonie en ut mineur.*

WAGNER, *Lohengrin*, 1^{er} acte.

BEETHOVEN, *Sérénade.*

WAGNER, *Tannhäuser*, 3^e acte.

Et c'est tout. C'est le plus beau concert que j'aie entendu de ma vie.

1^{er} Février 1885. LAMOUREUX (avec Elisabeth).

BEETHOVEN, *Symphonie pastorale*

GRIEG, Concerto en la pour piano, joué par Diémer.

SAINT-SAËNS, Air de *Samson et Dalila*, chanté par Mme Brunet-Lafleur.

VINCENT D'INDY, *Sauge fleurie.*

HAYDN, Air de *l'Orfeo*. { Chantés par
 LOTTI, *Pur dicesti*. } M^{me} Brunet-Lafleur.

WAGNER, Fragments des *Maitres chanteurs*.

Je retins de ce concert, outre la *Symphonie*, l'air de l'*Orféo*, qui est délicieux, et la marche des corporations des *Maîtres Chanteurs*.

Mais les concerts sérieux ne commencent qu'avec le suivant.

CONCERT LAMOUREUX

28 nov. 1886.

CHABRIER, Ouverture de *Gwendoline*.

WAGNER, *Siegfried Idyll*.

BEETHOVEN, *Symphonie pastorale*.

WAGNER, *Ouverture du Tannhäuser*.

SAINT-SAËNS, Le Rouet d'Omphale.

WAGNER, *Chevauchée des Walkyries*.

Je n'ai pas besoin de dire que jamais aucun concert ne m'avait fait autant de plaisir que celui-ci. J'ai rarement vu un aussi beau programme.

Le premier morceau est assez beau, mais je ne l'ai pas compris.

La pastorale m'a transporté.

Quant à l'ouverture du *Tannhäuser*, je puis dire qu'aucun morceau ne m'a fait une impression pareille. Je ne crois pas qu'on puisse jamais dépasser cela en musique.

Le *Rouet* a un beau thème qui revient dans tout le morceau et donne une grande allure à toute la partition.

La fin de la chevauchée est une merveille. Quel mouvement!

CONCERT COLONNE

5 décembre 1886.

MAX BRUCH, *Prélude de Lorelli* (1^{re} audition)
 SCHUMANN, *Première Symphonie* (si bémol)
 1. Introduction et Allegro.
 2. Larghetto et scherzo.
 **3. Allegretto animato et grazioso
 (charmant).

BACH, Cinquième concerto.

Piano : Diémer.

Flûte : Cantié.

Violon : Rémy.

MASSENET, *Scènes alsaciennes*.

1. Dimanche matin.

2. Au Cabaret.

3. Sous les tilleuls, } violoncelle, Maric
 clarinette, Boutin

4. Dimanche soir.

COUPERIN, *La Favorite*.

RAMEAU, *Le Rappel des oiseaux*. } Diémer

LISZT, 11^e *Rapsodie hongroise*.

BEETHOVEN, Overture de *Léonore*.

Le plus joli morceau de ce concert était la troisième scène alsacienne, admirable duo pour violoncelle et clarinette, un des plus charmants morceaux que j'aie entendus de ma vie.

Le *Concerto* de Bach est délicieux.

Le *Rappel des oiseaux* est un morceau gracieux.

La *Rapsodie* n'est qu'un tour de force, joli d'ailleurs et admirablement joué.

CONCERT COLONNE

13 décembre 1886.

MOZART, Ouverture de la *Flûte enchantée*.SCHUBERT, *Symphonie en ut*.

1. Introduction et allegro.
2. Andante.
3. Scherzo.
4. Finale.

BACH, Cinquième *Concerto* (comme au dernier concert).

BERLIOZ, Ballet des *Troyens*.HAENDEL, *Chacone en sol majeur*, Diémer.MASSENET, *Scènes alsaciennes*.

1. Dimanche matin
2. Au Cabaret.
3. Sous les tilleuls.
4. Dimanche soir.

Ce concert est presque le même que le précédent. Je n'y étais retourné que pour le n° 3 des *Scènes alsaciennes*. On l'a bissé, les deux fois. L'ouverture de Mozart ne m'a pas frappé.

La symphonie de Schubert est belle. Le ballet est extraordinairement mouvementé et dansant.

Mercredi, 26 oct. 87.

Aujourd'hui j'ai demandé à Georges de me faire une liste des vingt volumes dont il composerait une bibliothèque on lui interdisait d'en prendre davantage et s'il ne pouvait pas en regarder d'autres. Il m'a donné la liste de la page suivante. Puis, comme je lui demandais lequel de ceux-là il choisirait on ne lui en laissait qu'un et qu'il devait rester enfermé éternellement avec, il m'a nommé Shakespeare. — Et si on te retirait Shakespeare ? — Je prendrais Saint-Simon. — Si on te retirait Saint-Simon ? — Je prendrais Montaigne, puis Hugo etc.

Voilà dans quel ordre il me dictait sa liste :

BIBLIOTHÈQUE DE VINGT VOLUMES

Liste de Georges

- I — SHAKESPEARE.
- II — SAINT-SIMON.
- III — MONTAIGNE.
- IV — VICTOR HUGO (*Légende des Siècles et Théâtre*).
- V — MUSSET (*Poésies et Théâtre*).
- VI — VOLTAIRE (*Contes et Correspondance*).

- VII — CARDINAL DE RETZ.
 VIII — MOLIÈRE.
 IX — GOETHE (*Faust*).
 X — MONTESQUIEU (*Esprit des Loix et Lettres persanes*).
 XI — ARISTOTE (*Politique*).
 XII — PASCAL (*Pensées*).
 XIII — LUCRÈCE.
 XIV — LA FONTAINE (*Fables*).
 XV — LA ROCHEFOUCAULD.
 XVI — RENAN (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*).
 XVII — TOLSTOI (*Anna Karénine*).
 XVIII — RACINE (*Andromaque*).
 XIX — SHELLEY.
 XX — SCHILLER (*Wallenstein*).

Le premier qu'il m'a nommé avant de
 les ranger par ordre a été Musset.
 Il n'a jamais voulu mettre Byron.

Lundi, 31 octobre 87.

J'ai été hier au concert. Programme.

CONCERT COLONNE
 30 octobre 1887.

- MOZART, Ouverture de *Don Juan*.
 BERLIOZ, *Symphonie fantastique*.
 *1. Rêverie. Passions.
 *2. Un Bal.
 *3. Scène aux champs.
 **4. Marche au supplice (bissé).
 5. Sabbat.

BIZET, *L'Arlésienne*.

*1. Prélude.

*2. Minuetto (bissé).

**3. Entr'acte du 3^e acte (bissé).

*4. Adagietto.

*5. Carillon.

LALO, *Rapsodie norvégienne*.

(1) Oui.

Quelle belle chose, mon Dieu, que la musique! Je ne crois pas avoir jamais entendu un concert qui m'ait fait autant de plaisir que celui-ci. Je sais bien que je dis cela toutes les fois (1). Mais quel beau programme, aussi! Je dis tout de suite que je n'ai compris ni l'ouverture de *Don Juan*, ni la *Rapsodie*. A une autre fois.

La *Symphonie fantastique* est, d'après Renelle, le chef-d'œuvre de Berlioz. Je crois, ma foi, qu'il a raison. Ce n'est pas au-dessus de la *Damnation*, mais c'est bien aussi beau. Le premier morceau est merveilleux. Le thème, l'« idée fixe », est une des plus suaves et des plus gracieuses mélodies que je connaisse. Le *Bal* est d'un entrain, d'un vif, c'est inouï. La *Scène aux champs* est aussi jolie, presque, que la *Pastorale* de Beethoven. Quant à la *Marche au supplice*, je n'en dirai rien, car j'ai besoin de toutes mes expressions pour *L'Arlésienne* qui va venir. C'est sublime, tout simplement.

Je mets cependant au-dessus de tout cela l'entr'acte de l'*Arlésienne*. Je ne connais rien de plus grandiose que cela, à part l'ouverture du *Tannhäuser*, bien entendu.

Avec cela, l'Adagietto et la seconde partie du prélude sont autant de chefs-d'œuvre. Le Minuetto aussi, du reste, et le Carillon, et tout!

J'ai rencontré M. Cart au concert pendant l'entr'acte, sur le balcon encombré de matériaux. O commission d'incendie, que tu es rasante!

Nous avons d'abord causé boîte, puis musique. M. Cart, comme tous les gens de goût, trouve que le *Faust* de Gounod n'est pas à comparer à celui de Berlioz. Il me cite l'*Invocation à la nature* et, dans la Symphonie, la *Marche au supplice*.

Rencontré aussi Tausserat et Brocchi.

En sortant, été prendre des nouvelles de Glatron, un peu souffrant, puis, promené de l'autre côté de l'eau. Première fois vu clair de lune sur la Seine. Ciel presque sans nuages, nuit presque complète, spectacle merveilleux. Je suis resté bien dix minutes sur le pont des Saints-Pères à regarder la Cité noire sur

le ciel de plomb, et la lune au-dessus,
« hostie énorme ».

Je ferai une croix dans mon calendrier,
à la date du 30 octobre.

Georges m'a lu hier soir pour la première fois du Heine.

Avant, jamais je n'avais éprouvé *aucun* plaisir à lire de l'allemand, si ce n'est peut-être avant-hier en lisant Mignon.

Hier, ç'a été un ravissement, d'un bout à l'autre, comme pour du Byron, — j'allais dire comme pour du Musset (blasphème).

Georges m'a lu d'abord les *Grenadiers den Kaiser*, *den Kaiser gefangen!*

Puis le *Sapin sur la montagne*, et *Lorelei*, et « so rein, so schön, so hold », et la *Conversation sur l'amour* : (Ach! Wie so ?) et *Tout cela m'est déjà arrivé une fois*, et *Le Bon Dieu* : « So lieb, ich bin der liebe Gott! » et cela vous brise « das Herz entzwei », et surtout : *Schlechemit, und sterbe.*

Et bien d'autres.

Il semble que ce ne soit plus de l'allemand. Heine en a fait une langue douce, aimante, spirituelle.

Dieu, que c'est joli!

Samedi, 12 novembre 1887.

Je viens de passer un examen de latin, interrogé par... *Michel Bréal!* Excusez du peu (1)!

(1) [*Ces trois mots sont fortement biffés au crayon bleu.*]

Vrai succès, du reste. Bréal m'a félicité, Chu m'a félicité, l'oiseau m'a félicité, le métèque me félicitera, j'en suis aussi sûr que si c'était fait. Note 17.

Michel Bréal est un petit homme voûté, calme, une petite chouette. Des sourcils de hibou, des yeux de chat-huant, un nez de faucon, et puis une grande bouche juste sur le menton (2), bouche qui n'a pas d'égale chez les mammifères de son espèce, une bouche de carpe. Ses yeux ne bougent pas. Jamais les paupières ne s'abaissent; quand il parle, son menton se déplace lentement comme un poisson rouge qui respire, et, par-dessus le marché, une tête qui n'en finit plus par derrière, à peu près comme la mienne (3).

(2) [*Quel sale gosse était Giglio à seize ans!* 1918.

Il a l'air intelligent, pourtant.

Dimanche, 13 novembre 1887.

J'arrive de chez Lamoureux, 3^{ème} concert. C'est la première fois de cette année-ci. Le programme était superbe.

CONCERT LAMOUREUX.

13 novembre 1887.

PROGRAMME

MENDELSSOHN, *Symphonie italienne.*

a. Allegro vivace.

*b. Andante con moto.

c. Con moto moderato.

d. Saltarello presto.

BEETHOVEN, **Prométhée* (fragment).

SCHUMANN, *Manfred* (fragments symphoniques).

a. Ouverture.

b. Ranz des vaches.

c. Entr'acte.

*d. Apparition de la Fée des Alpes.

EMM. CHABRIER, **España.*

SAINT-SAËNS, **Le Rouet d'Omphale.*

R. WAGNER, ****Ouverture de Tannhäuser.*

(1) [Suivent
deux pages
blanches.]

Je n'ai pas besoin de dire pour quel morceau je suis allé à ce concert. N'y aurait-il eu que celui-là que j'y serais allé quand même. Mais commençons par (1)

Lundi, 21 novembre 1887.

Hier soir, Jacques a dîné ici. Après, il m'a emmené, soi-disant pour aller voir jouer *l'Abbé Constantin*, mais en réalité pour aller au Palais-Royal voir la revue de Wolff, *le Club des Pannés*.

Comme toute revue, *le Club des Pannés* n'a ni queue ni tête. Dailly traverse l'orchestre et essaye de prendre place au fauteuil du chef d'orchestre ; celui-ci se débat, et ils finissent par conduire ensemble. « Vieux débris », l'appelle Dailly. « Mesdames, je vais d'abord vous offrir mon plus gracieux sourire... Tout le monde en a eu ?... Allons, bien. Messieurs, à nos instruments. Une mesure pour rien. Vous commencerez quand vous voudrez. (Explosion de rires.) Allons un peu ensemble, n'est-ce pas ?... autant que possible. (La salle se tord.) Du reste, pourvu qu'on se rattrape au point d'orgue ! »

Au milieu du morceau, le rideau se lève et la commère entre. « Mais vous venez trop tôt, mon amie ! Y a encore vingt-quatre mesures. » La commère, c'est le théâtre du Palais-Royal (Mlle

Bonnet, laide et joue mal). Elle chante un couplet : « Je suis le Palais-Royal, messieurs. Non pas celui de l'année dernière, mais le nouveau, celui de cette année. On m'a éclairé à l'électricité. On m'a mis des balcons extérieurs... — Oui, très extérieurs même, interrompt Dailly. Ils ne sont même pas mal du tout, les balcons... — On m'a pratiqué de nouvelles issues par devant... (Oh!... Oh!... dans la salle.) Enfin, je suis remis à neuf, je suis un nouveau théâtre. » Puis les phrases d'usage sur le compère et la commère, et le décor change : la place de l'Opéra. Tous les camelots, hommes-sandwichs, hommes-poèles, hommes-oranges assiègent le compère et la commère de leurs réclames et de leurs papiers. Puis ils se retirent et arrive un marmiton.

Le marmiton, c'est Lavigne. Dès qu'elle entre, toute la salle éclate. C'est le marmiton qui crie : « Vive Boulange », qui fait des « manifestations », qui « renverse Loguengrin ». — « Mais pourquoi fais-tu ça ? Qu'est-ce qu'il y a dans cette pièce-là ? — Moi ? j'sais pas c'que c'est, hé, hé... » Elle aperçoit la commère et lui fait de l'œil de la façon la plus désopilante. Les bras ballants,

elle écarte les mains, fléchit un genou, et fait une frimousse qui fait pâmer tout le monde. « A bas Loguengrin, guengrin, guengrin », chante-t-elle. On la bisse, on la rappelle. Une ovation.

Le défilé continue : les personnages du roman du *Petit Journal*, admirablement grimés d'après les gravures qui salissent tous les murs de Paris ; un tzigane, du Bois de Boulogne ; le roman moderne, une actrice en maillot collant, et d'un décolleté ! Un paysan (Milher) vient dire avec beaucoup de talent des couplets assez bien tournés sur *la Terre* ; puis, une actrice dans un costume très séduisant, et très joliment dessiné, ma foi ! par Bianchini, accourt : « C'est insupportable ! voilà qu'on vient encore de me changer de nom ! — J'devine qui vous êtes, dit Dailly : une rue d'Paris ? — Non. — Quoi, alors ? (Ici l'actrice baisse les yeux et est censée rougir. Puis elle emploie une périphrase qui est censée être convenable, pour expliquer sa profession.) — Ah ! une cocotte ? crie Dailly. — Non, on nous appelle des actives à présent. » Et elle chante un couplet où elle énumère tous ses noms, grisette, cocotte, horizontale, momentanée et quinze autres. Enfin, elle

appelle ses sœurs, nommées pompeusement par Wolff « bataillon de Cythère », et ces demoiselles chantent en chœur et en soli des masses de couplets grivois plus ou moins bêtes et plus ou moins grossiers. Une des plus jolies, car il y en avait de très jolies, menace de faire une grève à l'Exposition. « Je t'inflige trois mois de cabinet particulier, lui dit Dailly. — Pas avec toi, dit-elle tout bas, en dehors du rôle ». Toutes se mettent à rire.

Après viennent un berger et une bergère Louis XV, représentant des produits de Sèvres. Le petit berger est une bien jolie fille (Elven). « Je suis en pâte tendre », dit-elle. Dailly lui met la main sur la poitrine. « Eh bien! veux-tu finir », s'écrie la commère. — « J'mets la main à la pâte, voyons! »

Je crois que c'est tout pour le premier acte.

Le second débute par une tirade d'un vieux facteur, assommante, sur l'Hôtel des Postes, dont le décor représente la façade.

Mais tout à coup apparaît une fillette de douze ans, en écolière. Tout le monde reconnaît Lavigne, et on éclate de rire avant qu'elle ait dit un mot.

C'est une écolière de Saint-Ouen. « C'est rien chouette, allez, là-bas! J'fais rien, moi, par principe, pas'que si j'travaillais, j's'rais *étiolée* à vingt ans, et j'veux pas êt'*étiolée*. Ça n'empêche que j'suis la première ed'ma classe... J'ai eu tous les prix. Et pis des prix chics, allez, j'vous dis qu'ça. Fini Berquin, fini Florian. D'vinez c'que j'ai eu, moi (et elle se tape la poitrine) : *la Rosière de Nanterre*, et *la Fille aux trois jupons*, de M. Paul de Kock. Pis, c'est là que j'en ai appris, des choses, là... Aussi (les mains dans ses poches de tablier) quand on dit des choses rigolo, au dessert, on m'fait pu en aller!... Oh! d'abord on sait qu'ça s'rait inutile. A preuve que y a huit jours quand ma tante s'est mariée, c'est moi qu'on a chargée d'y dire les conseils d'usage... c'est bien mieux comme ça... Pis c'est des livres patriotiques, allez. C'est ça qui fait accroître la population... J'ai d'jà même des petites amies... »

Là-dessus, elle chante un couplet impayable sur Saint-Ouen, qu'on bisse naturellement, en se tenant les côtes.

Tout cela n'est pas très drôle, mais, dit par elle, c'est à rire aux éclats en pleine salle. Elle a une manière de creuser la

poitrine et d'avancer le ventre, de faire des yeux en boules de loto, et de proéminer la mâchoire... J'en ris tout seul en écrivant cela. Et des mouvements de jambe!

Aussi je passe sur tout le reste, les yachts, les ombres chinoises de Caran d'Ache (impayables), la fête du soleil, les diamants de la couronne, tout l'acte des théâtres, qui est raté du reste, Coquelin et son frère, etc., etc. Je ne fais que citer les deux plus jolies filles : Elven et Berthou, pour arriver tout de suite à la dernière scène, le clou de la soirée : un pas de deux, dansé par Lavigne, imitant la Cornalba, et par... Dailly!

Lavigne est plus drôle encore ici que dans les deux premiers actes, et pourtant cela semble impossible. Elle danse avec des poses, des mouvements, une gravité imperturbable, les yeux baissés, le corsage droit... Il n'est pas possible d'être plus amusante. Dailly aussi est bien drôle, mais on ne le regarde pas.

En résumé, à retenir : Lavigne dans les trois rôles, et c'est tout. Mais c'est assez!

(1) *Berthou*
se marie (3
mars 88).
Zut!

Parmi les acteurs, Dailly et Milher, Manoru aussi si l'on veut. Puis deux jolies filles : Berthou (1) et Elven.

Dimanche, 27 novembre 1887.

6^e CONCERT COLONNE.

KRAUSS

MENDELSSOHN, Ouverture de *Ruy Blas*.

SCHUMANN, *Le Paradis et la Péri* (2^e partie).

La Péri, Krauss.

Un récitant, Vergnet.

Soprani { Mlle Agussol.
 } Mlle Deloru.

Contralti { Mme Durand-Ulbach.
 } Mlle Baldo.

Ténor, M. Séraux.

Basse, Dimitri.

CENTENAIRE DE LA MORT DE GLUCK

GLUCK, *Iphigénie en Aulide*.

1. Ouverture.

2. Gavotte.

GLUCK, *Armide*.

1. Duo de la Haine (Krauss et Auguez).

2. Air du sommeil (Vergnet).

GLUCK, *Iphigénie en Tauride*.

Ballet des Scythes.

GLUCK, *Orphée*.

Scène des Champs-Élysées (Flûte,
Cantié).

GLUCK, *Alceste*, 2^e tableau du 2^e acte.

Alceste, Krauss.

Le grand-prêtre, Auguez.

L'Oracle, Dimitri.

Je n'ai pas aimé *Ruy Blas*, sauf un air
de violoncelles qui est joli.

Le *Paradis et la Péri* est absolument ravissant, et d'un bout à l'autre. L'air « Ah! laissez-moi puiser la fièvre » est admirable.

Trop de Glück à la fois.

Cependant, deux morceaux absolument hors de pair : la gavotte et *Orphée*.

Puis, très joli aussi l'air du sommeil et le ballet des Scythes.

Mais l'ouverture est bien ennuyeuse et *Alceste* est joliment vieilli.

C'était la première fois que je voyais Krauss. Elle ne m'a pas produit beaucoup d'effet. On dit du reste qu'elle baisse.

4 décembre 87.

Je m'ennuie. J'ai la migraine. Le temps est triste et je ne fais rien. Demain composition en histoire. Je ne la prépare pas. J'ai trop mal à la tête.

Sadi-Carnot est élu. On a beau dire, ce n'est pas un Ferry. Ce n'est pas tout d'être petit-fils de son grand-père. Il faudrait aussi avoir fait quelque chose soi-même. Et en somme il n'a rien fait. Tandis que l'autre, le grand, le seul, nous a donné la Tunisie et la gratuité de l'enseignement.

Et puis le vieux Grévy n'était déjà pas un président hilare. Sadi sera funèbre.

Mais quelle idée ont-ils eue de nommer cet être-là quand Ferry tenait la tête avec plus de 200 voix, quand Freycinet était honteusement battu avec 79 voix!

Enfin, nous verrons ce qu'il va être. Il se peut qu'il soit très bon, après tout. Mais c'est l'inconnu.

Hier, manifestation ferryste à l'école. Sur les 21 élèves, 18 étaient pour Ferry, 2 pour Freycinet (Glatron et Brocchi) et 1 pour Sadi (Perriquet). Si Ferry avait pu avoir une pareille majorité à la Chambre!

Naville et moi conduisions le monôme.
Et le soir, quelle fièvre aux nouvelles!

10 décembre 87.

10 décembre!

Mon Dieu! Je n'ai déjà plus seize ans! Comme cela me vieillit. Et j'aurai passé les deux plus beaux âges de la vie, quinze ans, seize ans, comme tout le monde, dans une boîte, sur un Plutarque et sur une algèbre.

Oh! pourquoi coffrer ainsi les enfants? Pourquoi leur faire passer les plus beaux

jours de leur existence loin de la nature, loin des forêts et loin du bonheur, loin des jeunes filles?

Pourquoi ne leur montrer que des choses ennuyeuses à eux qui sont altérés de poésie ? Pourquoi les empiffrer de Boileau, quand ils ne rêvent que du Musset ? Pourquoi ne nous parler que de Nestor et d'Anchise, à nous qu'un regard de jeune fille rend fous pour toute une journée ?

Ah ! vous serez bien avancés quand vous leur aurez appris les trois unités, et la loi de Mariotte, quand vous leur aurez alourdi la tête avec du Platon, creusé la poitrine sous le poids des mathématiques, et voûté l'échine avec vos pensums ! Vous serez bien avancés quand vous en aurez fait des énérvés, des rachitiques, des poitrinaires, et qu'au sortir de vos fours à hommes ils s'apercevront que le plus beau temps de leur jeunesse est passé pour l'éternité.

Vous croyez donc que cela reviendra, et qu'on peut perdre impunément dix ans de sa vie ? Vous croyez donc que ces malheureux pourront plus tard revivre tout le bonheur que vous leur enlevez ? Vous croyez donc qu'on a deux fois seize

ans ? Et vous, quand vous lisez ces vers admirables :

*Quinze ans! l'âge où la femme au sortir
[de l'enfance
Sortit des mains de Dieu si blanche d'in-
[nocence, etc...*

vous ne sentez donc pas quelque chose qui vous dit : je n'ai pas eu quinze ans, moi ! Et vous ne sentez donc pas que c'est un crime de faire que ceux que vous élevez ressentent un jour ce regret atroce, navrant, désespéré, mais inutile, devant le temps qui passe inexorablement ?

Et — surtout ! — pourquoi parquer les jeunes gens par sexe ? pourquoi séparer ceux qui demandent à être réunis ? pourquoi, enfin, forcer les hommes ici-bas à ne connaître la jeune fille qu'après avoir vu la cocotte ?

Oh ! mon Dieu, comme le monde était bien fait et comme les hommes l'ont arrangé ! Dieu avait mis en présence le jeune homme et la jeune fille pour être toujours ensemble et s'aimer du matin au soir et du soir au matin. Il les avait faits de telle sorte qu'un regard de l'un des deux fait le bonheur de l'autre, qu'il donnerait dix ans de sa vie pour

une mèche de cheveux et sa vie tout entière pour un seul baiser. Cela était si bien, si beau, si idéal qu'il semblait qu'il n'y eût qu'à le laisser ainsi et faire perpétuellement la félicité du genre humain par l'éternel commerce de la jeunesse entre elle. Eh bien! on a éprouvé le besoin de déranger cela. On a dit : Ces enfants s'aiment, cela ne peut pas durer ainsi. Il faut changer cela. — Et on les a mis l'un bien loin de l'autre, chacun dans un dortoir malsain et triste, et on les a faits tous les deux phtisiques, l'un par abus de Boileau, l'autre par abus de cha-pelet ou d'*Imitation*. On n'a laissé à la jeune fille que les livres qui peuvent lui fausser le jugement ou lui laisser l'esprit vide. On lui retire Musset, on lui retire Hugo, mais on lui laisse Feuillet et M^{me} de Ségur et M^{me} de Martignat, et Jules Girardin. Et c'est seulement quand on l'a mariée à un grand dadais éreinté, qu'elle n'aime pas, qu'elle ne connaît pas, qu'on lui dit : Maintenant lis ce que tu voudras. Et, naturellement, qu'est-ce qu'elle prend? Zola et Maupassant. C'est inévitable.

Et je serais si heureux, mon Dieu, si j'avais une jeune fille de mon âge avec qui vivre, une jeune fille à adorer, une maî-

tresse enfin, puisque c'est le mot, mais ce n'est pas le mot que je voudrais. Celle que je rêve est trop douce, trop aimante pour ce nom grossier. Je voudrais passer ma vie pendu à son cou, ma tête sur son sein, mes lèvres sur sa joue et ses cheveux dans mes yeux. Je voudrais n'avoir d'autre souci que de l'aimer davantage encore, et de le lui dire encore plus souvent. Je lirais Ronsard, Musset, Byron, du Bellay. Je ferais des vers, moi aussi, Pourquoi pas ? Et je les lui lirais. Et je...

Mon Dieu! Mon Dieu! que j'ai envie de pleurer!

Lundi soir, 12 décembre.

J'ai été hier encore au Palais-Royal, en matinée. On jouait *Tricoche et Ca-colet*. Je m'étais cassé le nez auparavant aux Français après une heure de queue. Et aux Français on jouait *Il faut qu'une porte, On ne badine pas, Un Caprice, la Nuit d'Octobre* et un à-propos, avec Bartet, Reichemberg, Baretta, Mounet-Sully, Thiron, Barré, Albert Lambert et Le Bargy! Et j'ai raté cela!

Enfin! Au Palais-Royal je me suis beaucoup amusé. Daubray jouait le duc

Émile ; Milher, Tricoche ; et Calvin, Cacolet. Le second acte m'a paru le plus drôle. Mais rien au monde n'est plus amusant que Milher en juif et Calvin en voyou. Une jolie fille aussi, Mlle Clem, jouait Georgette. Les autres femmes, pitoyables comme jeu.

(1) *Si j'ai écrit cela, c'est qu'on ne m'avait jamais dit le contraire.*

★ ★

(1) *Ainsi, à dix-sept ans, je ne savais pas qu'à sept ans j'avais tout appris ? avec une jeune personne qui en avait huit ? et qui avait instinctivement tous les vices, alors que par instinct aussi la plupart des femmes n'en ont aucun ?* 1918.

(2) *Oui, mais ce n'est pas une raison pour que je me sacrifie aux laides.*

(3) *Mais non ! Quelle idée ?*

Je suis triste quand je pense que j'ai dix-sept ans et que je ne sais pas ce que c'est que l'amour ; je deviens morne quand je pense que je ne le saurai probablement jamais (1), puisque notre société a si bien su s'organiser que, l'amour étant la seule chose de bien qu'elle eût conservée, elle a jugé bon de le rendre impossible ou peu s'en faut. Et je deviens tout à fait sombre quand je pense que ma vie va se passer ainsi d'après un programme si peu attrayant, que je donnerai à une fille perdue ma virginité dans un ou deux ans, que je continuerai jusqu'à mon mariage ce sale métier (1), et que j'épouserai une femme laide probablement (il y en a si peu de jolies !), une femme que je ne connaîtrai pas, que je n'aimerai pas (2) et qui me trompera (3). Et cela sans rencontrer sur mon che-

min une femme, une seule, qui fasse attention à moi, qui daigne me sourire autrement que par politesse, qui me presse la main comme une amante et non comme une amie, sans rencontrer une femme qui m'aime, moi qui les aime

(1) *Mais, mon pauvre gosse, tu es maboul ! Tu auras cent fois trop de femmes dans ta vie ! Et ton chagrin sera d'être aimé par celles que tu n'aimeras pas. Quant à celles que tu aimeras,*

tant (1) !

aucune d'elles ne te dira non.

(2) *Qu'est-ce que Goncourt vient f. ici ?*

(3) *[Marqué en marge d'un trait au crayon noir.]*

Je me trompe. Une petite fille, presque une jeune fille, plus tard une femme, m'aime et m'aime beaucoup, j'en suis convaincu. C'est une passionnette, comme dit Goncourt (2). Cela m'étonnerait si cette passionnette ne grandissait pas jusqu'à devenir une passion vraie, quand l'enfant sera devenue femme.

Et moi aussi je l'aime, ma petite Jeanne ; je l'aime beaucoup. Je l'aime d'abord parce que je me sens aimé (3), ensuite parce qu'elle est on ne peut plus affectueuse et bonne et charmante pour moi, enfin, il faut bien l'avouer, je l'aime parce qu'elle est jolie.

Elle a tout pour elle, Jeannette, un caractère charmant, une intelligence très développée, et surtout elle a la beauté.

Lorsqu'une femme à la beauté, à la grâce, joint la bonté, n'est-on pas en droit de dire que c'est une perfection ? Et lorsqu'une jeune fille comme celle-

là vous aime, n'est-on pas en droit d'avoir le cœur gonflé d'orgueil et de bonheur et de le dire à son journal ?

(1) Fév. 90.
Elle est encore bien enfant, la pauvre petite, mais je n'ai pas changé de sentiments pour elle, et, tout gauche que ce soit, je suis heureux d'avoir écrit cela à ce moment-là.

(2) Singulier emballément sur ma propre pensée.

Eh bien, oui! je l'aime. Et je prévois que dans trois ans d'ici (1), quand j'aurai quitté le collège et que je la reverrai à quinze ans avec toute la beauté qu'elle promet d'avoir, quand au lieu d'une enfant, d'une pensionnaire, j'aurai une femme devant moi, une jeune fille grande, aux yeux profonds, aux cheveux superbes, à la figure resplendissante, quand ma Jeannette ainsi transfigurée m'aimera, me le laissera voir, frissonnera à mon approche, ô mon Dieu, mon Dieu! quel brasier j'aurai dans le cœur!

Oh! quelle joie j'aurai ce jour-là (2), quand mon rêve se sera réalisé, quand j'aurai une jeune fille à adorer, jolie, bonne, et qui m'aimera. Mon Dieu! que je serai heureux!

Et plus tard... qui sait? Si je l'épousais? Elle a cinq ans de moins que moi, elle m'aime, je l'aime, eh bien, pourquoi pas?

Et peut-être rien de tout cela. Peut-être mourra-t-elle, la pauvre chérie. Peut-être sera-ce moi qui m'en irai trop tôt...

...peut-être aussi relirai-je ces lignes plus tard, bien plus tard, dans dix ans

d'ici (1), marié, la tenant sur mes genoux et l'aimant comme un fou, et rirons-nous ensemble, avec un petit brin de larmes dans les yeux, de tous ces rêves d'enfant qui me rendent si heureux...

(1) Dix ans après, nous ne sommes mariés ni l'un ni l'autre. Et que de choses se sont passées! Toute une vie, pendant ces dix ans...

...un bon baiser, ma chérie, je te l'envoie, et je t'aime bien, tu sais (2).

Vendredi, 23 décembre 87.

Pauvre petite chérie à qui je ne pense plus.
20 décembre 97.

Depuis quinze jours, deux événements : Th... a passé huit jours ici ; et j'ai été entendre *Marie-Magdeleine*.

(2) Ça, c'est gentil, et je ne le sentais pas si bien il y a vingt ans. 1918.

Je commence par *Marie-Magdeleine*, car c'est évidemment ce qui me laissera le plus de souvenirs plus tard (3).

(3) Voilà qui est très intéressant. C'est pour la première fois le sujet d'*Aphrodite*: préférer l'idée à la réalité. 1918.

Voici le programme :

CONCERT COLONNE

18 décembre 1887.

MARIE-MAGDELEINE

de MASSENET.

Meryem. — Krauss.

Marthe. — Durand-Ulbach**

Jésus. — Vergnet****

Judas. — Lollain.

Je n'ai qu'un mot à dire : c'est sublime.

Mais, naturellement, l'auteur n'a eu

aucun succès. Ce n'était que Massenet!...

Il y avait dans la salle une nuée de petits pianistes, de petites dindes qui ne savent pas distinguer une valse de Métra d'un air de Wagner, qui préfèrent souvent le premier au second, et qui, en tous cas, n'abîmeraient pas pour rien au monde leurs gants de peau en applaudissant.

Je n'ai jamais vu un pareil four depuis que je vais au concert. Et quand je pense que j'ai vu bisser *España!*

Je n'analyse pas les morceaux : ma tante Marie m'a donné le soir même la partition pour mes étrennes, et je pourrai toujours m'y reporter. Je dirai seulement que ce qui m'a fait le plus d'impression à l'audition, c'est le premier tableau du troisième acte, et chez moi, sur la partition, c'est le second tableau du même acte. — Je mets à part le premier chœur, qui est une merveille de poésie, et le second, qui est un chef-d'œuvre de grâce et d'esprit. — Mais de tout cela, ce qu'il y a de plus beau sans contredit, c'est la scène au tombeau.

Et maintenant, à mademoiselle ma cousine.

Mademoiselle ma cousine est une petite cocotte (1). Ce n'est pas un repro-

(1) *Eh bien!*

che que je lui fais, c'est un trait que je constate. Elle se conduit envers moi absolument comme ferait une de ces demoiselles. Ce sont des agaceries continues, de petits coups de genou sous la table, une manière particulière de vous embrasser, la manie de se pendre à mon cou ou sur mes épaules quand nous regardons quelque chose ensemble, le soin qu'elle prend, dans cette position, de me frôler la joue avec ses petits cheveux, enfin le souci de plaire, continu, incessant (1).

(1) *Et je ne pouvais comprendre que tout cela signifiait seulement : « Dis-moi que tu m'aimes. » Ce mot-là, que je n'ai jamais dit, c'était « Sésame ».*

(2) *Mais veux-tu te faire, sale gosse !*

(3) *Et en 1918 c'est ce que j'appelle faire de la psychologie comme un serin adolescent.*

Et, comme je ne suis pas joli garçon, que je ne suis pas spirituel et que je n'ai rien du tout de séduisant dans toute ma personne (2), il m'est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de me figurer qu'elle a un penchant particulièrement tendre ou affectueux pour moi, et je suis par conséquent amené à déduire de là qu'elle agit de même avec tout le monde, et c'est ce que j'appelle se conduire comme une petite cocotte (3).

Ce n'est pas du reste que je m'en plains, bien au contraire, et plus elle marchera dans cette voie, plus j'en serai content pour ma part. Je suis charmé d'avoir en elle une jolie fille pas bégueule, qui vous touche, ce qui est fort

agréable, et qui vous embrasse, ce qui l'est encore plus, à qui on puisse faire... bien des choses sans qu'elle se fâche, même en apparence, enfin, qui s'arrange toujours de manière à ce qu'on puisse tout oser avec elle, avec la plus grande facilité et la certitude de lui être agréa-

(1) Elle avait vingt ans, j'en avais dix-sept, et je ne comprends pas très bien comment elle gardait, à vingt ans, une façon si maladroite de se compromettre.

ble (1).

T... part ce soir pour Épernay. Elle sautera le réveillon chez Mme de Venoge.

Enfin, moi-même, je serai demain soir en vacances.

A l'école, cela ne va pas trop mal depuis quelque temps :

1^{er} en français. 12

1^{er} en latin (récit) 20.

2^e en géographie. 13.

6^e en français (récit) 15.

1^{er} en anglais. 18.

et très probablement aussi premier en sciences (2).

(2) Oui.

Eh bien! tout est pour le mieux dans le meilleur des Pierrots possible (3).

(3) Comment! sale gosse! tu avais déjà lu Candide ?

Rouen. Nuit de Noël 87. De mon lit.

Nuit de Noël! Le Réveillon! Ah! que je rage d'avoir dix-sept ans. Tant d'autres s'amuse à cette heure-ci! Et devant

mes yeux m'apparaissent toutes les petites chambres du bon Paris avec leur table servie, le gaz éteint, et leurs chauds canapés avec des corps roses de jeunes filles, les joues rouges et les lèvres en feu, couchées à plat sur leurs beaux cheveux de Parisiennes.

Tout cela n'a rien de mal, mon Dieu! Dieu a créé la femme comme elle est, éblouissante et divine, pour servir de plaisir à l'homme. Tous les trésors de son corps ne sont pas faits pour rester éternellement emprisonnés dans son corset. Les Africaines et les Mauresques se mettent à l'aise, et qui songe à les blâmer ?

Ou plutôt l'homme civilisé s'est tissé des vêtements pour mieux jouir de la nudité, comme a dit Sully Prudhomme. C'est un raffinement, et le plus grand de tous, puisqu'il décuple la volupté en paraissant sacrifier à la pudeur.

Tout cet exorde plus ou moins gauche est pour dire que je suis jeune, que j'ai dix-sept ans, que je suis vierge et que ça ne peut pas durer comme ça. Ce n'est pas à soixante-dix ans que je retrouverai mes ardeurs d'aujourd'hui. En sacrifiant à de vains préjugés, je perds un temps que je ne retrouverai plus et les

plus beaux jours de la plus belle jeunesse. J'ai résisté au printemps de mes seize ans. Je ne résisterai pas à celui de mes dix-sept ans, et je jure Dieu que le mois de mai ne se passera pas sans que (1)...

(1) *Eh bien, le mois de mai s'est tout de même passé sans que...*

...Oh! la première nuit et la première femme!

Rouen, 25 décembre 87, 1 heure du matin,
de mon lit.

Socialisme.

Ce soir, j'ai beaucoup causé avec Jacques, et de choses sérieuses. Il est de mon avis sur presque tout : 1° Il est fou de la *Damnation* et a pitié du *Faust* de Gounod. 2° Il est enthousiaste des *Travailleurs de la Mer* et des *Misérables*. 3° Il est ferryste, etc., etc... Mais il n'aime pas Musset (ceci, je le comprends encore), et il hait et il méprise les socialistes.

Voilà comment nous avons parlé politique. Nous venions de lire du Heine dans mon petit volume rouge, et nous parlions Victor Hugo. Jacques émettait l'opinion si répandue et si absurde qu'Hugo aurait dû mourir vingt ans plus tôt «...En outre, ajoutait-il, dans les

dernières années de sa vie on lui a prêté des idées socialistes qu'il n'a jamais eues. — Ah! pardon! Hugo était bien socialiste, et c'est une raison de plus pour l'admirer. — Comment? — Oh! ne parlons pas politique, nous nous battons. — Alors, tu es socialiste? » continue Jacques sans m'écouter... Et nous avons parlé ainsi, deux heures durant. Je répétais à Jacques : « La révolution sociale sera une chose terrible, mais rien n'est plus juste que la doctrine qu'elle fera triompher. Pour moi, personnellement, je suis républicain modéré et ferryste, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que l'inégalité des hommes est une chose révoltante, qu'on peut supprimer en très grande partie. La révolution sociale sera le plus beau mouvement qui ait jamais enflammé le cœur des hommes! Je compte bien, quand je serai étudiant, faire de la doctrine socialiste une propagande incessante, croyant ainsi agir noblement pour le bien du peuple et des malheureux. »

Jacques écumait.

Je lui ai signé un papier ainsi conçu :

« En 1900 la révolution sociale sera imminente. Vingt ans après, ce sera un fait accompli. »

Aujourd'hui, visité Rouen avec Jacques et Émile Chardon.

Rouen est une ville province avec des allures parisiennes : la rue de la Paix peuplée par des Normands. Trois très belles voies : la rue Jeanne-d'Arc, la rue Thiers et la rue de la République ; de beaux magasins, tramways, lumière électrique, deux théâtres, trois gares, un grand port, de beaux quais, des femmes élégantes, jusqu'à des cocottes, mais province, province (1).

(1) C'est après avoir écrit cela que j'ai feuilleté la Mer de Richepin, que Jacques m'avait prêtée. C'était la première fois que j'en lisais. Dès que j'ai lu le premier vers, je n'ai plus lâché le volume, et il était trois heures du matin quand j'ai soufflé ma bougie, après le dernier mot des Litanies de la Mer, en me disant que Richepin était un des plus grands poètes du monde. 12 mai.
Ah! Ah!
Ah! -- Fév.
90.

Sans date utile.

Toutes les fois que je vois un dessin et que je m'écrie : « Dieu, que c'est gracieux! » on me répond : « C'est du Prud'hon. »

Toutes les fois que j'entends un morceau de musique et que je dis : « Mais c'est ravissant! Mon Dieu, que c'est joli! » on me répond : « C'est du Massenet. »

Toutes les fois que je lis une poésie et que je fais une réflexion analogue, on me répond : « C'est du Victor Hugo. »

Telle est ma trinité. Telle elle devrait être pour tous les hommes, avec Jésus planant au-dessus de tout.

Dizy, 27 décembre 87.

Hier après-midi, j'ai visité très vite et tout courant les grands édifices de Rouen : 1° Saint-Ouen. Rien à dire. Église régulière et embêtante. Beau style peut-être, mais trop régulier, pas assez original. 2° St-Maclou. Très curieuse église, d'une forme unique : croix de Saint-André sans tours, avec une grande flèche au-dessus du chœur, et les trois portails en demi-cercle. C'est un peu gauche, mais vraiment pas laid. Ensuite, Edmond m'a conduit au Palais de Justice, mais il était pressé et il n'a eu que le temps de me montrer que les deux salles d'entrée, et à peine la façade. C'est admirable et j'aurais bien voulu rester plus longtemps.

Enfin, la cathédrale est merveilleuse. Le portail surtout. Je ne sais pas comment cela se fait, les tours sont absolument différentes, elles sont flanquées n'importe où, n'importe comment, avec une façade entre les deux, sans aucun rapport avec le reste. Tout cela est absolument disparate, sans style, sans unité, sans art, et cela fait un ensemble qui est de toute beauté.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Je suis monté dans la flèche : quarante sous qu'a payés Lucie. Mon guide était Mme Pottier, « avec deux t, m'a-t-elle dit, tout le monde vous parlera de moi, mon bon monsieur, tous les ceusses qu'ont monté là-haut me connaissent à cause de mes capacités. Soixante-neuf ans et trois jours. Voilà vingt ans que je suis ici, monsieur, et on me met à la porte le 8 janvier, et j'ai jamais eu un reproche à me faire, et etc., etc., etc. » Quel caquet mon bon Dieu, pendant une heure! Quand elle m'a fait pénétrer avec elle dans l'affreux couloir, entièrement noir et muet, qui mène à la flèche, j'avoue que je n'étais pas très rassuré. Lucie non plus ; elle l'a dit à Jacques en rentrant. « Cette vieille femme avait l'air si méchant. — T'aurais mieux aimé qu'il entre là-dedans avec une jeune fille ? lui a dit Jacques. — Oh! mon Dieu oui! »

Et moi donc! Il y avait là un petit escalier bien noir, bien muet, bien étroit, bien désert, où on aurait pu faire toutes sortes de gaillardises avec une fille pas trop pimbèche. Mais celle-là me faisait frémir.

Très belle flèche et vue superbe du premier étage. D'en haut, on ne voit pas assez net.

En somme, ascension très curieuse.
817 marches.

Je suis parti de Rouen ce matin à huit heures et demie. Premier voyage sans incident avec un monsieur causeur et tannant qui m'a offert très complaisamment la moitié de sa couverture. Froid de loup ; les vitres gèlent à mesure qu'on les essuie. Il a gelé blanc pendant la nuit. A perte de vue la terre est sèche et les herbes sont blanches. L'horizon est gris et le ciel aussi. Le soleil n'existe pas.

Trouvé Georges à la gare St-Lazare. Il a vu papa avant-hier accompagnant M. Landouzy à Dizy.

Le second trajet a été plus drôle. J'ai été seul presque tout le temps, de sorte que j'ai pris mon violon, j'ai déballé *Marie-Magdeleine* et je me suis mis à jouer ni plus ni moins que dans ma chambre. Rien n'était plus amusant.

Vendredi, 30 décembre 87.

Deux journées à raconter, et quelles journées!

Mercredi matin j'ai lu *Micheline* et je me suis levé tard. Après le déjeuner je suis allé à Épernay. J'ai mis à la poste

une lettre pour Georges et je vais chez ma tante. Elle rafistole une robe de bal n° 2 pour T... La soirée François ne devait être qu'une petite sauterie ; on devait venir en robe montante et s'en aller de bonne heure. Tout est changé : c'est un vrai bal qui durera jusqu'à cinq heures du matin, avec cotillon et souper. Tous les hommes seront en habit, toutes les dames seront décolletées.

Me voici désolé. Et moi qui n'ai pas d'habit ! Moi qui n'ai même pas de pantalon noir ! Moi qui ne sais pas danser ! Moi qui ne peux pas inviter parce que je bégaye ! Dans quel pétrin vais-je me fourrer ! Quelle nuit je vais passer si je m'en vais là-bas !

Je sors tout triste de la chambre de T..., mais sur l'escalier il me vient une envie furieuse de remonter et de dire à ma tante que je ne peux pas aller au bal.

C'est décidé. J'irai. Mais que va-t-il m'arriver ?

J'accompagne Marguerite jusqu'à la porte de Mme F..., et maintenant que faire ? Il est trois heures vingt. Jacques arrive à quatre heures. Je vais à la gare en me promenant et je lis le *Figaro* en attendant.

Jacques est arrivé. Il court chez ma tante, trouve le temps de dire trente-six bêtises et se sauve en sapin à Dizy. Je le quitte pour aller acheter des gants avec Marguerite, puis je me fais tondre et raser. Enfin, je vais chez marraine, très souffrante aujourd'hui. Jacques m'y rejoint et nous partons ensemble.

Le dîner se passe sans incident et à neuf heures et demie nous partons.

Je suis plus inquiet que jamais. T... n'a pas le temps de me parler du cotillon. Donc, je ne le danserai pas. Donc, je m'ennuierai. Et mon pantalon, mon pantalon! Il me semble qu'on ne va voir que ça.

Nous arrivons. On danse déjà.

J'aperçois Jeanne B... au fond, mais je commence par saluer Mme F..., M. F... et M. W... Henri et Georges viennent me serrer la main : « Ah! voilà Pierre! C'est bien d'être venu! »

T... s'installe en parlant tout haut, comme elle fait toujours.

Bientôt arrivent Alice Couttoleuc, Mlle Gueldermann, d'Ay, etc. La danse recommence, mais je ne me risque pas encore. J'ai si peur de faire des gaffes. Je me suis avancé, cependant, vers Jeanne

B... et Alice Couttoleuc et j'ai causé quelques instants avec elles, mais sans oser les inviter. Enfin, je prends un grand parti : je m'avance vers une Anglaise qui était venue avec ses deux sœurs passer huit jours chez M. François... et j'invite pour une polka. Elle accepte et nous partons. Cela n'a pas été trop mal ; mais déjà le piano s'arrête et une valse commence bientôt, pendant laquelle je m'appuie contre un buffet, gauche et ennuyé, enviant le bonheur de tous ces imbéciles à qui leurs parents ont appris à valser. Après la valse le piano joue les premières mesures d'un quadrille et s'arrête. Je me décide à m'approcher de Jeanne B..., et avant que j'aie dit un mot : « Oui, oui, » s'écrie-t-elle, et elle se jette à mon bras. « Et puis, vous savez, nous danserons une polka tout à l'heure. »

En effet, je danse une polka avec elle ; j'en danse une avec T..., un lanciers avec l'Anglaise n° 2, un quadrille avec l'Anglaise n° 3, mais pendant la polka avec Jeanne B..., que j'ai dansée tout à fait à la fin, elle me dit : « Dites donc, Alice Couttoleuc se froisse de ce que vous ne l'invitez pas. » Et moi qui n'osais pas ! Je me jette vers la chaise d'Alice et je

retiens un lanciers, que je danse en effet avec elle.

Il est déjà très tard, deux heures et demie. On a valsé si souvent que le bal dure toujours. Pendant les valse je fais tapisserie, et c'est un métier bien rasant. Une fois cependant Marguerite veut me prendre et fait quelques mesures avec moi : « Cela ne va pas trop mal », me dit Charles. T... se dévoue aussi et me fait un peu tourner. Cela va beaucoup mieux. Alors je me hasarde à inviter une Anglaise n° 3 pour une valse, mais cela ne va plus du tout. La pauvre fille ne valse qu'à deux temps, et moi qu'à trois. Cela n'empêche que nous valsons jusqu'à la fin. Dix minutes auparavant je l'avais invitée pour le cotillon. Il faut avouer que j'ai eu un fameux toupet, puisque je ne savais pas du tout le danser, mais Charles m'avait dit de ne pas avoir peur, qu'il se mettrait à côté de moi.

A trois heures le cotillon commence. Charles a invité Jeanne B... et se place comme il me l'avait dit, avant moi. Eh bien! le cotillon a très bien été. Il a été très gai, très bien mené, et je me suis vraiment beaucoup amusé. Aux figures de concours, j'ai été choisi une fois par Jeanne B..., une fois (sur sept dan-

seurs) par Mlle Gueldermann, qui ne me connaissait ni d'Eve, ni d'Adam, et deux fois de suite par Alice Coutolleuc. Mes deux figures de hasard se sont trouvées correspondre à celles de Mlle Catala, ce qui m'a fait un plaisir extrême.

Enfin, pour mes figures de choix, j'ai décoré une fois ma danseuse, une fois Jeanne B..., deux fois Marguerite, deux fois Alice Coutolleuc, et Mlle Catala quatre ou cinq fois. Le cotillon était conduit par Henri François, et pour la première fois par T...

Claire Catala est une charmante fille, très gaie, très en train, et en même temps très simple ; peut-être un peu en l'air, un peu lancée même, mais ce n'est pas un mal. Malheureusement je suis si timide et j'ai si peu l'habitude du monde que je n'ai pu causer avec elle comme je l'aurais voulu, mais malgré cela elle m'a laissé le plus agréable et le plus charmant souvenir.

Le cotillon s'est terminé à cinq heures, mais aussitôt après T... s'est mise au piano et a joué une valse interminable pendant laquelle Claire Catala et Jacques ont dansé comme des enragés la valse et le boston. Aussitôt alors est revenu le

pianiste, qui a joué très gracieusement, pendant une demi-heure encore, une polka et une valse. Enfin un dernier souper un peu consistant a réuni les derniers traînards parmi lesquels T... était la seule jeune fille qui fût restée, en dehors de Claire Catala et des Anglaises qui couchaient chez M. François.

Il était sept heures du matin quand nous sommes rentrés.

Je n'ai pas pu dormir une minute, naturellement, comme toutes les fois que je vais au bal. Je couchais chez ma tante ainsi que Jacques. On m'avait donné la chambre verte et à lui la chambre blanche. Le matin, à onze heures, je suis monté chez lui. Il n'était pas levé, et lui qui pose toujours pour la pruderie et pour la piété, il m'a fait un cours de

(1) *Je n'avais pas relu ce passage quand j'ai écrit mon Plaidoyer pour la liberté morale. Voilà donc un point sur lequel je n'ai pas changé d'avis. J'en suis étonné.*
 morale pour me dire qu'il était scandalisé de la manière dont on se décolletait à Épernay. Il avait trouvé Marguerite inconvenante, Jeanne B... indécente ; T... dégoûtante. Le fait est que T... descendait bien bas. Mais où est le mal, *puisque cela se fait ?* Voilà la grande raison (1). Pourquoi montre-t-on au bal les jeunes filles toutes nues jusqu'à la naissance des seins, et s'arrête-t-on là ? Pourquoi montre-t-on ses bras tout nus jusqu'à l'épaule,

Déc. 97.

(1) *Dix ans! Cela m'apparaissait comme l'exinême lointain. Quand je pense que si j'ai jamais une influence sur l'état moral de mes contemporains, ce ne sera guère qu'à près ma mort! Déc.*
97.

et paraîtrait-t-on très inconvenant si l'on montrait ses mollets même recouverts d'un bas ? Et les bains de mer, donc !

Tout cela a des règles incompréhensibles, stupides, mais que tout le monde admet. Cela se fait, et voilà tout. Dans dix ans, cela ne sera plus, mais on fera autre chose (1).

La mode de se décolleter est très inconvenante, c'est vrai, mais elle existe et je ne vois vraiment pas en quoi nous devrions nous en plaindre. Je ne trouve pas cela désagréable du tout et j'ai été charmé, je l'avoue naïvement, de connaître T... un peu plus bas que le bout du menton. A un certain moment, T... était assise, seule dans la salle à manger ; elle me parlait, et, comme naturellement elle me disait du mal de quelqu'un, je me penchais l'oreille sur sa bouche, et dans cette position... piquante, je plongeais sur un tas de choses merveilleuses (2). Ce n'est certainement pas à ce moment que j'aurais débiné les robes décolletées. Ce n'est pas non plus à six heures et demie, quand, après avoir ôté mes gants, j'ai aidé T... à mettre sa sortie de bal, en mettant le bout de mes doigts dans la manche et en lui frôlant le bras du poignet à l'épaule.

(2) *Tout cela est idiot, mais il est inutile d'insister sur la niaiserie de tout ce journal. Si je le relisais d'un bout à l'autre, j'y trouverais encore des centaines de notes utiles, et cela suffit bien. Déc.*
97.

elle me disait du mal de quelqu'un, je me penchais l'oreille sur sa bouche, et dans cette position... piquante, je plongeais sur un tas de choses merveilleuses (2). Ce n'est certainement pas à ce moment que j'aurais débiné les robes décolletées. Ce n'est pas non plus à six heures et demie, quand, après avoir ôté mes gants, j'ai aidé T... à mettre sa sortie de bal, en mettant le bout de mes doigts dans la manche et en lui frôlant le bras du poignet à l'épaule.

Dimanche, 1^{er} janvier.

Soleil superbe. Froid de loup.

Jour beau comme la gloire, froid comme le tombeau.

Je vais à la messe et je m'y enrhume.

Je quitte Dizy à trois heures.

Je vais à Épernay en passant sur la plaine où l'on patine. J'avais reçu la veille, de Georges pour T..., un bracelet d'argent à trente-six cercles. Je lui donne. Elle le trouve très joli mais trop grand. On le changera. « Mon ami, reçois de ma main ce cadeau précieux, » me dit-elle deux heures après en me tendant une délicieuse boîte d'allumettes en ivoire, avec un pierrot dessus, jouant une sérénade. Enfin Marguerite, en me remerciant de mes bonbons, me donne une horreur de petit calepin très incommode, mais très gentil. Je la remercie avec effusion. Le soir, dîner chez ma tante et soirée intime chez les François. On ne s'est guère amusé. Rentré à minuit et demie.

(1) *Il faut noter cette date qui ouvre ma vie actuelle.*
Déc. 97.

Jeudi 5 janvier 88 (1).

Que serai-je plus tard ?

Comme profession, je suis fixé depuis longtemps : je serai diplomate. Mais ne serai-je que cela ?

Je ne crois pas. Je ne me dissimule pas que je ne brille pas par l'habileté et la finesse, et je doute que j'acquière jamais ces deux qualités. J'échouerais donc consul général dans un trou quelconque, et je n'irai jamais plus loin.

Et pourtant j'ai comme un pressentiment que je serai quelqu'un.

Cette idée ne m'est pas venue toute seule. Je ne suis pas assez orgueilleux pour cela (2). C'est Georges qui, dernièrement, lisant un de mes devoirs français sur le romantisme, m'a laissé entrevoir que je pourrais être plus tard un grand écrivain.

(2) *Hin! hin! 13 mars.*

Et pourquoi pas, après tout ? Depuis le commencement de l'année, tous mes devoirs français, sans exception, ont eu les meilleures notes données. Dans aucun devoir, aucun élève ne m'a dépassé. Il me semble que pour une année de rhétorique c'est un bon présage (3).

(3) *[Cet alinéa est marqué en marge d'un trait bleu.]*

J'écris avec la plus grande facilité. J'ai quelquefois des mots heureux, des phrases bien tournées (je peux bien dire cela ici puisque ce journal ne doit être lu que par moi), et, en outre, j'aime beaucoup à écrire (1). J'écris même avec passion, comme m'a dit M. Dietz dans mon dernier bulletin. Quand j'ai un sujet qui m'intéresse et que je sens que je le traite bien, j'ai la fièvre, je ne tiens plus en place, je suis tout haletant, et je me remue comme la sibylle de Cumès sous l'inspiration.

(1) [F i n
d' a l i n é a
marquée en
marge d'un
trait bleu.

Il m'est venu à l'esprit d'écrire ceci en lisant le livre de Taine sur La Fontaine : « Voilà, me suis-je dit, un grand écrivain et un grand penseur qui avait la passion de La Fontaine et qui s'est fait un nom en écrivant un livre sur son idole. De même pour Renan sur Jésus. De même pour Mézières sur Shakespeare ; de même pour France sur Racine ; de même pour bien d'autres. Eh bien, moi qui ai pour Hugo l'admiration la plus complète, la plus entière, la plus enthousiaste, que son grand nom ait jamais fait naître, moi qui serai plus tard sans doute un grand écrivain (2), pourquoi ne consacrerai-je pas ma vie, pourquoi n'attacherais-je pas mon nom

(2) Je ne
doutais de
rien! (1918).

à une œuvre durable sur l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais existé ?

(1) *Tout simplement*

« Cet ouvrage serait le premier en date ; peut-être serait-il longtemps le premier par le mérite (1). J'y consacrerai ma vie entière, et ce ne serait pas trop. Vingt ans ont suffi à Montesquieu pour étudier la société. Pascal n'en demandait que trente pour étudier la religion. Mais Darwin a consacré sa vie à l'étude de la nature. Et Victor Hugo est grand comme le monde (2).

(2) [Fin d'alinéa marquée au bleu.]

« Je ferais d'abord l'histoire de Victor Hugo. Puis, je l'étudierais sous toutes ses faces : comme poète épique, lyrique, satirique, comme dramaturge, comme historien, comme philosophe, comme orateur, comme romancier, comme critique... Quelle énumération prodigieuse ! Je dirais comment, dans *la Légende des Siècles*, il a dépassé Homère, comment il s'est montré plus grand que Musset dans *les Contemplations*, plus grand qu'Eschyle dans *les Burgraves*, plus que Racine dans *Hernani*, plus grand que Juvénal dans *les Châtiments*, plus grand que qui que ce soit dans *les Misérables*.

« Mon Dieu ! pourrais-je jamais faire tout cela ? Je me sens épouvanté de ma tâche dès que j'ose la mesurer des yeux.

Comme Richepin devant la Mer, comme Hugo devant Napoléon, je recule, impuissant, terrassé par l'immensité de Celui que je veux chanter. Mais n'importe ! Je tenterai la grande entreprise. Moi infime, moi ver de terre, j'oserai parler de ce demi-dieu, Renan a bien osé parler de ce Jésus. Je ne sais si je réussirai, mais, si j'échoue, j'aurai du moins l'honneur, la gloire de l'avoir tenté. »

Cependant, comme M. Bémont me l'a dit dans mon dernier bulletin, je cherche encore ma voie.

Je viens de dire que je serais peut-être autre chose que l'homme de ma profession, que je serais probablement un homme de lettres distingué ; peut-être ne serais-je rien de tout cela, peut-être serais-je compositeur : je suis fou de musique, et il me vient de temps en temps à l'esprit quelques mesures qui, ce me semble, ne feraient pas trop mal imprimées. Aussi mon plus grand désir est-il d'apprendre l'harmonie.

Peut-être serais-je peintre. J'aime beaucoup à dessiner. Dernièrement j'ai été au Louvre et j'ai fait quelques croquis qui ne m'ont pas paru trop mauvais. Si je prenais des leçons peut-être m'apercevrais-je que j'ai du talent.

Oh! Je ne dis pas que je serais un Massenet ou un Prud'hon. Ce sont là des cimes qu'on ne peut qu'admirer. Mais j'aspire à être quelqu'un, de quelque manière que ce soit, littérateur, musicien ou artiste (1).

(1) [Page
comportant
plusieurs
tratts bleus
en marge.]

Tout cela, ce serait bien beau, mon Dieu! et pourquoi faut-il que dans tous mes projets, dans tous les rêves d'avenir de mon imagination de dix-sept ans, je voie se dresser devant moi, hideuse, menaçante, la terrible phtisie pulmonaire? Pourquoi faut-il que, au moment où je suis si heureux de me dire « A vingt-cinq ans je serai peut-être célèbre (2) », une voix que je ne veux pas entendre, que je repousse épouvanté, me crie à l'oreille incessamment : « A vingt-cinq ans, tu seras pourri » ?

(2) *Quatre ans plus tard, j'étais connu des poètes et je commençais Aphrodite.*

Oh! Mon Dieu, mon Dieu, plus que sept ans à vivre, à jouir des soirs d'été, des matinées de printemps, et de la nuit majestueuse étoilée, et de la mer énorme bouleversée. Plus que sept ans à voir mon frère Georges, plus que sept ans à aimer tous les miens ; plus que sept ans pour connaître l'amour ; plus que sept ans à aimer les beaux vers et la belle nature et les belles filles... et après : le sommeil éternel, infini, terrifiant! Après :

l'adieu à tous, l'adieu à tout ce qu'on aime, l'adieu au bonheur, à la joie, à la vie, et la mort! La mort éternelle. La mort, moment terrible où toute la vie paraît un instant, où l'on éprouve des regrets si déchirants, où le désespoir est si horrible qu'il suffirait à donner la mort si la maladie ne le devançait pas. Et ce moment arrivera pour moi dans sept ans d'ici, au cœur de la vie, pour me faire disparaître pendant l'éternité. Quelle horreur! quelle horreur (1)!

6 janvier 88

(1) *Le ton de ces huit pages [depuis jeudi 5 janvier 88 m'agace. La belle confiance que j'ai eue dès le premier jour me platt, mais son expression m'est insupportable. — Le 5 janvier 1888, je veux être poète, musicien ou peintre. — Le 3 février, j'écris encore des vers idiots. Le 15 mars, les Roses d'Ausonne, qui sont mieux.*

Lorsqu'on lit Victor Hugo, il faut toujours se dire : « Ceci est sublime, ceci est unique, ceci est merveilleux. Si je ne comprends pas, c'est que je suis un âne. »

Victor Hugo a été si grand qu'il n'a pu faire que des choses admirables. C'est la perfection dans la beauté. Je dirais volontiers de lui ce que Mahomet disait de Jésus : « C'est de tous les humains celui qui a le plus approché de la divinité. » Et je serais même fortement tenté de dire de Victor Hugo ce que les chrétiens disent du même Jésus : « Cet homme, c'est Dieu. » Je ferais ainsi ma

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

Generated at University of Pennsylvania on 2023-04-03 15:02 GMT / https://hdl.handle.net/2027/mdp.39015004304518
Public Domain in the United States; Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

trinité : « Le Père, le Fils et Victor Hugo. »

11 janvier 88.

Taine.

Cet après-midi, pendant la classe de latin de M. des Granges, est venu M. Taine, et j'ai pu me convaincre une fois de plus que rien ne ressemble plus à M. Tartempion, qu'un grand homme. Car Taine est un grand homme ; c'est un grand philosophe, un grand critique, un grand historien ; enfin c'est tout à fait quelqu'un. Je le sens d'autant mieux aujourd'hui que j'ai lu la semaine dernière son *La Fontaine*, et que ce livre m'a tout à fait plu. J'étais absolument emballé, et pour *La Fontaine* que je comprenais mieux, que je voyais sous un autre jour, et pour celui qui me l'avait fait aimer davantage.

Je me représentais donc Taine comme un homme à la physionomie profonde et intelligente, aux yeux extraordinaires, au front énorme. Sa réputation, le bruit qu'on fait autour de lui, surtout cette année à cause de ses articles sur Napoléon, la célébrité et la valeur de ses ou-

vrages, son nom toujours cité avec respect, ses opinions approuvées de tous côtés, ses idées admirées par tout le monde, tout cela en avait fait pour moi une sorte d'être un peu surhumain, et, quand je pensais à lui ou à ses idées, sa figure ne me venait pas aux yeux ; je ne sais comment exprimer cela, mais cela me paraît très clair en ce moment. Je le regardais un peu comme Renan, un peu comme Leconte de Lisle, moins cependant. Pour tout dire, je le regardais un peu comme s'il était mort.

Et puis voilà qu'il entre en classe un petit professeur à lunettes, à petits yeux, à tête chauve en carré long, avec la plus drôle de frimousse que je puisse imaginer : tout en rides pour le sourire ; une patte d'oie... invraisemblable qui s'allonge au delà de l'oreille aussitôt qu'il rit un peu, tandis que son front se plisse, tout finement jusqu'aux cheveux, et que le bas de ses pommettes se froisse de la même manière. Mon Dieu ! On voit bien que c'est quelqu'un. Son regard, ses mouvements de bouche, sa manière de sourire, et jusqu'à la forme improbable de sa malheureuse tête, tout cela dénote « quelqu'un ». On se dit que c'est un professeur, mais un professeur

très distingué. Maintenant voilà tout ; et quant à se dire en le voyant : cet homunculus, c'est Taine, cela non ! C'est M. Benoist, c'est M. Croizet, c'est M. Bréal, tout cela tant qu'on veut. Mais l'auteur du *La Fontaine*, l'auteur du *Voyage aux Pyrénées*, l'auteur des *Essais de Critique*, l'auteur de la *Littérature anglaise* et de sa préface si remarquable, et de sa péroraison si vraie, jamais !

Je me suis toujours dit que, lorsqu'on voulait se faire une idée juste des grands hommes en les dépouillant de l'auréole dont on les entoure et les ramener à leur niveau, il fallait se les représenter s'acquittant d'une fonction intime ou domestique un peu ridicule... prenant un lavement par exemple. Victor Hugo prenant un lavement, Renan prenant un lavement. Que d'illusions cela vous enlève !

Pour en revenir à Taine, M. Rieder ou le Père Cul, pour le nommer du nom qu'on lui donne toujours, est un ancien camarade de Taine. Il a eu le bonheur de faire partie de cette fameuse année où se trouvaient Taine, About, Sarcey, Weiss, etc... C'est donc à titre d'ami du directeur qu'il venait inspecter nos classes.

Il entre, nous expliquions du Virgile, le second chant de l'*Énéide*. M. des Granges lui tend son livre : « C'est le songe d'Énée, lui dit-il. — Oh! c'est inutile, répond Taine, je le sais encore par cœur. *Tempus erat quo prima quies...* — Ah! Je vous demande pardon, monsieur, » s'excuse des Granges. Et derrière moi, tout haut, Dietz gouaillant : « Veux-tu te taire, poseur! » On se tord.

Lundi 16 janvier. 4 h. 1/2 (1).

(1) [En tête de cette page est collé le chiffre ou cachet de Sarah-Bernhardt, avec la devise Quand même, surmontée du masque tragique.]

Oh! Sarah! Sarah! Sarah la grâce!
Sarah la jeunesse! Sarah la beauté! Sarah la divine!

Je suis fou, je suis hors de moi, je ne sais plus ce que je fais, je ne pense plus à rien, j'ai vu Sarah-Bernhardt hier soir.

Mon Dieu! quelle femme! Je ne sais que dire, j'ai les larmes aux yeux, je ne pense qu'à elle. Je voudrais la revoir, lui parler, l'entendre. Je donnerais tout pour retourner ce soir auprès d'elle, et demain, et ensuite, et après, et toujours. J'ai la fièvre, je suis tout triste de penser que c'est fini, que je ne la reverrai plus avant un an d'ici, avant jamais peut-être.

Si c'était raisonnable, je sens que je l'aimerais comme un fou, oh Sarah! Sarah! Mon Dieu, Sarah! tu es jolie et gracieuse comme à dix-sept ans. Tu es Sarah la grande. Tu es la première femme du monde. Oh! je comprends maintenant qu'on aime des actrices quand elles ont le génie de celle-là. Je comprends qu'on fasse tout pour elles, qu'on abandonne tout, qu'on se ruine, je comprends qu'on se tue pour une de ces femmes. Mais comment comparer Sarah aux autres actrices? Sarah est unique, Sarah... Sarah... ô mon Dieu, quand te reverrai-je? Je pleure, je tremble, je deviens fou. Sarah, je t'aime!

Sarah!... Sarah!...

Oh! Quand elle est arrivée dans cette église, souriante, aussi fraîche, aussi jolie, aussi gracieuse qu'il y a vingt ans, quand elle a pris son air boudeur, mutin, d'enfant gâté, pour dire à son amant : « Avec qui causais-tu? — Avec personne. Si! tu faisais comme ça : Ps ps ps ps ps ps. »

Je vais essayer de rassembler mes souvenirs et de me rappeler les phrases qu'elle a dites. Plus tard cela me rappellera ses intonations.

« Qui est-ce cette femme que tu peins?
— C'est Marie-Madeleine. Est-ce que tu

ne la trouves pas jolie ? — Trop jolie. — Allons bon ! Est-ce que tu vas être jalouse aussi des femmes que je peins ? — Mais certainement ! (boudant et souriant.) Oh ! je vous connais si bien, vous autres hommes. Quand vos tableaux vous plaisent, vous dites : « Oh ! les jolis yeux ! Oh ! la jolie bouche ! On y mordrait ! » Dieu ! qu'elle était charmante en disant cela, debout sur l'estrade, avec son grand chapeau de merveilleuse et sa grande canne !

Et plus tard, toujours à Cavaradossi : « D'abord, un homme qui lit du Voltaire ! Et cet autre livre atroce que tu m'as prêté, la *Nouvelle Héloïse*. J'en ai parlé à mon confesseur, et le confesseur m'a dit (d'une grosse voix si drôle) : « Mon enfant, brûlez ce livre, ou ce sera lui qui vous brûlera ! » — Et tu l'as brûlé ? — (fermement :) Non !... Et je l'ai lu... tout entier. Et il ne m'a pas brûlée... Et mon confesseur m'a dit encore de te faire couper tes moustaches... parce que c'était un emblème séditieux... Mais je n'ai jamais osé te le dire. — Pourquoi ? — Parce que tu les couperais et... (les lui caressant)... elles te vont si bien ! »

Au moment de s'en aller, elle regarde machinalement la tête de Marie-Made-

leine, et, pendant que son amant lui parle de choses sérieuses, elle l'interrompt tout à coup, appuyée le menton sur sa longue canne et ses yeux ingénus tout grands levés : « Oh!... — Quoi donc ? — Fais-lui des yeux noirs... Cela ne te fait rien ? »

Au deuxième acte, elle est dans la salle du Palais Farnèse, où a lieu la fête, et Paisiello lui remet le manuscrit de la cantate qu'elle va chanter. Elle s'assoit sur un canapé tout près de moi, en face, et repasse l'air en elle-même en faisant de grands gestes et des yeux blancs, et tout cela avec un sourire ! et une grâce ! Pendant ce temps les personnages parlent, mais personne n'y fait attention.

Alors arrive Scarpia qui laisse deviner à tort que son amant la trompe. « Où est-elle la Tavanti, que je lui casse mon évantail sur la figure ? — Oh ! c'est inutile, ils sont à Tibur. » Et quelque temps après : « Où en sont-ils ?... Ils soupent ? — Oh ! Je crois qu'ils ont fini de souper ! — Ah!... alors ?... — Mais vous voyez bien que je ne peux pas chanter ! — Mais et la reine ? — Ah ! la reine, la reine!... Dites-lui que je suis malade... Dites-lui... dites-lui que mon amant me trompe, bonsoir, adieu ! »

Au troisième acte, elle arrive dans la villa Cavaradossi où est son amant qu'elle suppose avec la Tavanti. Et toujours avec son ton boudeur, mais cette fois plus sérieux : « Où est-elle ? — Qui ça ? — Ta maîtresse. — Ah ! encore ! — Oui, la Tavanti ! C'est pas à elle, ça (l'éventail)... et ça, c'est peut-être un costume d'homme (elle prend une mante sur une chaise). Tiens, tu peux lui renvoyer ça, et ça, et ça... (elle jette tout par terre... (elle s'assoit.) Et dire que je l'adore, que je l'aime plus que jamais, plus que mon âme, plus que tout, même quand il me trompe et qu'il me présente sa bouche qui sent les baisers d'une autre. (Elle écarte de la main la bouche de Cavaradossi, puis lui mettant les deux mains sur les épaules :) Ah ! Si tu savais comme je t'aime ! Brrrt ! Si tu m'aimais autant ! »

Ici commence le drame, la scène de la torture, où elle est si belle. Ce qu'il y a peut-être de plus beau dans son jeu pendant cette scène, c'est le changement qui se produit en elle quand elle comprend le supplice qu'on inflige à son amant : « Que se passe-t-il dans cette chambre ? » Et quand Scarpia lui apprend en détail cette torture : « Ah ! tais-toi, tais-toi ! ah ! (avec un dégoût terrible) Pouah ! »

« Oh! Mario... Mario... mon Mario, m'entends-tu ? » gémit-elle, collée contre la porte.

Et ses affolements : « Mais je ne sais rien, qu'est-ce que vous voulez que je dise ? Lui non plus, il ne dira rien ! Il ne peut pourtant pas mentir. — Insistez !! rugit Scarpia. — Oh! non, non, je sais! je sais! Puisque je vous dis que je sais!... Mais non, je ne sais rien ! Je ne peux pas, moi ! Je ne sais que dire ! Vous ne me laissez pas le temps ! Laissez-moi réfléchir ! Oh ! Mon Dieu, mon Dieu ! »

Et quand elle a avoué à la fin : « C'est fait... c'est fait... J'ai dit... J'ai tout dit... C'est fini ! »

La scène du quatrième acte est la plus belle. Quand elle a demandé à Scarpia le sauf-conduit que celui-ci écrit sur une table à l'écart, elle s'avance, épuisée, vers la table pour prendre un verre d'eau. Elle va céder, elle va se livrer, elle est à bout de forces. Mais, avant que le verre n'ait touché ses lèvres, ses yeux ont rencontré le grand couteau qui est sur la table, et sont devenus soudain d'une fixité effrayante. Le couteau la fascine, l'attire, invinciblement. Elle qui était affaissée se dresse peu à peu et grandit, grandit... Sa main glisse sur la table,

lentement, lentement, et ses yeux sont de plus en plus grands. Elle a saisi le couteau, elle le ramène doucement encore et le cache derrière elle. Scarpia arrive et lui présente le sauf-conduit. Elle, alors, se transfigure ; son visage prend une expression de joie atroce, admirable, et elle lui plonge le couteau dans la poitrine avec un rugissement de bête : « Aaaaach!... »

Oh ! Il me semble que je la verrai toujours dans ce mouvement !

« Meurs, rugit-elle, meurs, misérable, meurs, assassin ! Meurs tué par moi, meurs de la main d'une femme ! Meurs... meurs!... meurs!... »

Elle s'est courbée sur lui, surhumaine ! et lui crie cela à l'oreille d'une voix horrible.

« Et maintenant je te tiens quitte ! »

Scarpia est retombé. Cependant il a pu se relever et fait mine de marcher vers la porte. Sarah s'accule sur un des battants, en levant le grand couteau, pour le frapper une seconde fois, s'il avance.

Sarah s'est élevée, dans cette scène, au delà du génie humain. C'était plus qu'une femme, elle était sublime et belle comme les déesses de l'antiquité.

Mais ce n'est pas tout, et après cette boucherie féroce Sarah va faire preuve de la grâce la plus extraordinaire. La Tosca est superstitieuse. Elle s'en va lentement vers la table où brillent deux flambeaux. Elle les prend dans ses mains et, merveilleuse, traverse ainsi la scène, au milieu des applaudissements de la salle en délire.

Et cette femme, ce miracle de souplesse et de grâce, est une vieille femme de quarante-quatre ans!

Elle se baisse, dépose les flambeaux de chaque côté du cadavre et lui pose un crucifix sur la poitrine. Puis elle sort, sans dire un mot, et le rideau tombe.

L'effet de cette dernière scène est inouï. Il faut dire aussi qu'elle est jouée par Sarah.

Le dernier tableau du cinquième acte se passe dans la cellule des condamnés. Scène charmante entre les deux amants. On emmène Mario soi-disant pour faire semblant seulement de le tuer. Sarah, restée seule, écoute : « Ah! je les entends marcher, ils sont là-haut... Cela va partir... Eh bien! Qu'est-ce qu'ils font donc... Mais allons donc! Mon Dieu! sont-ils longs!... Oh! cette attente! On a beau se dire que ce n'est qu'un jeu, c'est

égal... Mais qu'est-ce qu'ils font donc!...
Ah! c'est fini. »

Le décor change : Mario est étendu sur la plateforme du Château St-Ange. La Tosca le croit vivant et se figure qu'il fait le mort seulement. « Ne bouge pas! Un soldat qui passe... Là... Lève-toi... Non! non!... encore des soldats... Là... Oh! mon Dieu, encore une patrouille... Mais cela ne finira donc pas?... Ah! lève-toi. Viens!... Mais viens donc! (Elle tape dans ses mains.) Mais dépêche-toi donc, je te dis qu'il n'y a pas de danger... Mais qu'est-ce qu'il a?... (Elle s'approche) Ah! mon Dieu, évanoui! (Elle le retourne et voit les trous des balles)... Oooooh!... mort!... Ils me l'ont tué... Ils me l'ont tué... tué... tué... »

Et elle se roule sur le cadavre en sanglotant.

Les soldats reviennent. La Tosca s'affole. Que lui importe, à présent ? elle se dénonce elle-même comme ayant assassiné Scarpia.

« Ah! vous fusillez! Ah! vous assassinez! Moi, j'égorge! » hurle-t-elle, les deux bras projetés en avant.

C'est le mot qu'elle a le mieux dit.

Enfin, elle se précipite dans le Tibre, du haut de la plateforme.

Je ne dirai rien des autres acteurs. Sauf Berton (et encore!) ils sont pitoyables. Du reste on ne les écoute pas. Même quand ce sont eux qui parlent, c'est Sarah qui joue, et on regarde Sarah.

Je ne dirai rien de la pièce, elle est stupide. Du reste on ne l'écoute pas non plus. Et je serais bien embarrassé de répéter un mot des scènes où Sarah ne joue pas.

Il n'y a que Sarah, Sarah encore et toujours.

Je suis revenu, à onze heures et demie, à pied de la Porte-Saint-Martin ici. Georges me parlait d'autre chose, je n'écoutais pas. Je répondais oui, non, et en moi-même je me disais : « Mon Dieu, quand aura-t-il fini, que je puisse penser à Sarah ? » Et, dès qu'il se taisait, je revoyais la gracieuse figure et le sourire idéal de la Tosca, et je me retraçais ses moindres gestes.

Je suis enfin rentré. J'ai remercié Georges et je me suis couché. Je me suis endormi au bout de peu de temps, et j'ai rêvé, non de la pièce, mais de Sarah. Elle était en scène et la salle était noyée dans cette atmosphère vaporeuse de rêves. Elle me regardait, de son sourire, et me disait d'une voix que j'étais seul à

entendre : « Viens.... après l'entr'acte... tu n'oublieras pas ? » Et dès que le rideau fut baissé, je la vis, comme un ombre charmante, s'avancer vers moi, glisser plutôt, invisible aux autres. Elle se courba, me tendit sa joue à baiser, ce que je fis, et je me réveillai.

Il était quatre heures du matin. J'avais la fièvre. De poignants désirs me ramenaient vers elle, et toujours dans mon assoupissement sa gracieuse image flottait dans mes yeux. Je pensais à autre chose, mais je ne pouvais pas, j'avais sa voix dans l'oreille, son sourire devant mes yeux, ses moindres mots dans la tête. Toujours Sarah, Sarah, Sarah, sa grâce, sa jeunesse et sa beauté.

Ce matin j'ai été à l'école. M. Bémont nous a parlé de la révocation de l'édit de Nantes, mais je n'écoutais pas, je me répétais les mots de Sarah, enfin toujours elle.

Et ce soir, comme je suis triste, comme j'ai le cœur serré, et les yeux pleins de larmes, comme un grand enfant que je suis!

Si ça continue longtemps, j'en deviendrai fou.

Il n'y a plus qu'une femme pour moi maintenant, c'est elle. Les autres... Ah!

Sarah, il n'y a que toi, tu es divine, tu es unique, tu es grande, tu es sublime, tu es extraordinaire.

Mardi, 17 janvier 88.

Je viens d'écrire à Sarah. J'avais cela sur le cœur, je voulais lui dire ce que je pensais d'elle. Elle jettera ma lettre au feu sans la lire, c'est bien possible. Mais j'ai confiance pourtant : elle qui aime tant la gloire, l'enthousiasme d'un collégien devra lui faire plaisir.

J'ai commencé par lui conseiller d'arracher Mounet-Sully aux Français pour jouer avec lui. Le fait est qu'elle joue Ophélie et lui Hamlet, elle Doña Sol et lui Hernani, elle Chimène et lui le Cid, elle la plus grande actrice du monde et lui le plus grand acteur : ils sont faits l'un pour l'autre.

Ensuite je lui ai déroulé mon chapelet d'éloges, je lui ai dit les endroits de *la Tosca* où je l'admirais le plus, je l'ai suppliée de ne plus s'en aller vers ces rastaquouères marchands de cochons qui ne sont pas dignes de l'entendre, et j'ai signé :

P.F. L.....

élève de rhétorique, collégien à Paris.

Et en post-scriptum :

« Depuis que je vous ai vue je ne dors plus. »

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que j'écris à une actrice. L'année dernière, vers le mois de mai, j'étais allé voir *Psyché*, et j'avais trouvé Cerny très gentille dans le rôle de l'Amour. Je ne me faisais pas faute de le dire à l'école, et mes camarades se moquaient de moi.

Sarcey ayant débiné Cerny dans un article, j'écrivis en classe une lettre furibonde à cet imbécile, et je la mis à la poste.

« Écris aussi à Cerny, me dirent mes camarades. — Tiens, c'est une idée! »

Et le soir, Glatron, Pelliquet, Dietz et plusieurs autres se réunirent chez moi, et avec leur collaboration j'écrivis à Cerny la lettre la plus extravagante qui soit sortie du cerveau d'un fou comme moi. Je ne sais plus ce qu'il y avait dedans. Je me rappelle seulement que je parlais de ses petits pieds roses et... d'un tas d'autres choses. (J'ai été plus convenable avec Sarah.)

Enfin je signe mes initiales, et je pars avec Glatron. Nous voilà devant l'administration de l'Odéon. Je vais déposer la lettre, j'ai la main sur le bouton de la

porte. Tout à coup, Glatron, me tirant par le bras :

« Oh!... Cerny... et sa mère!... »

Elles causaient sous les galeries, à deux pas de nous.

Tableau!

Vendredi, 3 février.

Le dimanche 22 janvier 1888, Georges m'a donné l'autographe de Victor Hugo que je copie ci-dessous :

« H.H. 8 février 1870.

« Cher monsieur Haddigham,

« Vous avez écrit là des pages charmantes. Il est bon d'avoir des ennemis, mais il est bien bon aussi d'avoir des amis. Les amis prouvent la même chose que les ennemis, c'est qu'on va au but. Je sens en vous lisant que vous me comprenez. Être compris par une noble intelligence, c'est une douceur. Je veux le bien, j'aime le beau, je cherche le vrai ; voilà toute mon âme et toute ma vie.

« Revenez me voir, vous me ferez bien plaisir. J'espère que vous étiez à *Lucrèce*

Borgia. Votre esquisse de Guernesey et de ma nature est pleine de grâce, d'esprit et de cœur. Merci et bravo.

« Victor Hugo. »

Quel homme ! Quel homme ! Je veux le bien, j'aime le beau, je cherche le vrai. C'est là toute mon âme et toute ma vie.

Même jour.

J'ai eu un rêve cette nuit, et me voilà tout triste. Car ce rêve était bien joli.

Je n'aime pas les beaux rêves. L'illusion ne dure qu'un instant, mais le regret dure si longtemps !

Je m'étais demandé hier quel était mon idéal pour la beauté féminine. Est-ce un Raphaël ? Non. Est-ce un Ingres ? Non. Est-ce un Bouguereau, un Landelle, un Coomans ? Horreur !...

C'est un Willette.

Et voici que j'en ai rêvé.

J'étais couché, je ne sais pourquoi ; et dans ma chambre se promenait, en me parlant, une adorable fille aux cheveux

jolis sur le front, à la frimousse pâlotte, à la lèvre toujours souriante. Un corps d'une grâce! Et je lui parlais, et je lui disais « vous ». Ce que nous disions, je ne le sais plus guère, mais peu à peu nous nous sommes dit « tu ». Et, au moment où elle se penchait sur mon lit pour me dire adieu, une envie folle me vint de l'embrasser, mais je n'osais. Et ce fut elle qui m'embrassa la première, si doucement! Je la saisis, l'embrassai toute souriante, plusieurs fois... et elle me le rendit, ce qui m'éveilla.

(1) Relu le 8 juin 89. Et dire que c'est en lisant ces mirtonnades que Gwterg, enthousiasmé, m'a dit, les yeux brillants : « Tu seras un poète, Louis! » Si on ne se base que là-dessus pour ces prédictions-là! — Et pourtant c'est mal de rir de moi-même; j'étais si sincère, et si heureux en écrivant cela!

Et depuis le matin j'ai dans mes yeux sa silhouette aimante, et dans le cœur le désir de ses lèvres rouges, si douces.

Et depuis le matin je la vois, penchée vers moi, la tête en avant et ses cheveux dans les yeux, m'embrassant... Oh! quelle joie!

O toi que je n'ai jamais vue (1),
Qui jamais ne m'es apparue
Et qui m'es pourtant bien connue,
O toi!

Fillette à la lèvre ingénue,
Ma maîtresse tant attendue,
Qu'en mes rêves je presse nue
Sur moi.

O mon amour! ô ma chérie!

Toi qui dois être si jolie,

O toi que j'aime à la folie,

Enfant!

Bien que ton joli corps n'existe

Que dans l'imagination triste

D'un pauvre fou au cœur d'artiste

Naissant.

Pourquoi ne viens-tu pas vers moi ?

Moi qui ne puis vivre sans toi,

Tu me laisses tout seul... Pourquoi ?

Cruelle!

Hélas! je ne puis voir ses yeux,

Je ne puis sentir ses cheveux,

Je ne serai jamais heureux

Sans elle!

Si tu savais! Pendant la nuit,

Lorsque, tout seul dans mon grand lit,

Dans le silence et loin du bruit,

Je rêve,

Dans mes désirs inapaisés

Je sens sur moi tous tes baisers

Sur ma joue ardente posés

Sans trêve.

Si tu savais cela, bien vite,

Quittant la maison qui t'abrite,

*Tu viendrais vers moi qui t'invite,
Hélas!
Oh! tu viendrais, dis, ma petite,
Sans plus que je te sollicite,
Par ma passion déjà séduite,
Tout bas.*

*Tu viendrais toute radieuse,
Ployant ta taille gracieuse,
O toi, si vive et si joyeuse,
M'aimant,
Tu m'apparaîtrais merveilleuse,
Dans ta beauté voluptueuse
Entr'ouvrant ta lèvre amoureuse
Gaîment...*

*Mais peut-être ta destinée
Comme la mienne est attristée ;
Et, sous une grille enfermée,
Tu dois
Dans ton couvent emprisonnée
Quand tu rêves, au lit couchée,
Te sentir toute enamourée
Parfois.*

*Etre jeune, et vivre en prisons!
Oh! quand les désirs polissons
Font naître en toi de longs frissons
De fièvres...*

*Corbleu! Quelles démangeaisons
De planter là devoirs, leçons,
Pour poser sur les beaux garçons
Tes lèvres.*

*Ah! brise donc ton chapelet!
Viens avec moi dans la forêt...
Laisse-moi couper ton lacet.
Éclate*

*De rire si cela te plaît ;
Laisse-moi froisser ton corset
Et chiffonner dans son filet
Ta natte.*

*Ah! jouissons de notre jeunesse!
Dénoue au vent ta folle tresse
Embrassons-nous, ô ma maîtresse,
Veux-tu ?*

*Laisse-moi te toucher sans cesse,
Oh! permets que je te caresse
Et que sur mon sein je te presse
À nu.*

*Oh! pardon! Que viens-je de dire ?
Oh! mon Dieu! J'étais en délire,
Quoi! tu t'en vas, tu te retire,
Oh! non!*

*Tu resteras, dis!... Ton sourire,
Je le verrai toujours luire.
Oh! tu ne vas pas me maudire ?...
Pardon!*

*Soyons chastes et reste pure.
Que sur ton sein blanc ta guipure
Monte très haut sans échancrure ;*

Permets

*Que je baise sur ta figure,
Tes yeux noirs que le ciel azure,
Que je sente ta chevelure*

De jais.

*Mais restons-en là, ma chérie,
Que toujours ta peau si jolie,
Que ta gorge rose et polie
D'enfant,
Sous ta chemise ensevelie,
Cache aux yeux sa forme arrondie
Dans ton chaste corset blottie
Gaiement.*

*Nous allons tant nous adorer!
Je ne ferai que t'admirer
Et, te regardant murmurer :*

« Je t'aime »

*Sans jamais, jamais, nous quitter,
Nous allons tant nous embrasser
Que tu finiras par m'aimer
Toi-même.*

*Et je verrai tes deux grands yeux,
Je passerai mes doigts nerveux*

*Dans la forêt de tes cheveux
Sans trêve.*

*Et restant ainsi tous les deux
Toujours contents, toujours joyeux...
— Mais tout cela n'est, malheureux!
Qu'un rêve!*

*Ah! pourquoi pensé-je, insensé!
Dans mon esprit trop passionné
A ce que jamais je n'aurai
Sans doute.*

*Puisqu'il me faut, emprisonné
Dans un collège détesté,
Suivre, sans bonheur ni gaité,
Ma route.*

*Puisque moi, dont toute l'envie
Est une enfant jeune et jolie
Avec qui je verrais la vie
En beau,
On m'enterre, on me momifie
Dans cette école où je m'ennuie...
Ah! Je te hais, pédagogie!
Tombeau!*

*O mon Dieu! C'est là la jeunesse,
L'âge où déborde l'allégresse,
Où tout plaisir est une ivresse ;
Et moi,*

*Ma chair est vierge de caresse ;
A seize ans, pas une maîtresse
Ne m'a juré dans sa tendresse
Sa foi!*

*Mon amour dompté me déchire...
La femme, épandant son sourire,
Vers le fruit défendu m'attire...
Le jour*

*Vient où finira mon martyre,
Et malgré ce qu'on pourra dire,
Je connaîtrai, dans mon délire,
L'amour!*

P. F. LOUIS (1).

(1) Oh.
oui, signe,
va ! Fév. 90.
C'est tout
de même
extraordi-
naire que je
sois devenu
un écrivain
après avoir
commencé
ainsi. Déc.
97.

6 février 1888.

Si l'on me demandait, ou plutôt si je
me proposais de faire dans l'œuvre de
Victor Hugo un choix des œuvres qui
sont sans aucune espèce de doute au-
dessus de toutes les productions hu-
maines, je prendrais :

- 1° *La Légende des Siècles* (avec *Dieu et la Fin de Satan* qui la complètent).
- 2° *Les Misérables*.

3° Un choix de poésies, à raison d'une par ouvrage. Voici :

- 1° *Odes : Ode à la Colonne.*
- 2° *Ballades : le Sylphe.*
- 3° *Orientales : Lui.*
- 4° *Feuilles d'automne : Ce que l'on entend sur la montagne.*
- 5° *Chants du Crépuscule : Napoléon II.*
- 6° *Voix intérieures : A l'arc de triomphe.*
- 7° *Rayons et Ombres : Tristesse d'Olympio.*
- 8° *Châtiments : l'Expiation.*
- 9° *Contemplations. Autrefois : Melancholia.*
- 10° *Contemplations. Aujourd'hui : A. Villequier.*
- 11° *Le Pape : la peine de mort.*
- 12° *Les Quatre Vents de l'Esprit : la Révolution.*
- 13° *L'Art d'être grand-père : L'âme à la poursuite du vrai (22 août 88).*

- 1° *Hernani : Monologue de Charles-Quint.*
- 2° *Marion : Supplication à Louis XIII.*
- 3° *Ruy Blas : Monologue aux ministres et scène qui suit.*
- 4° *Les Burgraves : L'arrivée de Barberousse (tirades de Job et de Magnus).*

On pourrait réunir cela à *la Légende des Siècles*, sans que cela soit aucunement disparate, et l'on ferait ainsi le recueil que je rêve.

(1) *Autre date à relever. Déc. 97.*

Mardi, 7 février, 1 h. 1/2 (1).

Je suis fou des Grecs depuis huit jours.
Je ne sais comment, lundi dernier, il

me vint tout à coup une envie folle de posséder les traductions de Leconte de Lisle. Je me les suis commandées aussitôt et le lendemain j'avais Homère, Eschyle et Sophocle. J'ai commencé par *Prométhée*, qui m'a tout à fait emballé. Et c'est une traduction! Oh! Si je pouvais lire cela dans le texte!

Pour Homère, ç'a été une révélation. Jusqu'à présent j'avais horreur de *l'Iliade*. Je ne comprenais même pas comment des gens intelligents pouvaient goûter de pareilles niaiseries, et je bondissais quand on me comparait cela aux vers admirables de Virgile.

Et cela parce que je ne suis pas assez fort pour goûter le texte et que ma traduction de Bitaubé est insensée.

Celle de Leconte de Lisle est idéale. Quelle pureté! quelle limpidité! Comme ces mots sonnent clairement! On se croirait sous le ciel de la Grèce. L'épisode de Nausikaa m'a ravi.

Jusqu'à présent, j'ai lu *Prométhée*, *Agamemnon*, *les Choéphores*, le chant de Circé, le chant de Nausikaa et de nombreux fragments.

J'ai lu hier avec Georges des fragments d'*Iphigénie* et de *Faust*. Oh! ce Goethe!

*Du Lieber Gott! was so ein Mann
 Nicht alles alles denken kann
 Beschämt nur steh'ich vor ihm da,
 Und sag zu allen Sachen ja
 Bin auch ein arm, unarssend Kind
 Begreife nicht was an mir find.
 Und Künfftige Thatlen dreuyen aie die
 [Sterne
 Rings umher unjdhly aus der Nacht.*

Décidément je m'emballe trop. C'est
 Hugo, c'est Eschyle, c'est Homère,
 c'est Goethe, c'est Heine, c'est Byron...

Que sera-ce donc quand je connaîtrai
 Shakespeare et Dante ?

Mais c'est bien bon tout de même, ces
 enthousiasmes-là!

Jeudi 9, 11 heures du soir.

Je m'assomme!

1° Devoir sur Hughe de Lionne, très
 ennuyeux et qui ne va pas.

2° Deux heures de dentiste, aurifi-
 cation!

3° Je suis mal à mon aise.

4° Je tombe de sommeil.

Oh! quand viendra le jour béni où je
 pourrai dire :

*Im wunderschönen Monat Mai
Als alle Vögel sangen,
Da hab'ich ihr gestanden
Mein Sehnen und Verlangen!*

J'ai bien des Sehnen et des Verlangen,
mais à qui puis-je les gestehen et où est
le wunderschönen Monat,
Encore une fois,

JE M'ASSOMME!

P.F. LOUIS.

(1) 11 fé-
vrier.

Samedi 11 (1), 10 heures 1/2 du soir.

Je viens de jouer du *Zampa*. C'est *ravis-*
sant!

Ce que c'est que les contrastes! C'est
de la musique Berquin-Ségur, du petit
opéra-comique, rien du tout. Eh bien!
quand on joue cela après *Lohengrin*, cela
paraît exquis. La barcarolle du dernier
acte est de toute beauté.

Georges est sorti : bal de l'Hôtel de
Ville. Avant hier : bal de l'Élysée. Il a
trouvé le président très bien, et surtout
Mme Carnot. Il a vu là-bas Maspero, très
gros, puis Chipiez, et d'autres.

Oh! les jours gras qui vont commencer, et les bals de l'Opéra et le moment où tout le monde s'amuse, est heureux, quand moi j'étudie *l'Aululaire* et le théorème des trois perpendiculaires!

O rage ! ô désespoir, ô jeunesse ennemie !

Je me figure dans mon cerveau de fou deux... heureux ; lui, un étudiant, et elle, sous son masque, blanchisseuse ou modiste. Ils arrivent au restaurant, montent l'escalier bien connu, serrés l'un contre l'autre, bien près, bien près, et entrent dans un cabinet particulier où le souper est préparé. On ferme le verrou et il la regarde, en riant d'un rire canaille ; elle rit aussi, mais toute rougie et les yeux brillants. Elle hésite un instant, puis ouvre son corsage... Il fait si chaud, dans ce restaurant! Elle l'ôte tout à fait, avec sa guimpe : elle sera moins gênée, les entournures sont trop ajustées... Et puis cette jupe est d'un lourd, et ces souliers d'un étroit! Enfin elle garde son corset, son pantalon et ses bas noirs, et se met à table. Elle est encore très convenable, n'est-ce pas?... Elle ne montre rien, en somme, que ses bras et le haut de sa poitrine... comme au bal... Si le pantalon est transparent... si la fente du milieu

(1) *Je ne savais pas très bien comment les choses se passent.*

n'est pas absolument bien cachée par la chemise, ce n'est pas sa faute. Elle ne l'a pas fait exprès. Elle tient à être décente pendant le souper... et elle a horreur de faire des bêtises tant que les lumières sont allumées (1). Oh! quand tout est soufflé... on peut faire tant de choses sans que personne y voie rien!...

Enfin, ils se sont mis à table, et les rires n'arrêtent pas. Elle n'en peut plus... Elle se renverse éclatant de rire... Il est si drôle, aussi! Elle ne se tient plus... Et puis, elle a déjà bu six flûtes! Et quelle est la sainte Thérèse qui résisterait à six flûtes, en cabinet particulier? Elle allonge les pieds sur les cuisses de l'autre, sous la table... On est bien mieux étendue...

Oh!... mais le corset commence à ser-
rer... Les chauds-froids, on n'a pas d'idée de ce que c'est bourrant... et puis y a là une baleine qui entre... peut pas respirer... Ah! et pis tant pis!... On peut se desserrer... Ouf! le busc! Ah!... le corset est par terre!... Quel soulagement!... Et puis les boutons du pantalon... Ça serre le ventre aussi... Oh! on peut débou-tonner ça... C'est sous la table, on n'y verra rien...

Pendant ce temps, à la faveur d'une

(1) Les
« pieds spi-
rituels », ce
n'est pas
trop mal.
Mais le res-
te est un
peu bête.

huitième flûte qui a des effets très ras-
surants, il a débouclé les jarretières, et
les bas de soie noire enlevés ont décou-
vert une jambe ronde et rosée, et des
pieds... si spirituels (1)... là, tout au bout
de l'autre côté de la table. Elle rit telle-
ment qu'elle ne se défend pas. Il fait
même si chaud qu'elle enlève sa che-
mise... Après dix flûtes, c'est bien per-
mis. Le pantalon lui-même a glissé...
mais c'est sous la table... Personne n'y
voit rien.

Tout en faisant des plaisanteries, il
s'est déshabillé lui-même, il a soufflé les
bougies pour étouffer tous les scrupules,
et ils sont là, sur le tapis, entrelacés...
râlants... Oh!! oh! la bonne nuit que la
nuit du mardi gras!

Dimanche 12, 5 heures 1/2.

TABLEAU

- 1° Hugo — Goethe — Shakespeare — Dante.
2° Musset — Heine — Byron — Pétrarque (1).
1° Wagner — Michel-Ange.
1° Massenet — Prudhon.

(1) [Sous
la date de
« fév. 90 »,
Pierre Louÿs
a remplacé
Musset par
« Ronsard »
et Byron par
« Rossetti ».]

C'est un livre à faire pour plus tard :
« Les poètes sublimes et les poètes char-
mants. »

Il y en a un de chaque espèce dans chaque littérature. C'est curieux.

Je viens de lire du *Faust*. Beaucoup de *Faust*. Et je comprends maintenant l'enthousiasme des Allemands. O Berlioz, ô Gounod! Avoir mis un pareil poème en musique, quel sacrilège!

Hugo y a perdu à cette lecture. Je ne dirai pas que je l'admire moins, mais je le mets plus près aujourd'hui du reste des hommes. J'ai vu que d'autres que lui pouvaient faire des choses sublimes. Oh! si je connaissais Shakespeare et Dante! Ce Goethe est admirable, unique, hugolesque!

Mercredi des Cendres, 15 février.

Voilà les vacances passées.

Georges voulait que j'aille à Dizy. J'ai refusé. J'ai eu tort. Quand verrai-je, Thérèse, maintenant? Pas avant Pâques. Pas avant quarante jours. Et j'ai si peu de temps à la voir jeune fille!

Décidément, j'ai eu tort. Moi, je ne peux pas rester si longtemps éloigné des femmes. Les garçons me portent sur les nerfs, et je finis par avoir des humeurs

noires quand je reste des mois entiers sans parler à une femme jeune. C'est atroce tout de même, à dix-sept ans. S'il y a un âge où cela vous fait plaisir, c'est bien celui-là. Plus tard, la conversation ne suffit plus. On veut... autre chose. Maintenant je n'ai pas besoin de cela. Je demande simplement à les voir, à leur parler, à les entendre et à les aimer. Et je n'ai rien de tout cela.

Franchement, à dix-sept ans, on a besoin d'autre chose que de Sophocle et de Térence ; on a besoin...

Ah ! quand je pense qu'en ce moment même où j'écris ces lignes, tout triste et le cœur serré, peut-être une charmante jeune fille de seize ans écrit-elle la même chose sur son journal de couvent et se plaint-elle de n'être entourée que de vieilles sœurs de charité, elle qui a soif de jeunes garçons.

C'est pour cela que j'aurais dû aller à Épernay. Quand j'ai vu T... deux heures, cela me remonte pour tout un mois... Et aujourd'hui je suis tout à fait démonté... Tout à fait...

J'ai été à *l'Abbé Constantin*, hier, au Gymnase, loge de foyer n° 65.

C'est très joli. Lafontaine jouait *l'Abbé dans la perfection*. Il n'est pas possible

d'être plus vrai. Noblet est impayable dans un rôle de jeune gommeux. Marais est bien, mais voilà tout. Quant aux femmes, Magnier, Desclauzas, Darlaud et Grivot, elles sont bien ordinaires. Aucune n'est mauvaise, ce sont toutes de bonnes actrices, mais rien de personnel. Elles ne sont pas comparables à Lafontaine et à Noblet.

Les grands succès de l'hiver sont : Sarah dans *la Tosca*, *l'Affaire Clémenceau* (Dumas), *la Souris* (Pailleron), *l'abbé Constantin* (Crémieux et Decourcelle) et *Mam'zelle Crénom* (aux Bouffes). Mais chacune de ces pièces a bien des détracteurs. *Décoré* (Meilhac). *Les Surprises du Divorce* (Bisson).

Jeudi, 1^{er} mars 88, 10 heures soir.

1° J'ai lu ce matin *la Coupe et les Lèvres*. Remarqué avec enthousiasme la première scène, le récit : « Fatigué de la route et du bruit de la guerre », et la scène du tombeau. (Et puis la dédicace et l'invocation bien entendu.) Le reste... Prttt!

2° J'ai fait aujourd'hui le plus gros

pensum que j'aie fait de ma vie. Mille lignes! Je copie *Andromaque!*

Mince que non!

Je suis en train de lire *l'Iliade* d'un bout à l'autre dans Leconte de Lisle. J'en suis au VII^e chant.

Ce soir, rencontré une pauvre femme, laide et grosse, assise sur un banc avec un enfant sur ses genoux. Pleurait à chaudes larmes. Froid au-dessous de zéro, et pas de gîte pour sa pauvre gossine. Donné vingt sous. Suis content. Une qui ne claquera pas cette nuit. Mais qu'est-ce qu'elle deviendra plus tard? Pauvre pe-tiote!

PROGRAMME DE MES CINQ DERNIERS
CONCERTS

Dimanche, 8 janvier 1888

CONCERT COLONNE

Symphonie romaine (2^e audition) MENDELSSOHN.

*Allegro vivace.

**Andante con moto.

**Menuet.

Saltarello.

Le Rouet d'Omphale (3^e aud.)

SAINT-SAËNS.

Cinquième Concerto (3^e aud.)

BACH.

Piano — Diémer.

Flûte — Cantié.

Violon — Rémy.

Manfred de SCHUMANN.

Manfred. Mounet-Sully.

Génie

Arimane } Silvain

l'Abbé

Fée des Alpes } Mlle Weber.

Astarté

Génie des Aïrs. Durand-Ulbach.**

» des Eaux. Delorme

» de la Terre. M. Perraud.

» au Feu. M. Jérôme.

Esprits : { Hellich.
Petit.
Terraud.
Belon.

Mounet a été superbe, sublime même à de certains moments, mais, à d'autres, ridicule. Je l'entends dire encore : « Hélas, j'ai tant souffert... je souffre tant encore... » Et : « Cesse de battre, cœur brisé. » Weber n'avait pas six mots à dire en tout, mais elle les a très bien dits.

Dès le lendemain j'ai acheté *Manfred*.

Dimanche, 23 janvier 88.

CONCERT COLONNE.

Symphonie Reformation MENDELSSOHN.

.... { I — Introduction et Allegro.
II — Scherzo-Menuet.
III — Andante.
IV — Finale (choral de Luther).

- Harold en Italie* BERLIOZ.
 *I — Montagnes.
 II —
 *III — Sérénade d'un montagnard.
 **IV — Marche des pèlerins.
 Alto : M.
Scènes alsaciennes (3^e aud.) MASSENET.
 **I — Dimanche matin.
 *II — Au cabaret.
 ****III — Sous les tilleuls.
 *IV — Dimanche soir.
Concerto en si bémol SCHUMANN.
 Mme
Ouverture du Tannhäuser (4^e audition).

Les trois morceaux du commencement, du milieu et de la fin sont parmi les plus beaux qu'on ait faits.

Le concerto de Schumann est certes parmi les plus ennuyeux.

Je n'oublierai jamais l'impression que m'a faite l'introduction de la symphonie de Mendelssohn.

Vendredi, 17 février à 9 heures du soir.

SALLE PLEYEL

(billet de Charles)

Mlles Seveno, Du Minil

Orchestre dirigé par Colonne.

- 1 — *Concerto en mi bémol* BEETHOVEN.
 Seveno et l'orchestre.
 2 — *Voix des flots*
 Renée du Minil.

- 3 — *a* Polkella R. PUGNO.
b Rêve d'enfant A. NIBELLE.
c Inquiétude PFEIFFER.
d Sevillana MASSENET.
 Seveno seule.
- 4 — La Fiancée du Timbalier
 (bissé) V. HUGO.
 1^{re} audition avec orchestre F. THOMÉ.
 Renée du Minil.
- 5 — *a* Petite marche villageoise DELABORDE.
b Impromptu — valse DIÉMER.
c Isolement LAVIGNAC.
d Passecaille (avec orchestre) — bisée F. THOMÉ.
 Seveno seule.
- 6 — *a* Chanson de Printemps
 (1^{re} aud.) SAINEVILLE.
b L'Amour et la Savante
 (1^{re} aud.) DREYFUS.
 Renée Du Minil.
- 7 — Concertstück WEBER.

Les numéros 1, 4 et 7 sont superbes. L'accompagnement de Thomé est *ravisant*. Seveno joue admirablement, mais tel est l'ennui que cause le piano, telle est l'étonnante jeunesse de la poésie d'Hugo, malgré ses soixante-deux ans, tel est aussi le charme de la musique de Thomé, que l'ovation a été non pour Seveno, mais pour sa sœur, qui n'était qu'un hors-d'œuvre, et qui dit encore comme une bonne élève du Conservatoire.

Dimanche, 19 février 88.

CONCERT COLONNE.

- Ouverture de *Béatrice* E. BERNARD.
 Reformation Symphony
 (2^e aud.) MENDELSSOHN.
 Concerto pour violon M. BRUCH.
 Johan Smit (joue très bien).
Les Troyens (2^e acte en partie) .. BERLIOZ.
 Didon — Mme Du Wast-Duprez.
 Anna — Mme Armand.
 Ascagne — Mme Renoux.
 Enée — M. Jérôme.
 Narbal — M. Ferran.
 etc.
 **I — Prélude.
 **II — 1^{er} air de ballet.
 **III — 2^e air de ballet.
 *IV — Quintette.
 ***V — Septuor.
 Marche des pèlerins d'Harold
 (2^e aud.), ravissant BERLIOZ.
 Scène du Vénusberg WAGNER.
 (peut-être jolie, mais très mal jouée).

Dimanche, 4 mars 88.

CONCERT LAMOUREUX

- I — Ouverture de *Coriolan* ... BEETHOVEN.
 Très belle — Thème ravissant.
 II — *Wallenstein* (2^e aud.) V. D'INDY.
 1^{ère} partie — Le Camp.
 2^e — — Max et Thécla.
 3^e — — La Mort.

(Contient de très belles choses. Le thème de Max est charmant. La troisième partie est très belle. Mais d'Indy veut faire de l'épate, il fait des fugues à quatre bassons, des consonances abracadabran-tes, et puis ce n'est pas fondu. Il est trop savant.)

- III — Menuet pour instruments
à cordes HAENDEL.
- IV — Sélection de *Lohengrin* .. WAGNER.
 ***I — Prélude (1^{ère} aud.).
 ***II — Marche religieuse »
 ***III — Introduction »
 ***IV — Grande scène du 3^e acte (1^{ère} aud.)
 *V — Adieux de Lohengrin. »
 Elsa : Mme Brunet-Lafleur.
 Lohengrin : M. Van Dyck.
- V — Ouverture d'*Euryanthe* .. WEBER.

Dimanche, 11 mars, 6 h. 1/2.

Leconte de Lisle.

Je rage.

Aujourd'hui je suis monté dans l'omni-bus du Panthéon. Je ne savais que faire. J'ai lu le journal : *la France*. Je me suis plongé dans les détails du voyage de Frédéric III, empereur d'Allemagne, depuis vendredi à 8 h. 28 m. du matin. J'ai lu une chronique stupide de Clovis

Hugues, etc., etc., et quand j'ai levé les yeux pour descendre, place Saint-Sulpice, j'ai aperçu dans l'omnibus, à la première place de droite, en avant... devinez qui : Leconte de Lisle. Et moi qui ne l'ai pas vu ! Quand j'aurais pu si bien le regarder et me réciter ses vers, lui sous mes yeux ! Je suis descendu très lentement, et je l'ai regardé d'en bas, fixement, avec cette « french impudence » qu'on nous reproche à Londres ; mais, ma foi, tant pis ! On n'a pas si souvent l'occasion de voir un des plus grands poètes qui aient existé.

Leconte de Lisle a une tête bien caractéristique : de grands cheveux blancs arrondis à la vénitienne retombent tout autour de sa figure, très bas, serrés en haut par un énorme chapeau haut de forme évasé, aux bords énormes. Sa figure est plutôt grosse, un second menton énorme se détache sur son col ouvert. Sa peau est d'un brun sale et granulée. Il porte un monocle de buffle noir sur son œil droit. C'est la seconde fois que je le vois : la première ce fut l'été dernier, sous l'Odéon. Ce qui frappe surtout chez lui, ce sont ses sourcils froncés toujours, et ses yeux sévères, profonds et pensifs. Quel homme, que celui qui fit *Kaïn* !

Avant cela, j'ai été au Louvre, où j'ai vu la nouvelle salle des portraits, arrangée d'une manière stupide dans une salle toute en hauteur et très mal éclairée. J'ai pu admirer ailleurs, heureusement, la superbe Victoire, les Prud'hons, tous charmants, et les Davids, tous ennuyeux.

Vers trois heures et demie, été aux aquarelles de Volney. Rien de curieux. Au bout de dix minutes j'étais dehors et je me dirigeais vers les Aquarellistes de la rue de Sèze, où il y a des choses charmantes. Entre autres : deux superbes aquarelles de Besnard, dont une « nuit » qui souffle dans sa main pour en faire jaillir toutes les étoiles qui illuminent une à une le ciel ; quelques choses charmantes de Madeleine Lemaire ; quelques choses bêtasses de Dubufe fils ; quelques choses spirituelles de Boutet de Monvel (le Renard et la Cigogne) ; quelques choses bien troussées de (1) ; et beaucoup de choses banales d'Adrien Marie.

(1) [*En blanc dans le manuscrit.*]

J'ai une composition en histoire à préparer pour demain, mais j'ai des clous qui me donnent mal à la tête et je ne fais pas grand chose.

Je ne fais rien depuis quelque temps du reste ; je suis entiché de poésie, je ne

fais plus que des vers. J'ai même essayé hier un peu de musique : j'ai commencé une marche funèbre.

Où tout cela me conduira-t-il ? Je n'en sais rien.

Deviendrai-je célèbre plus tard ? Je n'ose y penser.

Mais j'ai confiance.

Fiat voluntas mea (1)

(1) [Margé au crayon bleu depuis Je ne fais rien.]

Rêves

Il y a cinq mois, quand nous faisons l'histoire de Mazarin, j'ai rêvé que j'étais page et secrétaire du cardinal. Pourquoi ?

Il y a cinq jours, j'ai rêvé que je voyais Diane de Poitiers, au lit, couchée et endormie. Elle était si merveilleusement rose et fraîche et vraiment belle, — l'impression a été si forte, — que je m'en suis réveillé.

.....

Mardi, 13 mars 88, 5 h. 1/2.

Je sors de chez Landouzy, qui m' a ouvert d'un coup de bistouri mon quatorzième clou, le plus gros que j'aie jamais eu : presque un abcès. On a beau dire,

ça ne fait pas de mal et on n'a aucun mérite à être courageux. Celui-là était énorme (7 c + 5 c derrière le cou), il était très sensible, eh bien, j'aime mieux me faire ouvrir dix machines comme ça que de me faire plomber une dent.

Landouzy a vraiment une tête extraordinaire. Quelle largeur de front! Ce sera un grand homme plus tard.

Autre rêve, cette nuit : j'étais en wagon, seul avec Maria Legault. Pourquoi Legault plutôt que Brandès ou T..., c'est ce que je n'ai jamais pu savoir. J'étais donc seul avec elle, et... ah non! je m'arrête. Cette feuille immaculée rougirait dans sa candeur. « Ça n'est pas pour les jeunes filles. »

Hier, M. Dietz nous lisait une lettre de Voltaire à Mme du Deffand en réponse à cette question : Pope est-il supérieur à Virgile ? Voltaire lui tenait à peu près ce bête de langage : « Savez-vous le latin, madame ? Non. Car, si vous le saviez, vous n'auriez comparé personne à Virgile (1). » — « Eh bien oui, nous disait M. Dietz, il y a toujours eu des gens qui posaient pour n'aimer que les anciens. Et pourtant!... Ce ne serait peut-être pas mon rôle de vous dire cela ici, mais dans la littérature latine

(1) [Note
au crayon
bleu.]

il y a bien en tout six à sept cents beaux vers, deux cents de Lucrèce et cinq cents de Virgile. On peut y trouver aussi de temps en temps quelques belles choses en prose. Mais qu'est-ce que sept cents vers auprès des *trésors* de la littérature anglaise ? Et quant à la littérature grecque, j'imagine que c'est une mauvaise plaisanterie (1) (*sic*). Il n'y a pas un élève de philosophie à Paris qui sache assez de grec pour le comprendre et l'aimer. Alors, à quoi bon ?

(1) [Note
au crayon
bleu.]

« Et remarquez que déjà, au temps de Louis XIV, à l'époque où notre littérature était loin d'avoir acquis son complet développement, où, en dehors des contemporains, pas un auteur français n'était goûté, où on ne connaissait pas la littérature anglaise, où la littérature allemande n'était pas née, il y avait déjà des gens, et des gens de goût et de talent, pour préférer les modernes aux anciens. Et aujourd'hui que notre littérature est devenue une des deux ou trois plus riches qui aient jamais existé, quand nous connaissons Shakespeare, et Byron, et Goethe, et Heine, et Dante, il y a encore dans tous les lycées de France des professeurs de grec et de latin qui vous prennent la moitié de votre temps pour ex-

pliquer sept cents vers! Car, après Virgile et Lucrèce, qu'y a-t-il?

— Et Horace? dit Manguin.

— Horace! Mais, comme poète léger, nous seuls nous en avons quatre ou cinq qui le valent; et comme poète lyrique...

(1) [Phrase notée au crayon bleu.] tous (1)! »

BRAVO!

Dimanche, 18 mars 88.

Je suis en joie. Je vois hier dans *le Temps* la nouvelle suivante: M. Massenet va composer un opéra sur un livret de M. Sardou, tiré de l'*Odyssée* (2).

(2) Zut! Il parait qu'il y renonce. 22 août 88.

Dieu, que cela devra être joli: le chant des Sirènes, Nausicaa, Circé surtout, la fête des prétendants, l'orage, les Phéaciens, le Cyclope, il y a de quoi faire quinze opéras avec cela! Et tout cela est si bien dans la note de Massenet.

Je suis de plus en plus heureux. J'ai traduit jeudi une version d'Ausone en vers (3). Je l'ai remise vendredi. Tous mes camarades, même ceux qui ne m'aiment pas, m'ont fait les plus chaudes félicitations, et, ce qui me touche infiniment plus, j'ai vu à la figure de M. Dietz, quand il les a lus tout bas, qu'il les trou-

(3) Les Roses d'Ausone. 15 mars 88.

vait bien, lui aussi. C'est demain qu'on les rend! Oh!

Oh! serais-je un poète! serai-je un poète! Oh! oui, j'en serai un, je le veux, je le veux. Je veux être un très grand poète. Oh! si je pouvais (1)!

(1) [Phrase
notée au
crajon
bleu.]

Et ce n'est pas de la vanité que j'éprouve aujourd'hui, ce n'est pas de l'orgueil, ce n'est pas de la fatuité, c'est du bonheur, c'est de l'exubérance!

Jeudi, 22 mars 88, 7 heures du soir.

Je sors de l'Odéon. On jouait *Polyeucte*. C'est une révélation. Je ne me doutais guère que ce fût si beau! Je viens pourtant de l'étudier en classe; il me semble même que je l'avais lu en grande partie, mais je ne sais quoi, la scène, les acteurs, et peut-être aussi la conférence de Sarcey...

Car Sarcey a fait une conférence. C'était aujourd'hui une de ces matinées du jeudi que Porel a eu l'excellente idée de faire précéder d'une conférence faite par chacun des critiques en renom, et c'était le tour de Sarcey. Son nom sur l'affiche m'avait tenté: je ne le connaissais pas. Et puis, ce *Polyeucte*, que... il

faut bien que je l'avoue, — je n'avais jamais pu lire jusqu'au bout, et encore bien moins étudier, il fallait pourtant que je le connusse pour mon bachot... C'est pourquoi je suis venu.

Tout étant loué à l'avance, je prends une place à cent sous à l'orchestre (n° 52), chez un mastroquet.

Sarcey commence.

Et d'abord, en allant à l'Odéon, je m'étais dit ceci : « Sarcey va commencer par dire que *Polyeucte* est une pièce bien faite, et que Corneille savait son métier presque aussi bien que Scribe. »

C'est *textuellement* son début. Je riaais!

Le reste a été moins bête. Cela a même été très bien ; c'était du meilleur Sarcey. Il s'est proposé de nous montrer que les personnages de *Polyeucte* n'étaient pas du tout de vieilles momies du XVII^e siècle, empoussiérées, jaunies, ridées ; que c'étaient des gens 1888, pour la bonne raison qu'ils étaient vrais, et que les gens 1888 sont identiquement, pour le fond, les gens 1640.

Il nous a dit : « Voilà le sujet tout bêtement : Pauline, comme cela arrive quelquefois, aime quelqu'un. Ce quelqu'un, Sévère, est beau, noble, il a toutes les

qualités, mais, comme cela arrive encore souvent, il n'a pas le sou.

« Il est venu chez Félix, il a fait sa demande. Félix lui a dit ce qu'on dit en pareil cas : « Vous êtes le meilleur des partis, un charmant jeune homme, brave, spirituel, affectueux, etc... Touchez là, vous n'aurez pas ma fille. »

Sarcey a continué longtemps sur ce ton-là, au milieu de l'hilarité générale.

Il ne cessait de nous répéter que *Polyeucte* était beaucoup moins invraisemblable qu'on ne le dit, que les auteurs dramatiques se figuraient qu'il n'y avait pas d'honnêtes femmes. « Mais il y en a ! Mais j'en ai connu cinquante qui feraient ce que fait Pauline. Il y a même des scènes entières de *Polyeucte* que j'ai vues sous mes yeux. En 52, un professeur de mes amis voulait absolument descendre dans la rue, disant que c'était son devoir, et, devant moi, sa femme l'a supplié, conjuré de ne pas y aller, elle sanglotait, elle l'embrassait, elle le tortillait, elle le serrait dans ses bras, et patati et patata... et il n'y est pas allé ! »

« Mais c'est la vraisemblance même que *Polyeucte* ! »

Et maintenant que je l'ai vu, je suis de son avis.

« Et le coup de foudre, continuait Sarcey, qui amène la conversion de Pauline, est un trait de génie, de *génie!* Quand Polyeucte présente Sévère à Pauline comme époux, Pauline, qui se sait aimée, idolâtrée de Polyeucte, conçoit tout à coup pour son mari une admiration immense! Il lui apparaît en un instant plus grand que tous les hommes. Et il s'agit bien alors des galanteries de Sévère!

« L'acte de Polyeucte lui-même est admirablement trouvé. Vous saurez plus tard, jeunes gens, le plaisir qu'on a à pousser ses douleurs à l'extrême, à se retourner le poignard dans la plaie. Eh bien, c'est ce que fait Polyeucte, avec cette différence que c'est un martyr et que c'est encore bien plus naturel de sa part.

« Pour les sentiments de Pauline dans cette scène, qui est le pivot de la tragédie, il y a une scène semblable dans *l'Aventurière* d'Augier. L'Aventurière se laisse entraîner contre un jeune homme à une injure grossière s'adressant à sa mère. Le jeune homme lève les deux poings, et la femme se jette à ses pieds épouvantée, et étonnée comme est Pauline de l'acte de Polyeucte. Quelque

temps après elle raconte cette scène à son frère et son frère lui dit : « Il t'a battue ? Tu l'aimes ! » Eh bien, oui, les femmes aiment ces manifestations de la force. (Hilarité et applaudissements.) Je ne dis pas que le meilleur moyen de se faire aimer d'une femme soit de la battre. Non, mais elles aiment souvent qu'un homme montre sa force.

« Et du coup cela convertit Pauline. La religion d'un homme aussi supérieur ne peut être que la seule bonne. Je vois, je sais, etc. Remarquez qu'elle ne voit rien du tout, qu'elle ne sait rien, mais elle aime maintenant Polyeucte de toute son âme, de toutes ses forces.

« C'est là le drame d'Augier qui se nomme *Gabrielle*. C'est aussi à des profondeurs incalculables, dans le quinzième dessous du Gymnase, *le Maître de Forges* de Georges Ohnet (*sic*). (Hilarité générale.)

« Et maintenant, ajoute Sarcey (et c'est de beaucoup ce qu'il a dit de mieux), comme il faut toujours emporter du théâtre une impression morale, rappelez-vous ceci, mes enfants : vous allez sortir du collège et connaître l'amour. Oh ! des amours faciles, vous en trouverez tant que vous voudrez, mais il arri-

vera un moment où vous sentirez le besoin de vous faire aimer par une femme honnête. Et il y en a, je vous le répète, plus parmi les Françaises que partout ailleurs. Il y a bien des coquines, mais il y en a d'autres aussi. Il arrivera donc un moment où vous aurez soif d'un amour pur et passionné. Eh bien ! sachez que pour cela il faut avoir une foi. Oh ! je ne parle pas de la foi religieuse : il faut avoir foi en quelque chose, poursuivre un but, chercher un idéal, avoir quelque chose en vue, et de la volonté pour le mener à bien. Sachez que c'est là ce qui enthousiasme les femmes, et rappelez-vous, plus tard, quand vous aurez reconnu combien cela est juste, que c'est le vieux Sarcey qui vous l'a dit un jour à l'Odéon. »

Je trouve donc *Polyeucte* admirable, incomparablement plus beau que *le Cid*, que je mettais si au-dessus, ce matin encore ; et cela grâce à Sarcey, parce que ce que je prenais avant pour un rêve, de l'impossible, du surhumain, je vois maintenant que c'est vraisemblable, que c'est vécu, que cela aurait pu se passer, que cela s'est passé peut-être.

Les deux dernières scènes entre *Polyeucte* et *Pauline* sont peut-être ce

qu'il y a de plus beau (IV, 3 ; V, 3). J'entends comme seconde celle où Félix assiste. Rien n'est plus émouvant ni plus élevé.

Les deux scènes entre Pauline et Sévère sont bien belles aussi. Quels beaux vers, quels grands sentiments, quelles belles situations !

Je mets aujourd'hui *Polyeucte* au rang, et peut-être au-dessus des plus belles choses du théâtre, soit dit sans sacrilège pour Victor Hugo (1).

(1) [Phrase
notée au
crayon
bleu.]

La pièce était bien jouée en somme et beaucoup mieux qu'on n'aurait pu l'attendre d'une si jeune troupe et d'une pièce montée pour une fois.

Antonia Laurent a fait des progrès énormes depuis l'année dernière. Je l'avais vue dans *Psyché*, où elle n'était que médiocre, mais, dans le rôle de Pauline, elle est tout à fait belle. Elle a eu des moments superbes, et un cri très bien poussé. Et puis elle joue tout le temps, même et surtout quand elle ne parle pas. C'est tout à fait une actrice. Ensuite, elle est très jolie, ce qui ne gêne rien, surtout au cinquième acte, quand elle apparaît, égarée, avec ses beaux cheveux tout fins, brun foncé sur sa peau rose.

Albert Lambert, qui jouait Sévère, a eu un vers superbe :

Et rendez-moi la mort que vous m'avez
[ôtée.

Le meilleur vers d'Antonia a été :
Je te suivrai partout et mourrai si tu
[meurs.

Rebel a été moins bon dans Polyeucte. Il criait trop. Il a cependant très bien dit les stances, d'une voix calme et douce, très bien. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, à part Mlle Cogé, qui est jolie ; c'est de beaucoup ce qu'elle a de mieux.

On a joué après cela *les Folies amoureuses*. C'est très gentil. Le premier acte est un chef-d'œuvre ; mais le reste est bien forcé. Cela paraissait d'autant plus forcé que l'actrice qui jouait Agathe est une débutante qui n'a aucune expérience, et aucune habitude des planches (Sanlaville).

Deux bons acteurs : Soquet (Albert) et Gauthier (Crispin). Ce dernier-là est tout jeune, mais deviendra quelqu'un.

Enfin, une gentille soubrette, suffisamment gaie et pimpante, Sarah Bertrand, qui, elle aussi, a fait des progrès énormes depuis l'année dernière où elle jouait Zéphire dans *Psyché*.

En somme, bonne journée.
C'était la première fois que je voyais
une tragédie au théâtre.

Samedi, 24 mars 88 — 7 h. s.

Je viens de voir Sarah.

Elle fait répéter en ce moment tous les jours à l'Odéon sa nouvelle pièce : *l'Aveu ou Ceci tuera cela*. Glatron et Duttenhofer m'ayant dit l'avoir vue, j'y suis allé aussi ce soir. J'ai attendu longtemps : peu à peu la foule ayant vu sur les harnais des chevaux le fameux monogramme

[*Monogramme de Sarah Bernhardt,*
dessiné par Pierre Louÿs].

s'était rassemblée. Enfin Sarah arrive, toute fraîche dans un grand manteau de velours brun frappé, et avec un voile noir sur le dessus de la figure. Un gamin se fourre dans ses jambes et lui demande un sou. Elle prend sa voix câline : « Mon chchéri!... Allons, laisse-moi passer. » Et elle se faufile dans le fond de son coupé en disant à Marquet resté sur le trottoir : « A ce soir. N'oubliez pas ! »

Quels veinards que tous ces gens-là!
Ah!

Lundi, 26 mars 88.

.1) *Je crois que ceci est mon premier plan d'ouvrage. Un peu simplet. Mais il y a des analogies avec mon futur roman moderne. Déc.*
97.

J'écris de mon lit (1).

Je suis vanné, éreinté, fichu. J'ai mal à la tête, j'ai la fièvre, je suis mal à mon aise : tout cela à cause d'une sacrée composition en récitation que j'ai fait la bêtise de trop travailler.

Et cette nuit, quels rêves stupides! Je dansais la Korrigane avec Mauri à l'Opéra! Franchement, il faut avoir une fichue indisposition pour avoir des idées pareilles.

Moi, aujourd'hui, comme je n'ai rien à faire, j'ai réfléchi à la pièce à laquelle je songe depuis quinze jours et j'ai fait un plan. Ce sera une fantaisie... imitée un peu de Musset, un peu de Goethe, un peu de tout le monde, il faut bien que je l'avoue, puisque Georges prétend qu'on ne peut faire rien d'original avant vingt-cinq ans ; mais je ferai tout mon possible pour n'imiter personne.

Je n'ai pas de papier : j'écris mon plan ici.

Dieu que j'ai mal à la tête!

Sur *l'Inconstant* de Watteau.

1^{re} partie : Forêt avec route, etc.

1^{re} scène — Gretchen toute seule dans un fourré sur la mousse, étendue, monologue. Se désole de n'aimer personne. Caractère très doux, assez mélancolique et très tendre. Fait le portrait du jeune homme qu'elle voudrait. Pas tout à fait B. Fort, mais ressemblant un peu. Par la route arrive P.

2^e scène. — (Inconstant de Watteau, même costume. Tout ceci se passe n'importe quand et n'importe où, mais plutôt sous Louis XV.)

Se présente n'importe comment. Demande son chemin, par exemple. Conversation s'engage. De plus en plus tendre de la part de G. S'en vont sur la route.

3^e scène. — Arrive Turlurette. Monologue où se développe son caractère. Trouve quelque chose laissé par G. sur la mousse (mouchoir), parure, bouquet, n'importe).

4^e scène. — P. revient chercher l'objet. P. et T. causent, et enfin la conversation devient intéressante.

5^e scène. — Au moment le plus intéressant revient G. Fond en larmes. Quelques mots seulement, ou même rien du

tout, ce sera encore mieux. P. et T. ne l'ont pas vue.

2° partie : Chez P.

1^{re} scène. — Monologue de P. Heureux. Habite avec T. très content. On entend chanter T. dans la coulisse. Peut-être même elle entre un instant cheveu dans le dos, en train de se coiffer, puis s'en va.

2° scène. — Entre G. — P. très ennuyé. Peu à peu repincé et file avec G. après longue scène habilement (!) graduée.

3° scène. — Monologue de T. furieux. Imprécations, casse tout, déchire tout. Un morceau à étudier et à écrire avec beaucoup de soin.

3° partie : Paysage. Je ne sais pas encore quoi. La nuit. Lune.

1^{re} scène. — Monologue de G. Rêve à la lune. Triste à cause de l'enfant qu'elle va avoir. Se doute que P. ne l'aime plus.

2° scène. — Arrive P. fatigué de la sentimentalité de G. Encore aimable pourtant et fait semblant de l'aimer, mais visiblement lassé. A la fin d'une assez longue scène, on entend dans le lointain la chanson de T. — P. s'en va sous un prétexte, mais en réalité pour ne plus revenir.

3^e scène. — Lamentations de G.

Mes deux noms de femme sont Gretchen et Turlurette. J'aime bien Gretchen. Je trouve que les deux noms conviennent bien aux caractères ; mais j'ai peur que Turlurette ne soit bien vieilli.

Je n'ai pas fixé le nom du bonhomme de Watteau.

Mardi matin, 27 mars, 11 h.

Dieu, que j'ai pleuré!

Jamais Georges ne m'a fait autant de peine!

Hier soir il a reçu de cet animal de Marty une lettre disant que je m'étais battu le matin avec Gossein, et Georges... oh! je ne peux pas y croire encore, Georges s'est figuré que je n'avais pas été malade du tout et que tout cela n'était que pour ne pas retourner à l'école et éviter une punition.

Avoir cru cela! S'être figuré un instant que moi, qui sais combien Georges s'inquiète pour un rien à mon sujet, je feindrais une maladie pour éviter quoi? 500 vers ou un avertissement! Mais qu'est-ce que cela me fiche!! A côté de... Oh! ja-

mais je n'aurais cru cela de lui, jamais, jamais!

Mais j'aimerais cent fois mieux le voler!

Et moi qui m'inquiétais bêtement hier soir. En me voyant le corps tout brûlant, mal à la tête, mal au cœur, très mal à mon aise, et surtout en apercevant sur mon ventre quatre petites vésicules remplies de liquide, avec cette fièvre de cheval qui ne m'a quitté depuis dimanche soir à neuf heures jusqu'à hier à huit heures du soir, je m'étais figuré que j'avais une fièvre typhoïde. Et je ne riais pas.

Et pour ne pas inquiéter Georges je ne lui en avais rien dit ; au contraire, j'avais feint d'aller mieux, et voilà ce qu'il me donne à la place ! Voilà l'opinion qu'il a de moi.

Oh ! m'avoir cru capable d'une chose pareille !

Il y avait bien des années que je n'avais autant pleuré.

Mercredi 28 mars — 4 h. 1/4, de mon lit.

Décidément, j'avais quelque chose, je le sentais bien : hier soir en me désaha-

billant, j'ai vu ma poitrine couverte de petites vésicules comme celles que j'avais à l'aine dès la veille. Lucie, qui dînait avec nous revenant de Dizy, m'a dit que c'était la varicelle. Landouzy est venu appelé par Georges il y a un quart d'heure : Lucie avait raison.

Je dois rester au lit aujourd'hui et demain, me lever vendredi et partir pour Dizy dimanche ou lundi.

Quelle scie d'avoir ça juste pendant les vacances!

Enfin! J'avais peur que ce ne fût la petite vérole vraie, et c'est une chic idée qu'elle a eue d'être volante.

29 mars.

Il faut apprendre le latin pour lire Lucrèce et Virgile. Il faut apprendre l'allemand pour lire Goethe et Heine. Il faut apprendre l'italien pour lire Dante et Pétrarque (1).

(1) *Et Leopardi* (89).

Mais il faut apprendre le grec, le français et l'anglais pour lire *tout*, et c'est en cela que ces trois langues sont si supérieures aux autres (2).

(2) *Eh bien, et l'espagnol !* 97.

Dizy, 3 avril 1888.

En deux mots voici les nouvelles :

Je vais beaucoup mieux, mes boutons sont presque cicatrisés. Je suis arrivé ici aujourd'hui à 3 h. 57.

Je suis sur le point d'être chassé de l'école.

Ceci est lugubre. Je cherche à m'étourdir, mais je n'y réussis pas. Si cela arrive!... oh! si cela arrive!!

Mes lectures.

Il y a huit jours : les *Souvenirs* de Renan (Préface, Prière, Petite Noémi (2^e fois), Saint-Renan, Saint-Nicolas-du-Chardonnet).

Le 29 mars : *les Effrontés* (d'Augier).

Le 28 mars : *Carmosine* (de Musset).

Le 30 : *Le Petit Hôtel* (de Meilhac et Halévy).

(Commencé le même jour à traduire en vers le chœur des Sylphes de *Faust*.)

Le 31 : *Ajax* (de Sophocle).

Le 1^{er} avril : *Marie Tudor* (d'Hugo).

Le 3 : *Un Vieux* (Loti).

Commencé *Fumée* (de Tourgueneff).

11 avril, 6 heures du soir.

Moi, je vais bien. Je reste à l'école ; je ne raconte pas l'histoire ; c'est fini, c'est fini. Qu'on n'en parle plus.

Passons à autre chose.

Mes lectures. Je viens de lire en même temps les deux auteurs les plus opposés, les plus dissemblables qui existent, comme qui dirait Eschyle et Florian, sans comparaison ; Marivaux et Montesquieu ; Pascal et Gyp ; Hugo et La Calprenède ; l'eau et le feu, le vin et le lait, le ciel et la terre, moi et un être dans son bon sens, enfin tout ce que vous pouvez imaginer dans notre littérature qui ait le moins de rapport, les deux extrêmes, les deux pôles. Eh bien, j'ai lu cela en même temps ; j'ai passé d'une heure à l'autre des bergerades les plus floriantes au réalisme le plus cru, des berquinades les plus éthérées aux déshabillés les plus grossiers, de la tranquillité la plus endormante à la fièvre la plus effrénée, du p'tit roman bien gentil à l'étude de mœurs la plus fouillée, des rêves les plus invraisemblables aux vérités les plus vécues, de *la Petite Fadette*

au *Bonheur des Dames*, de George Sand à Zola.

Expéditions George Sand : il y a une chose que je ne peux pas ne pas reconnaître : c'est qu'elle fait des dialogues charmants. Oh ! on a beau dire que c'est invraisemblable, que ce ne sont pas des paysans, qu'autrefois on faisait parler les paysans comme les belles dames et que maintenant on habille les belles dames en paysans et on leur fait dire des mots plus ou moins bien observés et recueillis, — c'est ravissant. — ...mais il n'y a que cela. — Et pour le reste il y a deux choses qui me crispent : d'abord il n'y a pas l'ombre d'une description, pas un mot pittoresque (1). George Sand vous dit comme Shakespeare : Ici une maison, ici une rivière, ici une plaine, et puis c'est tout. Mais comme elle ne vous dit pas comment est faite cette maison, comment sont les bords de cette rivière, etc., on n'a rien devant les yeux, tout est vague, il n'y a pas de cadre, il n'y a pas de décor. Tout ça est filou. — Et Pouvillon sait si bien, d'un mot, d'une épithète, vous plaquer un paysage derrière les héros qui parlent ! Et puis ce qui me crispe encore, c'est ce langage de fausse paysannerie, ce style lourd,

(1) *Ah ! comme j'ai aimé « Valentin » il y a six mois, dans mon lit de malade à Alger !*
 Déc. 97.

gauche, en sabots et en bonnet de coton, sans pittoresque, sans élégance, sans légèreté. Qu'on fasse parler ainsi les paysans, je ne demande pas mieux, et encore on pourrait (et on a pu) trouver mieux ce qu'il y a d'original et de poétique dans le patois. — Mais que tout le récit soit écrit ainsi! Ça non! Ce n'est pas naïf comme elle voudrait, c'est bête. Ce n'est pas poétique, c'est gauche. Ce n'est pas curieux, c'est rasant.

Passons à Zola, n'est-ce pas? En voilà un que j'ai méconnu! et dont j'ai dit tant de mal sans le connaître, uniquement pour avoir parcouru trois ou quatre feuilletons de *la Terre* quand j'étais au Tréport. Quand je pense que je croyais son succès dû uniquement à son immoralité! Mais c'est un homme de génie! c'est le plus grand romancier de notre époque!

J'ai lu le *Bonheur des Dames* dans un exemplaire qui appartient à Paul Feillet et qu'il avait prêté à Paul pendant sa maladie.

Je trouve ce roman parfait sous tous les rapports. Le style surtout est extraordinaire. Il y a toutes les deux lignes une trouvaille d'expression. Malgré cela, c'est très fatigant à lire, ou plutôt peut-être

à cause de cela. Et puis le roman marche, marche, on ne s'arrête pas, ça chauffe sans cesse, ça brûle le papier, les événements se pressent, les descriptions s'entassent, les épithètes s'amoncellent, se multiplient, on lit, on lit... et pas un moment de répit, pas un tableau plus tranquille, plus frais, qui reposent les yeux et la tête, — on ne respire pas.

Je ne sais pas si Zola a fait de même pour ses autres romans, mais ici cela me paraît absolument en situation : ce magasin toujours sous pression, qui fonctionne, qui bout comme une machine à vapeur, et grossit, grossit, ronge les maisons, avale peu à peu tout le quartier, centralise tous les commerces, aspire tout Paris, tue tous ses concurrents, et de boutique devient colosse, — pour ce magasin, pour la description de ce développement gigantesque, ne faut-il pas aussi un style rapide, nerveux, enfiévré, qui se ressent de ce mouvement de machine, de cette atmosphère de chaudière, un style qui flambe enfin, comme cette usine monstre ?

Et comme tout cela est décrit ! Comme on sent que c'est vu, observé, noté sur place, pris sur le vif, comme on le sent vivre, ce magasin, tout ce peuple

d'hommes et de femmes, cet entrepôt de marchandises, cette ville de bâtiments, tout cela centralisé, condensé, dans ce Mouret qui lui imprime sa direction, qui règle ses développements et pousse de toute son âme, de tout son génie, l'accroissement prodigieux de sa maison. — Comme on sent que ce n'est pas du roman, que c'est de la vie, que cela crie la vérité, il semble qu'on le voit, ce magasin, qu'on les connaît, ces hommes, qu'on les palpe, ces étoffes. — Madame Aurélie, je la connais, je l'ai vue, je lui ai parlé, cela est certain! — Hutin, je l'ai vu cent fois. Et ces types d'acheteuses! La dame qui fait déballer tout un rayon de dentelles pour avoir le plaisir de les voir, et qui se retire au bout d'un quart d'heure sans rien prendre! La dame pas bête, qui n'achète que les articles que la maison vend évidemment à perte! La dame qui entre pour acheter un lacet et qui finit par prendre deux cravates, six paires de bas, un corset, deux jupons, une robe pour sa fille, un manteau, une lampe, une malle et une table de nuit! Tout cela est vivant, vivant, vivant.

Et quel intérêt Zola a su mettre dans ces détails purement techniques et com-

merciaux, sur les trucs de Mouret pour la réclame!

Et ces types de petits commerçants ruinés ; cet intérieur du « Vieil Elbeuf », comme cela vous prend au cœur et comme cela vous touche autrement que les dissertations amoureuses de *la Petite Fadette!*

Et puis je me demande après l'avoir lu : « Est-ce bien du Zola ? Comment ! ce satyre, ce faune, cet être lubrique et obscène qui cause l'effroi des mamans et la terreur des séminaires ? Mais rien n'est plus moral que le *Bonheur des Dames.*

Comment ! voilà une fille, Denise, sans un sou, à qui Mouret offre une fortune ; qui a devant les yeux l'exemple de toutes ses camarades ; dont la meilleure amie la presse de céder, est renversée de voir qu'elle hésite et la conjure de se livrer ; et en dehors de ces tentations, de ces exemples, de ces conseils, cette fille qui *adore* Mouret, — et voilà une raison qui se passerait bien de toutes les autres, — eh bien ! son amant la tient, en secret, dans son cabinet, toute sa chair la pousse, tous ses désirs la pressent, et elle résiste, non pas une fois, mais dix fois, mais vingt fois... Mais c'est le prix Monthyon qu'on

devrait donner à l'auteur de ce roman-là!

Qu'on compare un peu les autres héroïnes! La Esmeralda ? elle cède du premier coup. Francine de Theuriet ? elle se livre. Fantine ? elle se donne à tout le monde, et toutes les autres de même! Il n'y en a pas une qui résiste! — O dérision! Il fallait que ce fût Zola qui vînt sauver la moralité!

Au fond, l'intrigue du *Bonheur*, c'est l'intrigue du *Paradis des Enfants*. Jusqu'au titre qui les rapproche. Francine, c'est Denise, et l'autre monsieur dont j'oublie le nom, c'est Mouret. Mêmes caractères, mêmes situations. Mais il y a deux différences : chez Theuriet, l'intrigue fait tout le roman ; on n'en sort pas ; tombera, tombera pas ; cédera, cédera pas ; et puis ça recommence. Tandis que chez Zola, au-dessus de l'intrigue, avant Denise et Mouret, il y a le véritable sujet qui est l'accroissement du *Bonheur des Dames*. C'est ce colosse qui est le véritable héros! c'est à lui qu'on s'intéresse, c'est à lui qu'on pense tout le temps, c'est autour de lui que tout tourne, c'est le magasin qui vit, le magasin qui croît, le magasin qui mange le quartier, qui avale les clientes, c'est toujours le magasin.

Et puis il y a encore une autre différence entre les deux romans, c'est que Francine a cédé, tandis que Denise résiste jusqu'au bout ; — et ça fait une fière différence, pour parler comme George Sand.

C'est une épopée que ce *Bonheur des Dames*, et à coup sûr c'est un chef-d'œuvre.

Je suis tout triste, moi, quand je termine un roman comme celui-là, je veux dire un vrai roman, qui vous donne l'illusion de la réalité, un roman vécu, comme on dit, — ou plutôt comme on ne dit plus.

C'est que malgré tous les préjugés, malgré le respect humain, on s'intéresse à ces personnages. A force de remarquer qu'ils sont vraisemblables, qu'ils pourraient exister, on finit par croire qu'ils existent réellement. Ils parlent et on les entend ; ils se meuvent et on les voit ; ce sont des amis, on les connaît, on les aime, on s'est habitué à leurs défauts, on a appris à goûter leurs qualités, — et puis tout à coup, sur un événement quelconque, un mariage le plus souvent, on les perd de vue, brusquement (1). C'est fini, on ne les reverra plus, ils sont disparus, envolés ; cela fait comme des

(1) *Se souvenir de cette impression de lecteur et songer à reprendre les personnages de certains romans.* 97.

amis, de bons amis qui seraient morts, — et on est triste. Il semble qu'on s'éveille d'un rêve le matin. Les premiers instants, on dort encore un peu, on croit ressaisir encore les images qui s'échappent, puis on est tout à fait éveillé et on regarde en arrière ; mais tout cela n'existe pas ! C'est du songe, c'est de la fantaisie, ces gens, j'ai vécu avec eux, eh bien ! ils sont morts, évanouis, frrrtt !

Oh ! ne haussez pas les épaules, monsieur Louis, qui lirez cela plus tard, vous voudriez bien, n'est-ce pas, être à l'âge heureux où l'on croit aux romans et où l'on pleure en lisant *les Misérables* ou *Notre-Dame de Paris*.

Samedi, 14 avril 88.

Voilà le printemps ! voilà le printemps ! Dieu, que je suis content !

Un soleil, une gaieté, une lumière, et des femmes partout !

C'est la première belle journée. Le printemps est paresseux cette année.

Sorti toute la journée, parce que l'école, pour toute punition, m'a octroyé huit jours de prolongation de vacances,

sans pensum, sans rien. C'qui sont naïfs !
On n'a pas idée d'ça en province.

Été au Louvre, vu *les Romains* de Couture qu'on vient d'y transporter, le *Soir d'Orange* de Millet, qu'on vient de donner, la Vénus de Milo qui est une Victoire, paraît-il, et — naturellement — les Prud'hon et les Watteau.

De là, avenue de l'Opéra, passage Choiseul, place Gaillon pour Bonheur des Dames, Boulevards, Champs-Élysées, place François-1^{er}, visité un appartement de cocotte, plein de canapés et de toilettes, que nous allons peut-être habiter, — pas avec elle. Puis, bus Panthéon, sous l'Odéon et Luxembourg.

J'ai pris chez Schœnewerk un billet

(1) *Je serai pour demain Damnation Colonne.*

au rang des
six. Si j'étais
sûr de ne
pas pouvoir
sortir des
200, je ne
commence-
rais pas. Au-
tant se faire
négociant.
Mais être
dans les
cinq pre-
miers... Oh!
c'est la joie,
le délire,
l'exubéran-
ce ! 10 mai.

Dimanche 15 avril 88.

Georges m'a dit hier :

« Il y a maintenant six hommes qui ont du talent, parmi les hommes de lettres : Renan, Loti, Zola et Maupassant, pour les prosateurs ; Leconte de Lisle et Sully Prud'homme pour les poètes. Les autres rentrent dans la foule des 150 ou 200 personnes qui savent écrire (1). »

Mardi 17 avril 88.

Il y a de cela un mois, allant déjeuner chez Védel, je rencontraï Georges qui partait pour son ministère. Dans la conversation : « J'ai été hier aux aquarellistes, me dit-il. Il y a de bien jolies choses de Besnard, entre autres une Nuit qui est une merveille de couleur et de poésie. Il faut que tu ailles voir cela. »

C'est ce que j'ai fait, et le 11 mars, comme je l'ai raconté ici-même, je suis allé rue de Sèze aux aquarellistes.

Pendant toute la semaine Georges sans me le dire retournait constamment à cette exposition.

Enfin le 18 mars, jour que j'avais passé chez ma tante Marie, Georges me dit en rentrant : « Je sors de chez Besnard.

« — !!!

« — Oui, je me suis fait présenter par Maciet qui le connaît beaucoup... Il est très bien, Besnard, encore jeune, la figure intelligente. Il s'exprime bien. Il a de bien jolies choses dans son atelier, des commandes pour l'État, et un portrait de Mad. de Bonnières (1) qui est

(1) *Pauvre femme qui se meurt cet hiver. Déc.*
97.

tout à fait cocasse mais bien remarquable... Nous avons beaucoup causé, et même bien trop longtemps. Nous sommes restés là trois heures! Je ne savais plus que dire à la fin, et cela devait ennuyer Besnard! Mais je ne pouvais pas m'en aller, j'étais amené par Maciet et Maciet parlait tout le temps. Besnard a été très aimable. Du reste il ne pouvait guère faire autrement, je venais lui faire une commande.

«— !!!

«— Oui. Sa Nuit me trottait dans la tête depuis quinze jours. Je suis venu pour la lui acheter. Mais elle était déjà vendue. Alors je lui ai demandé s'il consentirait à m'en faire une pareille. Il a bien voulu. Mais il y a une chose qui m'ennuie, c'est qu'elle ne sera pas absolument pareille. Il a dit que cela l'ennuierait, mais qu'il a maintenant un modèle merveilleux, et qu'il peut faire beaucoup mieux. Moi, j'aurais beaucoup mieux aimé qu'il se contentât de copier sa première aquerelle, mais Maciet m'a dit : « N'insiste pas, ça l'ennuiera et il te fera une horreur. » C'est justement ce dont j'ai peur depuis que je sais qu'elle ne sera pas pareille. Si je suis obligé de la mettre dans une armoire, cela sera

bien ennuyeux, et puis enfin ça serait de l'argent jeté par les fenêtres! »

Puis pendant quinze jours plus de nouvelles.

Le dimanche 8 mars, Georges m'écrivait à Dizy : « J'ai été hier à l'inauguration de l'exposition des pastellistes qui a remplacé celle des aquarellistes... Je n'ai vu qu'une petite partie de l'exposition, celle d'Helleu, qui est jolie, celle de Besnard, qui a deux pastels ravissants et d'autres très bons. Besnard s'exposait, lui aussi, très entouré, très félicité, et mis comme toujours à la diable, avec un habit et une cravate qui ont certainement appartenu à un garde champêtre du temps de Louis XVIII. M. Ferry, qui a été voir son atelier avec Theuriet il y a quelques jours et y a beaucoup loué, paraît-il, une *nouvelle* Nuit à l'aquarelle, lui a fait hier soir encore tous ses compliments, et Besnard saluait, saluait tout radieux. »

Enfin, avant-hier dimanche 15 avril, comme je jouais sur mon violon quelques airs de *la Damnation* que je venais d'entendre à Colonne, j'entends ma porte s'ouvrir, c'était Georges qui était rentré sans que je l'entendisse :

« Viens un instant dans le salon.

« — ?? »

Je le suis :

« — Tiens, regarde. »

L'aquarelle était posée debout sur son bureau.

Oh! quelle sensation j'ai eue en la voyant. Je souriais malgré moi, comme dans les moments où l'on est heureux, et je la regardais sans pouvoir dire autre chose que : « C'est ravissant! C'est ravissant! »

Dans un grand nuage gris bleuté, troué par des aperçus de ciel bleu, une Nuit, dont on ne voit que le buste, approche de sa bouche sa main droite et souffle une haleine insensible qui fait éclore une à une des étoiles, des étoiles, et le ciel s'illumine. Comme l'idée est poétique! et comme le tableau l'a rendue! Le profil est d'une douceur infinie, c'est du Prud'hon, du Prud'hon en mieux, si c'est possible. L'œil est unique, et le souffle est si léger que les lèvres sont à peine tendues, sans que les joues soient gonflées! De sa main gauche, avec un mouvement plein d'harmonie et de grâce, elle ramène chastement, la frileuse, les plis grisâtres de sa robe. Dans le pli de sa main droite une étoile éclôt, une autre a passé entre ses doigts, trois plus grosses

s'envolent dans l'air calme, comme des bulles légères, et quelques-unes sont déjà fixées. La Nuit s'avance, elle a fort à faire pour allumer ainsi toutes les étoiles et les plaquer au firmament, elle s'avance donc, mais si doucement! On sent le mouvement au fuyant de ses cheveux, et c'est tout!

Ceci est poétique, comme une Nuit de Musset, comme un Soir de Schumann, comme un Ange de Prud'hon. Je deviendrai fou de cette Nuit. Pour Georges, c'est déjà fait!

Jeudi 19 avril, 6 heures soir.

Je sors de l'exposition des pastellistes, de plus en plus fou de Besnard.

Il a exposé là une dizaine de tableaux dont deux admirables, trois ou quatre très beaux et deux incompréhensibles.

Les deux chefs-d'œuvre sont :

« Fleur d'Eau ». Une femme toute jeune, seize, dix-sept ans, sort, émerge un peu d'un fleuve au courant rapide. Les bras sont collés le long du corps, l'eau frôle et baise sa poitrine d'enfant dont un tétin rose touche la surface ; l'autre est sous l'eau ; elle ne bouge pas,

mais elle a incliné légèrement le cou et sa tête regarde la rivière.

*Verschämt senkt sie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Wellen.*

Ses cheveux noirs, frisés, couleur sale, bouffent n'importe comment sur son front brillant, et autour d'elle un rayon de soleil incendie l'eau courante et la plaque de jaune enflammé.

« Le Matin ». Mi-japonisme, mi-XVIII^e s.; une jeune femme, la même que Fleur d'Eau (à M. Bihourd), la même que *notre* Nuit, est vue de trois quarts, avec les mêmes cheveux noirs sales, plantés à la japonaise, et la même poitrine pauvre et blanche, aperçue entre les plis d'une étoffe quelconque.

Avec cela, toujours de Besnard, une femme nue, étonnante, vue accroupie, tout près d'un poêle ou d'un feu ardent qu'on ne voit pas. L'atmosphère et les reflets sur la peau sont étonnants.

Puis, — encore et encore de B., un monsieur et une dame entrant au bal. La dame arrange son corsage décolleté.

Id. — Le portrait de Mlle Droz, pas mal, le portrait d'une dame qui ressemble à Mme Bourdon (1), très bien, le portrait d'un monsieur Del Rios bizarre

(1) C'est
M^{me} Maciet.

et deux portraits de femme, un violet et un jaune, hideux.

Avec Besnard, des choses superbes de Lhermitte, des choses bien de Duez, et c'est tout.

Quand on sort de là, on emporte l'impression que le pastel est le meilleur outil des peintres, — des peintres... comme Besnard.

Rentré par la place de la Concorde, noire de monde, pour rentrée des chambres et avènement de Boulanger, élu dimanche par 100.000 voix de majorité dans le Nord.

Acheté lexique allemand bachot et programme de la licence.

Vendredi 20 avril, 4 h. 1/2.

Enfin!!

(1) *Et l'article de Fa-guet* / 90.

Depuis soixante ans que sont parues les premières œuvres de Victor Hugo, il s'est trouvé un homme (1) qui a su le juger avec impartialité, sans étroitesse d'esprit, sans parti pris exclusif, sans pédanterie classique comme Nisard et Cie, sans aveuglement d'idolâtrie... comme

quelqu'un que je connais.

Il s'est trouvé un homme, un homme s'est rencontré, devrais-je dire, car c'est pompeux et renversant, qui a su dire, avec une justesse de vues extraordinaire, avec une propriété de mots unique sur ce sujet : « Voilà ses qualités, voilà ses défauts ! Maintenant c'est affaire à vous de juger si les uns compensent les autres, ou si les uns sont dépassés, noyés par les autres. Mais voici son caractère. »

C'est Amiel.

Ce soir donc, sortant d'un examen de français où je n'avais pas été interrogé, j'entre dans le salon, illuminé par un soleil superbe, gai, clair, printanier, des taches de lumière plaquant le parquet, et des nuées de poussières pailletées flottant près de la fenêtre.

J'ouvre machinalement la bibliothèque de Georges, et je vois, près des lettres de Doudan, deux volumes gris in-oc-tavo que je ne connais pas. Je me penche et je lis.

H.F. Amiel. — Fragments d'un Journal intime.

« Tiens ! Amiel ? Je ne savais pas que Georges avait ça. On dit que c'est très fort. Voyons ! »

J'ouvre, je lis et c'est en effet très

transcendant, trop transcendant même, je ne comprends pas tout ; mais quelques mots éveillent ma curiosité, et, voyant qu'il parle beaucoup de ses lectures, je feuillette les deux volumes vers 1859-63 pour voir ce qu'il dit de la *Légende* et des *Misérables*.

C'est ainsi que j'ai lu ce passage, qui, je le répète, est d'une impartialité tout à fait unique. Son œuvre, dit-il, ce n'est pas un temple grec, c'est un temple hindou.

Voilà le mot!

21 avril 88, 9 h. 1/2.

Oh! Je voudrais écrire, écrire... Les pensées me brûlent la plume, les mots se pressent dans ma tête en feu et les sujets s'accumulent dans ma pauvre imagination de dix-sept ans (1).

(1) *Singulier, le développement rapide de cette vocation tardive.*
97.

J'ai besoin d'être quelqu'un. J'ai besoin de percer, le plus vite possible, et d'écrire, le plus possible, le mieux possible surtout.

Trois choses m'arrêtent encore maintenant : l'horreur de la banalité dans laquelle je tombe si souvent, j'en suis sûr, sans le savoir ; puis des scrupules qui me

font délaissier les vers pour les études du bachot ; enfin, la paresse, je l'avoue. Et pourtant, non ! ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas la paresse. Je resterais bien quatre heures sur une poésie (et je l'ai déjà fait bien des fois) si je n'avais la conscience de perdre mon temps.

Oh ! si je puis un jour !

Si, quand j'aurai vingt ans, une inspiration me prenait, sublime comme celle de Barbier, mais plus durable, plutôt à Dieu ! Si, sortant du niveau des petits poètes, des Catulle Mendès, des Armand Silvestre, des François Coppée, j'arrivais... oh ! je n'y pense pas... à la gloire de Leconte de Lisle, au génie de Jean

(1) 111 90. Richepin (1). Ou si même...

Oh non... non...

Pas si haut. Dieu ! que je suis orgueilleux, et fat, et vain surtout.

Tout ce que je voudrais (et c'est le monde que cela), ce serait de faire un jour... plus tard... une cinquantaine de jolies poésies... point transcendantes, point philosophiques, sans prétention aux rimes riches, aux rythmes savants. (La France a assez des Banville. Un Musset serait le bienvenu.) Je ferais « rimer idée avec fâchée ». Qu'importe ! Sottises que cela. C'est l'harmonie du

vers qui fait tout, avec l'émotion de la pensée. Je voudrais donc avoir fait, quand je mourrai, cinquante jolies choses, groupées sans ordre dans un petit volume de poche in-32, et que ce recueil, tout moi, tout mon être, ce recueil fût feuilleté, et lu, et relu le matin d'un jour d'avril, par quelque jeune fille aimante et douce attardée au lit, et qui en retourne les feuillets dans l'odeur chaste de ses draps blancs. Je voudrais que cette jeune fille, émue par *mes vers, mes idées*, oh... que cette jeune fille dise : Non, que cela est beau ! mais, que cela est joli ! et que vaguement émue, troublée peut-être, rêvant on ne sait quoi, laissant errer dans l'incertain la « langueur tranquille de ses yeux », la tête encore bourdonnante des vers aimants qu'elle a lus, elle songeât peut-être un peu à celui qui les a faits (1).

(1) *C'est égal, mon idéal a fait de jolis progrès depuis. J'étais propre dans ce temps-là ! avril 90. — Je suis pourtant revenu de ces idées-là. Déc. 97.*

★
★★

Etre admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.

Oh! Hugo! pardonne-moi! Ces choses-là ne t'atteignent pas, et je réunis en mon culte pour toi toute l'admiration dont ma tête éclate, tout l'amour dont mon cœur déborde.

De mon lit — Vendredi 27 avril 88, 10 h. 1/2.

Rougeole.

J'ai la rougeole. Ou plutôt, je l'eus, car aujourd'hui ce n'est plus que la flemme.

Voici le programme officiel et complet.

Vendredi 20. — Malaise. Maux de tête. Nuit très mauvaise. Je ne dors pas. Je rêve tout le temps de Boulanger.

Samedi 21. — Mieux.

Dimanche 22. — Je vais aux pastellistes à pied ayant rendez-vous avec Georges ; mais je suis si fatigué que je ne puis revenir à pied et Georges me conduit chez Landouzy, qui ne voit rien, car rien ne s'est encore déclaré, que la fièvre.

Lundi 23. — Je ne vais pas à l'école. Mauvaise après-midi. Fièvre, maux de tête, mal de gorge, toux. Je suis très fatigué. Nuit détestable. Je ne dors pas du tout, et je me réveille éreinté.

Mardi 24. — La fièvre continue. Depuis 4 jours j'ai 100 pulsations. L'après-midi, je ne peux même pas lire, et je suis si fatigué que cela en devient douloureux. Le soir, à dix heures et demie

vient M. Landouzy, en habit noir, cravate blanche. Il sort d'un dîner chez les Buloz. Il m'examine et me dit que j'ai la rougeole. Cela me rassure beaucoup, car je craignais la scarlatine. Il ne me donne aucun médicament. Régime : lait, lait de poule, grog, tout cela à la température de la chambre.

Mercredi 25. — Je m'endors à trois heures du matin et me réveille à dix heures et demie. Bonne nuit en somme. Dans la journée, revisite de Landouzy. Régime : potages, œufs, côtelettes, fruits cuits. — Poor me!

Jeudi 26. — Bonne journée. Bonne nuit.

Vendredi matin. — Mes boutons s'en vont.

Je viens de lire *Torquemada, le Mari de la Débutante, le Chevalier Trumeau, Pendant le Bal, le Narcotique*. J'en parlerai plus tard.

Samedi 28 avril.

Le ciel est gris, donc tout est triste. Les feuilles sont déjà poussées par endroits, mais elles ne brillent pas. Déjà les squelettes des buissons s'emplissent

de verdure, il pourrait y avoir de l'ombre et l'on pourrait voir ce délicieux tableau : le sable des allées plaqué d'ombre et taché de soleil ça et là.

(1) [Ici Pierre Louÿs a dessiné quelques notes de musique, avec, en marge, cette note:]

Pendant que je m'en souviens encore, je note que ces curieuses croches ont l'intention de représenter un air de la Damnation.

Soleil, soleil, viens! Dépêche-toi (1). C'est toi qui es la vie du printemps, c'est toi qui fais chatoyer tous les verts du jardin, c'est toi qui donnes du relief à tout ce qu'on regarde, toi qui exaltes toutes les couleurs des choses, qui rends le ciel plus bleu, la pelouse plus verte, les femmes plus roses. Soleil! c'est toi qui donnes la vie. Dès que tu parais, tout se met en mouvement, et tout le monde est heureux de voir ce beau soleil sur ces belles plantes.

Nous sommes au printemps, on s'habille plus légèrement quand on te voit briller là-haut, tout le monde sort, tout le monde est gai, tout le monde déborde de joie. Les femmes sont plus jolies, les feuilles sont plus fraîches, ô viens, viens vite, nous rendre la gaieté. Tu ne voudrais pas me donner un sale printemps pour mes dix-sept ans ?

Dimanche 29 avril, 5 h.

Je viens de lire deux *Lotis*, pour la première fois. Je ne le connaissais pas avant.

Le 3 avril, j'ai lu *le Vieux*. Vendredi, samedi et ce matin j'ai savouré *le Mariage de Loti*.

Quelle différence entre ces deux romans ! Qui croirait qu'ils sortent de la même plume ? J'essaye de formuler une idée générale sur les deux, une appréciation qui s'applique à l'un et à l'autre, et je ne peux pas.

Prenons-les séparément. *Le Vieux*, c'est un pastiche des *Misérables*. Cela, ça ne fait pas de doute un instant (1). Prendre la vie d'un homme malheureux par les petits côtés, accumuler, sans phrase, mille petits détails navrants qui se resserrent peu à peu, se pressent, se hâtent, se précipitent et se terminent enfin par la chose la plus triste qui pût arriver, c'était là un des procédés familiers à Victor Hugo, inventé par lui, du reste, et qu'il chérissait tout particulièrement.

Rien que dans *les Misérables*, j'en vois

(1) C'est possible, pourtant. 97.

plusieurs de ces chapitres si courts, si simples et si navrants! C'est d'abord Fantine sacrifiant sa nourriture, son gîte, ses belles dents, ses cheveux superbes, et se disant à la fin : « Vendons le reste! » C'est ensuite M. Mabœuf, un des plus tristes, peut-être (pas sa mort à la barricade, mais la vente de sa bibliothèque). C'est encore les chapitres sur Marius étudiant, de plus en plus pauvre, en arrivant à ne plus manger que tous les deux jours. C'est enfin, et c'est ici que Loti a regardé, c'est la mort lente de Jean Valjean, mois par mois, jour par jour.

L'imitation est flagrante. Est-ce un reproche, cela ?

Pas du tout. Hugo a inventé un procédé admirable. Eh bien! chacun peut s'en servir, il est dans la circulation; c'est comme une strophe ou un rythme. C'est à tout le monde. Hugo a écrit *Mil huit cent onze*, l'*Ode à Lamartine*, *Sara la baigneuse*, sur les rythmes de Ronsard. Qui a songé à le lui reprocher ?

Et qui songerait à blâmer Loti, quand il est parvenu, par miracle, à égaler les chapitres d'Hugo; qui sait, même ? à les dépasser !

Ce *Vieux* est une des plus belles choses qui existent dans la langue française.

Le Mariage de Loti, c'est tout autre chose.

C'est bien joli.

J'ai fini ce matin, et je me dis : « Mais ce n'est pas difficile de faire un livre comme ça. Il n'y a pas de style, il n'y a pas de caractères, il n'y a pas d'intrigue... »

Comment ça se fait-il, alors, que ça soit ravissant ?

Il n'y a pas de style, et c'est merveilleusement écrit.

Il n'y a pas de caractères, et les personnages sont vivants.

Il n'y a pas d'intrigue, et rarement un livre m'a plus intéressé.

Bizarre.

Car enfin c'est ravissant, c'est ravissant.

J'ai la nostalgie de Tahiti depuis que j'ai lu *Loti*. Se peut-il qu'il y ait un tel pays sur la terre : une Cythère avec un printemps éternel ? Des femmes charmantes qui ne demandent qu'à vous aimer, des forêts superbes, sans animaux malfaisants, bêtes ou hommes, l'hospitalité comme sous Ménélas, et le bonheur comme sous Adam.

Mais c'est le Paradis.

La France est heureuse, vraiment. Elle

a Paris, Cannes, l'Algérie et Tahiti. Qui me citera un pays au monde comparable à un de ces quatre là ?

Oh! Quand pourrai-je ?...

Vendredi 4 mai 88.

Que je suis vaniteux! Ce matin, j'ouvre *Littérature et Philosophie mêlées* pour la première fois. Je lis ce que V.H. écrivait en 1819, c'est à dire à dix-sept ans, et je me disais que j'ai maintenant l'âge qu'il avait alors et que je serais parfaitement incapable d'en faire autant.

Pas possible!

Eh bien! c'est égal, je ne sais pourquoi, quand j'ai réfléchi après à la sottise que je venais de penser, cela m'a fait plaisir, je ne sais pourquoi.

Lu hier un article hugolâtre d'Albert Wolff sur les dessins de V.H... « Ce n'est pas seulement un grand poète qui s'amuse à dessiner, dit-il, c'est un artiste, c'est un grand peintre qui se révèle. » Et il propose de mettre ces dessins au Louvre à côté de ceux de Raphaël et des autres.

Je ne puis dire à quel point j'étais heureux en lisant cela.

J'ai coupé l'article.

Lu « Paris » d'Hugo, ce matin, parcouru pour la première fois *l'Histoire d'un crime* avant hier 2 mai, et lu le même jour le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot.

Traduit Magali le 1^{er} mai.

Je suis en convalescence de rougeole et je ne sors pas.

Samedi, 5 mai 88.

Pourquoi suis-je si ambitieux ?

Sur quoi se fondent toutes ces espérances vagues et démesurées ?

Voilà : j'ai fait depuis le mois de janvier environ 2.000 vers. Sur ce nombre, j'en ai conservé 700, et sur ces 700, franchement il y en a une cinquantaine qui peuvent passer et douze ou quinze qui sont très jolis, épars dans un fatras pédant et sans originalité.

Et après ?

Après ? Rien.

Simple statistique : il y a en France, en récapitulant tous les lycées ou boîtes importantes, environ 500 classes d'humanités. Avec une moyenne de 50 élèves par classe, cela fait 25.000 potaches ayant quinze ans et au-dessus. Il n'y a pas un

de ces 25.000 qui n'ait fait quelques vers dans sa vie, et il y en a environ 1/10, soit 3.000 au plus qui font des vers régulièrement, comme moi, par fournées. Sur ces 3.000 (par an) il peut y en avoir 100 qui ont fait de jolies choses. Je suis un de ces 100, je le sens : c'est quelque chose. Mais, par siècle, cela fait 10.000 collégiens qui ont fait de jolies choses. Or, combien y a-t-il eu de grands poètes dans ce siècle ? Cinq : Richelpin (1), Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Barbier et Lamartine. Et de très grands ? Deux : Musset et Hugo. Et nous sommes le siècle le plus riche en poètes ! J'ai donc une chance sur 1.000 pour être quelqu'un. Il me semble que je l'oublie trop souvent.

(1) *Mons-
tre! Hiche-
pin et pas
Vigny ! Et
Baudelaire ?
Voilà ce que
c'est que de
parler quand
on n'a rien
lu. (fév. 90.)*

Même jour, 9 h. soir.

Oh! les femmes! les femmes...

Et j'ai dix-sept ans! et pas un baiser d'amour, pas un mot! pas un sourire, et je brûle, je brûle!

Oh! le soir, quand je suis couché, que Georges m'a dit bonsoir et m'a embrassé, que tout est noir dans la chambre et que je suis seul dans mon grand lit, je me fi-

gure presser sur moi la jeune fille de mes rêves, étroitement, amoureusement... Et sans mauvaises pensées... Ah! je ne vois que son visage, ses cheveux, son cou. Le reste n'existe que vaguement, je n'y songe pas, je ne veux pas y songer. Et nous sommes étendus l'un près de l'autre, et nous nous parlons ; je fais moi-même, bien entendu, les demandes et les réponses, je joue à l'amour, comme les enfants jouent à la marchande. Et je suis si content... si content... rien que d'y penser. Je la vois dans mes bras, sa joue sur ma joue, ses cheveux dans mes yeux, nos haleines confondues... dans la chaleur moite des draps blancs, et tout un parfum d'amour montant de son corps, enivrant, affolant. Oh! l'entendre parler, tout contre, toute la nuit... un paradis, enfin!

Et je me réveille, seul, plus seul qu'avant, angoissé, le cœur serré, la langue sèche, et triste... triste... Ah! romantiques, on se moque de vous, mais c'est pourtant bien vrai que je souffre dans ces moments-là, de désir, d'attente, d'incertitude, d'envie.

Oh! ma première nuit! Ma première maîtresse! Mon *premier baiser!*

Avec qui? Avec qui?

Oh! pas avec une garce! Jamais! Oh! l'horreur! Toutes ces choses pieuses, sacrées, avec une prostituée, avec une fille à soldats, payée, vendue! Et mes premiers étonnements d'enfant, mes premières caresses, mes premiers mots d'amour, prodigués, perdus, souillés, sur une de ces créatures! Oh! ce souvenir, ce souvenir plus tard de cette première nuit, qu'on ne doit jamais oublier, qui doit vous être éternellement présente à l'esprit, jusqu'aux moindres détails, jusqu'aux plus petits mots, jusqu'aux baisers les plus furtifs, ce souvenir le plus saint de tous, le voir mêlé à un pareil être, oh! ça, jamais!

Dussé-je attendre jusqu'à vingt ans, crever de désir et d'amour rentré, je fais ici le serment que ma première nuit, je ne l'achèterai pas, et que, si je ne puis la passer avec une vierge, chance trop improbable, je ne la passerai pas avec un putain!

C'est le premier serment que je me fais à moi-même, mais il est solennel. J'en jure sur les têtes sacrées de ma mère et de mon frère Paul!... et sur Dieu, s'il existe!

Dimanche 6 mai 88, 10 h. 45.

Hier matin, Georges est parti à huit heures et demie pour son ministère, il a déjeuné à trois heures de l'après-midi et il est rentré pour dîner à... dix heures dix! Et la colonne des minutes monte toujours, les expéditions s'entassent, et il est dépassé, submergé, affolé.

Son directeur est encore plus occupé. Hier matin M. Clavier s'est levé à six heures, et il était encore là quand Georges est parti! et ce matin il a rendez-vous avec le ministre à huit heures et demie. Il se décharge un peu de sa besogne sur Georges. Hier Georges a eu une entrevue d'une heure avec son ministre, le p'tit Goblet, et une d'une heure et demie avec M. Peytral, ministre des finances. Pourtant, il a pu partir ce matin pour Dizy.

Je reste seul, et je ne pourrai pas sortir avant jeudi, et nous sommes en mai, et les arbres sont verts et le ciel est clair, et les femmes sont jolies et tout le monde est gai... Ah! satanée rougeole!

Premier dimanche de mai! Voici com-

ment un garçon de dix-sept ans va t'employer :

Devoir français : Conversation entre La Bruyère et deux de ses amis. Le premier soutient le système des clefs. La Bruyère en nie l'existence, et le deuxième ami joue un rôle que l'élève doit deviner (1).

(1) Et je me le rappelle, ce devoir; c'est le meilleur de tous ceux que j'aie faits en classe. — O muthos déla oti. Il est impossible de préjuger sur la matière (fév. 90).

Comme intérêt. . . c'est mince!

★★

J'ai lu ce matin, dans mon lit, le journal de Moussia que j'avais laissé depuis longtemps, et cela m'a tout atristé.

Ainsi voilà une *fil*le, une *étrangère*, qui écrivait mieux en français à *douze* ans, que moi, garçon à dix-sept, et Français.

Un naturel, une vérité! et cette faculté extraordinaire qu'elle avait de fouiller ses pensées, de démêler les idées qu'elle avait de celles qu'elle *voulait* avoir, et d'exprimer si clairement, si simplement, les moindres détails, les nuances les plus délicates de ses sentiments.

Comme je suis loin de tout cela! Quelle lourdeur, quelle gaucherie, quelle vulgarité!

Il faut avouer aussi qu'elle travaillait

son journal, qu'elle pesait ses mots et construisait ses phrases, tandis que moi, je ne fais rien de tout cela. J'écris absolument ce qui me vient à l'esprit, sans chercher, souvent sans me relire, et sans jamais me corriger.

Me corriger! J'ai horreur de cela. Pour mes devoirs de style, pour mes vers, je *cherche* davantage, mais reprendre les phrases écrites, changer les mots, intervertir les idées, quel travail de manœuvre! Je ne me corrige que quand c'est absolument indispensable, mais, dès que je me suis décidé à écrire un vers et que ce vers n'est pas ridicule, eh bien, je le laisse, mon Dieu, voilà tout!

★★

5 h. du soir.

Je voudrais être en littérature ce que

(1) *C'est bien à peu près ce que je suis devenu, — hélas!* Massenet est devenu en musique (1). C'est là mon idéal : beaucoup de poésie, beaucoup de douceur, beaucoup de grâce, beaucoup de sentiment.

Dans ce genre, en littérature personne ne fait pendant à Massenet : Sully Prudhomme est trop monotone, Alfred de

Musset est trop dépravé et trop maladif, Théophile Gautier est trop froid, Flaubert n'est pas assez sentimental, et Loti n'a qu'une corde. Ce serait encore Renan qui s'en rapprocherait le plus, mais il est trop prêtre malgré son scepticisme et sa tolérance.

Je voudrais donc la phrase harmonieuse de Flaubert, la pensée délicieuse de Sully Prudhomme, la puissance d'émotion de Musset, le pittoresque de Théophile Gautier avec la poésie charmante de Loti et l'exquise douceur de Renan.

Décidément, de tous ces gens-là, c'est encore Renan que j'envie le plus, avec sa nonchalance, son laisser-aller, sa phrase qui coule comme une musique, et je ne sais quel sourire de tolérance affable planant sur tout ce qu'il fait.

Mais, si j'avais son talent, je ne l'emploierais pas comme lui.

Oter aux nations le bandeau de l'erreur.

c'est trop ennuyeux. Et puis, ça sert-il vraiment ? En sont-elles plus heureuses, les nations, quand on leur a prouvé qu'elles ne voyaient pas clair ? Est-ce bien la peine de se donner tant de mal ?

Non. Je me figure qu'il n'y a de vrai-

ment utile en ce monde que le superflu. Puisque le but de la vie pour l'homme c'est d'être heureux, eh bien! tâchons de rendre heureux nos semblables en nous rendant heureux nous-mêmes. Qu'est-ce que cela me fait que Clotaire III soit le fils de Chilpéric II ou de Mérovée V? A quoi ça pourra-t-il me servir dans la vie? Au contraire, quel plaisir quand je lis l'Invocation à la Lune de Salammbô. Tout le jour je suis heureux. Eh bien! n'est-ce pas utile d'être heureux toute une journée? Y a-t-il donc dans la vie tant de journées où l'on est heureux?

Je disais donc que si j'avais le talent de Renan, je ne me fatiguerais pas à éclairer mes contemporains, persuadé que je serais que c'est le meilleur moyen de ne servir à rien. Je ferais des récits, des nouvelles, sur l'histoire ancienne du Midi et de l'Orient, que je rajeunirais le plus possible. Enfin, ce que Thierry a fait dans ses *Temps mérovingiens*, ce que Flaubert a fait dans *Salammbô*, mais sans pédanterie, sans prétentions historiques (1).

J'ai dit que je ferais des nouvelles. C'est que je sens bien que jamais je n'aurai assez de persévérance ou de souffle pour aller jusqu'au bout d'un roman (2).

(1) Ainsi, six mois à peine après ma première idée de vocation littéraire, j'avais déjà fixé la voie que j'ai suivie. C'est très curieux. (déc. 97).

(2) Comme on se connaît mal!

J'ai bien des sujets déjà qui me trottent dans la tête.

Je ferai une *Marie-Madeleine*. C'est un sujet qui m'a toujours tenté ; mais en laissant de côté la légende stupide de Marseille et de la Sainte-Baume. Dès que le Christ est monté au ciel, Marie-Madeleine n'a plus raison d'être. Je traiterais cela autrement que le père Lacordaire, avec une pointe de scepticisme, beaucoup plus de poésie, et surtout beaucoup moins de respect des textes. C'est une légende, traitons-la en légende et arrangeons-la à notre bon plaisir. Je mettrais Massenet en prose, pour tout dire en un mot.

Peut-être pourtant remonterai-je plus haut et parlerai-je de Marie-Madeleine dès sa quinzième année. Un premier contraste entre sa vie de famille et la vie de plaisir qu'elle mène plus tard ; un second contraste entre sa vie écoeurante et son amour pour le Christ, me paraissent intéressants. Il y aurait même là matière à un grand roman, comme *Salammbô*. C'est à voir.

Ruth et Booz, la Reine de Saba, sont encore bien tentants.

Dans les légendes de la Thésaïde il doit y avoir aussi bien des choses à dé-

velopper. Ce serait encore à examiner.

Enfin je ne sais pas! Je cherche ma voie, je me sonde, je m'examine, je me tâte, au moment de commencer ma vie, plein de désirs, plein d'ambition... plein d'espérances peut-être...

...Et bien heureux sûrement.

Être en mai ; avoir dix-sept ans ; et devant soi quelque chose de vague qui pourrait bien grandir bientôt (1).

Oh! Quelle joie!

(1) [*Phrase notée d'un crayon vert.*]

Même jour, 6 heures.

Je viens de lire la fin du journal de Moussia. C'est horriblement triste, ces trois jeunes gens, tous trois pleins d'avenir : Moussia, Bastien-Lepage et mon frère Paul, mourant ainsi, ensemble, à quelques jours d'intervalle, de la même maladie, à l'entrée de la vie.

Je suis navré. Le cœur me serre.

Ah!! A quoi bon tous mes projets, à quoi bon toutes mes ambitions, puisque moi aussi je mourrai phthisique ?

A quoi bon la vie alors ? A quoi bon le monde ? Pourquoi tout cela ? Pourquoi peiner, souffrir ? pour qui ? Y a-t-il un Dieu ? Pourquoi ne se montre-t-il

pas ? Pourquoi vivre ? Quel est le but de toutes ces tribulations ?

Dieu ! que je suis triste !

Personne pour me consoler. Georges ne me prendrait pas au sérieux. Je voudrais être marié, avoir une femme qui me comprît, pour lui dire tout, tout !

Oh ! ne pouvoir se confier à personne !

Je suis lugubre, je vois tout en noir.

C'est bête, la vie.

Ah !!

Même jour, 9 h. 1/2 soir.

J'achève à l'instant la dernière ligne de *René*. Trois lignes d'Amiel m'avaient donné une envie folle de lire et de le lire tout de suite. Je n'avais pas le livre. J'ai écrit à Gide de me l'envoyer. Je le reçois à 5 heures et le voilà fini !

Eh bien... heu... heu...

D'abord, c'est trop vieilli. C'est insupportable ; pour goûter le fond, je suis obligé de traduire toutes les phrases. Chaque mot est devenu grotesque aujourd'hui. Il faut dire que je l'ai lu avec toute la piété possible et toutes les préventions, tous les partis pris en faveur du

roman. Eh bien, ça ne fait rien. Ça ne me plaît pas.

Le caractère de René est intéressant pourtant, quoique à peine esquissé et bien flou. Il a bien des analogies avec le mien. Ceci, par exemple :

« Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée (hum! hum!), je m'élevais (hum! hum!) sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers (1). »

(1) *Quelle admirable, quelle inimitable page ! et je ne la comprenais pas ! (déc. 97.)*

C'est bien vieilli, vallée, montagne, flamme, quel attrait ! Mais au fond c'est très vrai.

Et plus loin :

« Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais. O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même. Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi, puis, la prenant dans mes bras, j'aurais

prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie. »

Qu'est-ce que j'écrivais hier soir même ? : « Je voudrais être marié avec une femme qui me comprît pour lui dire tout, tout... »

Cette première partie a donc de bons passages. Je dis cela parce qu'ils répondent à mes idées. Mais la suite ? Qu'est-ce que cela veut dire, cet amour de la sœur ? Pourquoi faire ? A quoi ça rime-t-il ? Ce n'est pas la conséquence de sa rêverie ! Il n'aurait pas rêvé, il aurait été sous-chef adjoint dans un ministère, qu'elle l'aurait aimé tout autant. Sa vie aurait été ratée quand même. Eh bien, alors ? Où est la moralité ?

C'est vraiment pas de sa faute, à ce pauvre garçon, s'il a une sœur qui est folle de lui. Pourquoi est-il puni alors ?

Ah ! c'est une punition du ciel ?

Oh ! la ! la !

En voilà une punition ! et compliquée, et bizarre !

Punition de sa rêverie, n'est-ce pas ?

Non, ça ne peut pas être comme ça, ça serait trop bête. Pour que la punition fût sensée, il faudrait qu'elle découlât naturellement de la rêverie, qu'elle en fût la conséquence.

La sermone du Père Souël est très bien. Avec les paragraphes que je cite, c'est ce qu'il y a de mieux.

Mais j'aime cent fois mieux *Atala*! La seconde moitié d'*Atala* est un chef-d'œuvre. Je me rappellerai toujours l'impression qu'elle m'a causée. J'en relisais encore à l'instant, il y a vraiment des passages hors ligne.

Je ne comprends pas Amiel, vraiment!

Il trouve *Atala* vieilli! Bonté divine!!!... et René donc!

Pour changer... j'aime mieux Cosette.

Mercredi 9 mai 88, 8 h. soir.

Dernier jour de chambre : Enfin!!

Je sors demain! Plus de rougeole, et les boulevards et les arbres verts que je n'ai pas encore vus de cette année, et le soleil, et le ciel gai, et les jolies femmes...

Oh! chic!

Demain, promenade ; vendredi, exposition Hugo ; samedi, Salon ; dimanche, autre chose.

J'ai lu hier pour la première fois des lettres de Diderot, le matin dans mon lit : les lettres à Sophie. Que c'est joli,

Generated at University of Pennsylvania on 2023-04-03 15:02 GMT / https://hdl.handle.net/2027/mdp.39615004394518
Public Domain in the United States; Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_usefpd-us-google

que c'est tendre, que c'est fin, que c'est jeune, malgré ses quarante-six ans!

On lit quinze lettres de Voltaire, on est ébloui, emporté par la verve, l'esprit qui ne tarit pas, mais on sort de là l'esprit vide comme avant. Il n'y a rien, rien, rien. Et dix lignes d'une lettre de Diderot, voilà de quoi penser trois heures. L'esprit de Voltaire est superficiel, esprit de mots, les car, les mais, les quand. L'esprit de Diderot repose toujours sur quelque chose : c'est là le seul esprit. L'autre n'existe pas.

Que d'idées chez ce Diderot! Quel homme! et quelle modestie! Si on n'aurait pas dîné, j'en parlerais bien.

Commencé ce soir *Pêcheur d'Islande* prêté par Élisabeth. Début extraordinaire. Je lis cela religieusement, pesant les mots, disséquant les tournures, l'étudiant à mon point de vue, pour mon style. Ferai-je jamais aussi bien ?

Ah! S'il ne s'agissait que de vouloir!

Percer, c'est tout. Le reste va tout seul. Percerai-je jamais ?

Oh! croupir avec les Feuillet, les Cherbùliez, les Theuriet même, quoiqu'il soit bien joli parfois, et les Georges Ohnet!

Plutôt vendre des balais de gogs-nos!

Lof! Renan! Flaubert. Flaubert!
Loti! Renan! Renan! Renan (1)!

(1) *Au fond, je n'ai pas beaucoup changé. (déc. 97.)*

Jeudi 10 mai 88, 6 h. soir.

Après dix-huit jours de prison, je suis sorti, et sans enthousiasme. Il est vrai que je n'ai vu que le quartier embêtant — du Trocadéro à Montparnasse. — J'espère être plus emballé par les Champs-Élysées et la Concorde.

J'ai été voir d'abord la reconstitution de la rue Saint-Antoine et de la Bastille en 1789, inaugurée hier. Mais pour cause de fête légale, Ascension, monde fou. Georges m'accompagnait. L'exposition est très curieuse : enseignes, pignons sur rue, vitres verdâtres, perruques de crin, chevelures poudrées, fillettes accortes, tout y est. Un peu mûres les fillettes, on aurait pu les choisir mieux!

« Icy on donne à boire et à manger. »

Sur un pignon : « Larive, panetier de la Roynie. »

Sur un premier étage d'une petite maison resserrée, écrasée, en retrait, toute en hauteur :

« Mariette, bouquetière. »

Une vacherie (pas au figuré) avec de vraies vaches qu'on trait en public. Il y avait des Parisiennes qui n'avaient certainement jamais assisté à cette opération et qui avaient l'air très étonnées de voir que ça sortait par là. « É!... Viens donc voir, Antoinette, comme c'est rigolo. »

Des gardes françaises bleu blanc rouge, très frais, très jeunes, servent de gardes.

Jusqu'à des camelots, — oh! même en 89 — vous crient le *Père Duchesne* imprimé sur des presses de l'époque.

La musique des gardes françaises vous joue des airs de Grétry avec orchestre de l'époque, tout grêle, tout mince; et Nicolet, le fameux Nicolet, parade! et vous raconte avec un grand sérieux ses aventures, et comment « il n'a jamais connu son auteur, celui qui l'a porté dans son sein, dans ses entrailles paternelles ».

Plus loin, un charlatan tout jeune, quoique de l'époque, et qui pose pour les yeux bleus, offre de rendre la jeunesse et la beauté à ceux qui l'ont perdue, — pour vingt sols! Il y a foule pour l'entendre — jusqu'à M. Légée, le slavophile. Mais, dès qu'il faut acheter, tout le monde file. Pour vingt sols, pourtant!

En face, sur un triangle méphistophé-

listique, un singe abracadabrant montre ces paroles en lettres de feu :

ICY
ON PREDIT
L'AVENIR

Plus loin, une boutique basse, sombre, exiguë, recèle les mille poisons d'un apothicaire, dont la seringue se gondole au-dessus de l'huis, et tout à côté, un expert et docte perruquier frise et lustre des perruques blondes, rousses, fauves, blanches, crème, rougeâtres... Et dire que maintenant les femmes n'aiment plus que les ténors italiens! Mlles de Mailly avaient meilleur goût.

Une ruelle vous mène à un square de l'époque, régulier et compassé, et tout au fond un pavillon loge la Brasserie des Bons Enfants. Si le pavillon est Louis XVI, les p'tites femmes sont crânement 88. Ça détone.

...et tout au fond, « immense et sombre », la Bastille!

« Effroyable prison!...

*...C'est ici que les pas sont tremblants
Et que les cheveux noirs, deviennent
[cheveux blancs.*

« Ça, la Bastille ?

— Oui.

— Allons donc ! une réduction, un raccourci de Bastille, un joujou, un sujet de cheminée !

« — Pas du tout. La Bastille dans ses véritables proportions.

« — Peuh ! Ce n'est pas grand comme la moitié de l'Arc de triomphe. C'était pas raide à prendre !

— « Athènes, dit Victor Hugo, a bâti le Parthénon. Mais Paris a démoli la Bastille. »

Pour dix sous — dix sols, pardon ! — on entre. Pont-levis, fossé plein d'eau, gardes françaises, tout le bataclan.

On descend : cachot forme obus, très haut ; pilier au milieu avec deux types de mélodrames rivés à la chaîne : une femme (?) cheveux coupés, habits d'homme, poitrine plate, yeux hagards. Brrr ! Et un vieillard navrant, avec des cheveux démesurément longs et d'un blanc invraisemblable.

Ça devait être atroce tout de même ! Pour une lettre de cachet, passer là sa vie, plus de printemps, plus de soleil, plus de filles, plus de gaieté ! Plus personne, seul, éternellement seul, Brrr ! Brrr !

On monte, trois cents marches, sur un escalier de bois d'une solidité problématique, et on arrive en haut pour voir un tas de cheminées d'usines qui fument, et dans le lointain le Paris banal.

Coût, dix sols.

Tiens! j'oubliais!

En entrant, le plus curieux, une scène de théâtre.

Une espèce de rastaquouère, en tube, en jaquette, arrivè au bras d'une femme. Se sont-ils disputés? Je n'en sais rien. Toujours est-il que tout à coup je vois le chapeau du monsieur rouler par terre, probablement jeté par la dame, qui reçoit aussitôt une gifle sur la joue gauche. Pleurs, « blushing », la main sur la joue etc. Le monsieur la prend par le biceps et sort avec elle.

La foule a regardé... et c'est tout. Uniques, ces Parisiens!

Après l'ascension, nous sortons lentement. Un dernier regard à la petite maison fleurie de chèvrefeuille.

Mariette, bouquetière.

Et nous voici dans la rue.

La tour Eiffel grandit, grandit. Elle est déjà colossale et elle n'est pas encore au tiers. Ce sera prodigieux. Nous aper-

cevons de l'autre côté, devant l'École supérieure de Guerre, la fameuse Galerie des Machines aux formes si extraordinaires.

Et l'exposition monte, s'étend, les poutrelles de fer s'enchevêtrent, les rails se croisent, les boulons se pressent, les tronçons s'ajustent. Elle croît à vue d'œil. Mais que tout cela est prosaïque et laid! Enfin! il n'y a que le squelette.

Remonté jusqu'au Trocadéro pour admirer les bustes exquis de Donatello, della Rebbia et Fiesole.

Puis, sapin : « Cocher, 105, rue Notre-Dame-des-Champs! »

Et me revoilà dans ma chambre, écrivant sur la table de Paul, dans le fauteuil de Paul, devant la bibliothèque de Paul, dans cette chambre meublée pour lui, pleine de lui, bien qu'il ne l'ait pas habitée.

Et me voilà tout triste.

Ah! qu'est-ce que c'est ça, le printemps, les filles, les roses, auprès de ceux que nous aimons!

Oh! mon Dieu! un éternel hiver! une éternelle virginité, et Paul! Paul! Paul!...

Vendredi 11 mai 88.

Dites, si vous voulez, que Victor Hugo n'est pas le plus grand homme qui ait existé, dites même que ce n'est pas le plus grand poète du monde, allez jusqu'à proférer que ce n'est pas le plus grand poète français, osez vomir que ce n'est pas le plus grand poète français du XIX^e siècle... Si vous dites tout ça, je vous étranglerai... Mais, avec des phrases, ça peut se soutenir...

...Mais ne dites jamais que ce n'est pas l'être le plus étonnant, le plus renversant, le plus unique, le plus surnaturel, le plus énorme, *le plus extraordinaire*, le plus gigantesque que la terre ait porté!

Cecy est pource que j'issys de la plus mirifique et estomirante veüe de pourtraictures que j'aye oncques veü de mes yeux.

« Hugo dessinateur ?... Allons donc! Il dessinait pour s'amuser, des petites machines. C'était pas fort, c'que j'ai vu, au moins. »

— Oui, Hugo dessinateur. *Et très grand dessinateur.* D'aucuns disent : aussi

grand dessinateur que grand poète (cf. Wolff).

— Mais il n'avait jamais appris à dessiner. Il ne *savait* pas dessiner. Il ignorait le premier mot de l'anatomie. Tous les procédés lui étaient inconnus. Et puis, il avait autre chose à faire! Ce n'est pas quand on passe son temps dans les nuages qu'on peut regarder ce qui se passe sur la terre...

— Aussi il n'a pas peint ce qui se passe sur la terre. Il a peint les nuages justement.

— Mais enfin, s'il ne savait pas! Ça ne se devine pas, ces choses-là.

— « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris. »

Le fait est qu'il savait tout. Grand peintre, grand lyrique, grand dramaturge, grand romancier, grand philosophe, grand satirique (le seul français, peut-être), grand poète épique (assurément le seul), et orateur, et critique, et homme politique, et sculpteur sur bois, et encadreur, et érudit transcendantal... Tout enfin. L'homme-prodige.

N° 53. — Le Burg à la Croix.

Voilà du sublime. Qu'est-ce que ça représente? Hugo seul le sait!

Pourquoi cette croix? Demandez-lui

où est ce burg. Demandez-lui quelle architecture. L'architecture d'Hugo. Avec quoi est-ce dessiné, ou peint, ou râclé ? Mystère. Quels sont ses procédés ? Des procédés inventés par lui. De qui s'inspire-t-il ? De LUI.

Ainsi, voilà un homme qui *invente*. Jamais personne n'avait rien fait de semblable avant lui. Il ne perfectionne pas, il **INVENTE** ! Et il invente tout, non seulement le procédé, mais l'art lui-même, puisqu'il n'a rien appris, et que, tous ces chefs-d'œuvre, il les fait hors de toute communication avec les hommes, loin de tout musée, seul avec l'Océan.

Et ne sachant rien, inventant tout, il arrive au sublime ! !

Cela est aussi mystérieux que tous les mystères du christianisme. Aussi inexplicable, à coup sûr, que l'Ascension, la Résurrection, tout ce qu'on voudra.

Enfin, l'esprit humain *n'invente pas*. J'en reviens toujours là ; on imite. Lui n'imité pas. Il *fonde* un art nouveau, sans rien savoir de ceux qui existent.

Or, tous les arts à leurs débuts sont naïfs, gauches, bêtas. Le sien est sublime d'envolée !

Parlez-moi de Lazare, après ça !

Aussi bien, Hugo, c'est Dieu. Je l'ai dit depuis longtemps.

Dernière incarnation de Vishnou.

Amiel l'a dit, mais en riant, et moi je prends son mot au sérieux : « La France, c'est le Monde ; Paris, c'est la France! Hugo, c'est Paris. Peuples, inclinez-vous! »

Oùï, peuples! inclinez-vous devant le plus grand des enfants des hommes. Qu'il soit votre *Dieu!* Par tous ses côtés, il le mérite plus que votre Jésus!

*...O ciel! être ce qui commence,
Seul, debout, au plus haut de la spirale*
[immense

Et :
...Dans l'ombre, tout au fond de l'abî-
[me... les hommes.

[Ici, une page contenant un dessin de Pierre LouÏs.]

Ci-contre est une allégorie qui ne tient pas sur ses pattes dès qu'on la discute, mais qui a l'air de vouloir dire quelque chose quand on ne fait qu'y jeter un coup d'œil.

(Entendons-nous : ce qui est discutabile, c'est la forme de l'allégorie, mais ce qu'elle entend démontrer, l'ordre des astres, etc... est absolument indiscutable.)

Maintenant, après ce religieux épanchement d'adoration et d'enthousiasme, revenons à l'exposition des dessins du Dieu.

C'est Paul Meurice qui a les beaux dessins du Dieu Victor Hugo. Le Burg à la Croix, d'abord, puis trois phares, dont un (les Casquets) porte la main de la divinité empreinte dans la fumée de sa torche et le déchaînement de sa tempête. Ne riez pas, je suis très sérieux. Ne dites pas non, je vous étrangle!

John Brown pendu est tout aussi sur-humain. Une potence fantastique, vue de face et d'en bas, écartant démesurément ses deux bras, se perd dans la brume par son pied, et a l'air de se prolonger éternellement dans les profondeurs. Au bout pend John Brown, veste d'ouvrier, mains liées derrière le dos, éclairé par

plaques de rayons de lune, sur sa tête embroussaillée et retombante, sur sa poitrine, sur son genou, sur son pied. Le reste est noir, noir, et la potence se perd dans la nuit.

Des châteaux, des burgs, des tours, des rochers, de la brume, du vent, de la nuit...

Et des châteaux, des burgs, des tours...

Des toits en escaliers, des flèches de tours en fer de lance, des vermoultures de pierre *inouïes*, des murs blancs, des murs noirs, et la brume, et la nuit.

Et puis des marines : une traînée de café au lait, et voilà le dessus d'une vague.

EXTRAORDINAIRE !

(Non par le moyen, je m'en moque. Mais *l'effet produit.*)

Je mets en fait que jamais dessinateur n'a fait une mer comme lui.

Parlez-moi donc de la vague de Courbet auprès de cette vague qu'il a intitulée :

MA DESTINÉE

Hugo a deux manières dont il ne sort pas.

La première, on ne voit rien, parce que c'est trop confus.

La seconde, on ne voit rien, parce que c'est trop microscopique.

On a mis des *loupes* sur les banquettes. Sans blague!

De cette dernière manière, plusieurs chefs-d'œuvre : Sous Bois, Au matin, *l'Étang*, l'Inondation sous les arbres, la Plaine, etc.

Pas d'hommes, sauf John Brown, et une main au bout d'un bras désespérément tendue vers la brume (titre : le Rêve).

Une des meilleures marines est la houle qui passe sous un bateau à vapeur (n° 148). L'eau est merveilleuse.

A Georges Hugo : une guillotine. On voit seulement le trou rouge de la lunette, et sur les pavés ce mot écrit par les filets de sang : *Justitia!* La tête s'envole, seule, hideuse.

Hugo sculptait aussi sur bois, en japonisme et d'une manière étonnante.

... Mais il est onze heures dix, je me couche.

Ah! cependant, les manuscrits! La fine écriture de *Le Roi s'amuse* ; la mâle écriture et le papier bleu de *la Légende des Siècles*.

Et la table sur laquelle a été écrit ce livre énorme, table raboteuse, bancale,

Où trouvera-t-on, je le demande (ailleurs que dans les *Misérables*, chez Daudet, chez Mérimée, chez Zola, chez qui l'on voudra, trente pages comme les trente dernières de *Pêcheur d'Islande*, ou même comme le récit de la dernière journée de Loti chez Rarahu ? Comme c'est vrai, comme c'est vivant, comme le cœur vous fond en lisant cela ! Il semble que c'est à vous que cela arrive, ou que cela peut vous arriver demain. Ce n'est pas observé comme chez Zola. c'est deviné en quelque sorte, et noyé dans un épanchement de larmes vraies, de douleurs senties.

Est-ce plus fort vraiment que *le Bonheur des Dames* ?

Je crois que oui. Peut-être est-ce parce que je viens de le lire.

C'est plus ému, c'est plus senti. Zola assiste à son intrigue en spectateur indifférent. Loti pleure avec vous. Il croit à ce qu'il raconte et l'on y croit après lui. Et puis, cette poésie toujours, cette grâce partout. Cette délicatesse dans les sentiments, cette exquise douceur dans les mots.

« Aue, Loti ! » s'écrie Rarahu en se jetant dans ses bras après dix mois d'absence.

Pêcheur d'Islande est beaucoup plus fort que *le Mariage*. Le style s'est formé, s'est raffermi, a pris du corps ; il n'est plus gracieux sans raison, comme inconsciemment, il a maintenant des images neuves, des métaphores imprévues, des mots pittoresques, d'admirables descriptions.

Il y a huit ans, jamais Loti n'aurait décrit la mer d'Islande comme il l'a fait cinq ans plus tard. Jamais il n'aurait trouvé ces mots ternes, grisâtres, mourants, sans couleur, sans force, pour peindre le ciel de ces régions polaires. Jamais il n'aurait trouvé cette idée superbe du soleil couchant entrant tout rouge par le sabord du « Bien-Hoa », éclairer les derniers instants de Sylvestre, sa dernière minute de vie.

Quelle belle scène que cette scène d'hôpital ! et celle qui précède, imitée des *Misérables* (mort de Gavroche), la blessure de Sylvestre dans les rizières. Et celle qui suit, l'enterrement dans les fleurs.

Loti n'exagère pas les tableaux lugubres. Les mots navrants de Victor Hugo, il ne les connaît pas, il ne veut pas les connaître. L'émotion naît des faits, non des mots ; des idées, non des phrases.

Avec Renan, Loti est le plus délicieux prosateur de notre littérature, plus que

(1) *J ai exactement la même opinion aujourd'hui, au moins en ce qui concerne la seconde moitié du siècle. Renan et Loti sont surtout « im-pénétra-bles ». On ne sait comment il se fait qu'ils écrivent admirablement.* Renan même, dans un sens (1). Puissé-je les dépasser tous deux! Ce n'est pas mon *espérance*, c'est mon *idéal*.

Distinguo.

★
★★

Même jour, 6 heures.

L'enthousiasme du jour, c'est Gavarni.
A qui l'suivant ?

Déc. 97.

Je fus donc avant-hier aux caricatures avec cette idée préconçue que Daumier était exagéré et Gavarni si vieilli, si 1830, que c'en était illisible. J'y allais donc pour *le reste*.

J'en suis revenu avec cette idée post-conçue que 1° Gavarni était un de nos plus charmants aquarellistes, et, bien qu'homme d'esprit (chose commune en France), un homme très profond ; — que 2° Daumier était arrivé quelquefois à des effets extraordinaires par ses jeux de physionomie ; — que 3° Gill avait fait des chefs-d'œuvre ; que 4° *le reste* n'exis-tait pas.

Enfin je me disais que si cette exposition m'appartenait, je pendrais les Gill à la place d'honneur de mon salon, je mettrais les Daumier dans un carton pour les montrer à des amis tous les dix-huit mois ; mais que j'aurais mes Gavarni dans mon boudoir, si boudoir j'avais, ou ce qui en tient lieu pour les hommes, et mon Musset et mon Heine sous mes Prud'hon et mes Watteau, pour les regarder à chaque instant et me dire : « C'est exquis, c'est jeune, c'est gracieux, c'est spirituel, c'est profond. »

Un Gavarni : à Bullier, un homme fait aller un pantin par la ficelle, et, gouaillant, à une danseuse :

« Mademoiselle, v'là c'que c'est qu'un homme.

« — Connu ! » répond la fille, le poing sur la hanche, et le dos tourné.

Un autre : à un bal de Carnaval, un Pierrot sans le sou, tout souriant, suppliant :

« Voyons ! Quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir ? »

L'autre, froide, cynique :

« Ça l'use ! »

Sortie du bal masqué :

« Et si Cornélie n'amène pas de voiture ? demande Pierrette.

« — Eh ben! nous reviendrons à pied.

« — Ah! ça non! J'serai canaille tant qu'on voudra, mais mauvais genre, jamais! »

Sur l'escalier de l'Opéra, une fillette, dix-sept ans à peu près, en pantalon de velours large, arrête de la voix un monsieur qui se promène avec sa femme au bras, et, les jambes fendues, la main gauche à la hanche, la main droite en l'air et la tête dressée :

« Oh! hé les p'tits amours! Y a des épiciers qu'amèn' ici des femmes honnêtes! J'vas l'dire au municipal. »

Bébé attend avec un monsieur dans le salon, que sa mère soit prête. Il fait la conversation :

« Qui donc qu'c'est, monsieur, qu'a inventé la poudre, qu'papa dit qu'c'est pas vous ? »

Sermon au bal de l'Opéra :

« Vois-tu, ma chérie, une pierrette ne doit jamais avoir qu'un pierrot.

« —A la fois! »

Les propos de Thomas Vireloque (un des plus profonds) :

« L'histoire ancienne, c'est tous mangeux et mangés. Blagueux et blagués, v'là la moderne. »

Toujours en carnaval :

« Oh ! ne dites pas à Hippolyte que j'ai soupé avec Alfred, mon p'tit Édouard, j'souperai avec vous ! »

En visite :

« N'est-ce pas, monsieur, qu'il ne faut pas d'h à omelette ? Là ! Tu vois bien, maman. »

Un concierge à une lorette :

« Quand j'étais jeune, j'aimais les pommes vertes, et j'n'haïssais pas les femmes mûres.

« — Après ?

« — Ben, maintenant que j'mange mes pommes mûres, j'aime bien les femmes vertes...

« — Vieux passionné ! Allez donc manger vos pommes cuites ! »

★★

Même jour, 7 h. 20.

Gide vient de venir.

Je cause souvent avec Gide, bien qu'il soit pour presque tout d'un avis contraire au mien ; mais c'est le seul de la classe qui ait des goûts littéraires, le seul qui s'enthousiasme comme moi, le seul à qui on puisse parler d'autre chose que

des p'tites femmes, avec qui on puisse causer sérieusement sans qu'on vous réponde : « Tu m'fais mal ! »

Gide vient donc de venir. Nous avons causé de René. Je lui ai lu de mon journal, quelques passages, sur mes lectures principalement. Il a trouvé que c'était bien écrit, et puis ça se voyait sur sa figure. Il rayonnait.

Je lui ai lu aussi une partie de ce que j'écrivais il y a eu hier huit jours, sur mes aspirations. Mes idées l'ont enchanté, et renversé ! « Comment, toi tu penses ça ! Pas possible ! La grâce ! La poésie ! Eh ben, et Hugo, et Eschyle ? »

Encore un qui ne me connaît pas.

Qui est-ce qui me connaît, du reste ?

Il voulait quelque chose de plus ému. Je lui ai lu mon *Soir à la Campagne*. Ça l'a ravi.

Dieu, que je suis content !

Il me suppliait de le lui copier pour demain. Je lui ferai attendre. Il ne l'aura que mercredi. Je ne veux pas avoir l'air de courir après les compliments.

Mes camarades aiment assez ce que je fais, du reste. Naville m'a conjuré de lui dédier mes *Roses*. Je lui ai dit oui, mais je ne l'ai pas fait. Gide, encore, mais Naville, non. Il les trouvait épatants,

pourtant. La Rochefoucauld prétend qu'on aime toujours ceux qui vous admirent. Heu! Ce n'est pas toujours vrai.

Brocchi les admirait beaucoup aussi.

Aujourd'hui Dutten m'a rendu mon devoir français sur La Bruyère en me disant : « Épatant, mon cher! »

Enfin, Givierge, il y a trois mois, écoutant mes *Rêveries*, me disait, rouge de plaisir : « Tu seras un poète, Louis! »

Non! Je serai un Renan.

La Prose, la Prose (1)!!

(1) *Je suis très étonné de retrouver à chaque page que je n'ai pas changé. La période 90-92 a été un simple hors-d'œuvre dans ma vie. J'ai si mauvaise mémoire que je ne m'en doutais pas. (déc. 97)*

Mardi 15 Mai, 9 h. 1/2 soir.

Élisabeth dîne ici, seule avec Georges et moi. Je n'ai rien dit ce soir. J'ai fait des vers en rentrant de classe et ça m'a éreinté ; Tahiti, une variante d'un chalet de Loti.

Ils causent tous les deux, je les laisse. Ils doivent avoir quelque chose à se dire en mon absence. Je viens ici, à mon journal.

(2) *Comment! c'est de Brunnen qu'elle parlait! Et Lugano! — Où est-ce, tout cela aujourd'hui! (17 nov. 89)*

On a causé voyages, Évian, où Élisabeth va peut-être aller ; Brünnen (2) sur le lac de Lucerne, où elle voudrait acheter un chalet ; Lugano, pays préféré de mon oncle ; Talloyre, où Besnard a peint

sa première nuit, où Theuriet a écrit en même temps *Amour d'Automne*, Luchon, où Elisabeth a lu *les Misérables* et *les Mystères de Paris*.

On a causé littérature. Talloyre a fait parler de Theuriet, et de *Amour d'Automne*, dont les trente dernières pages sont ravissantes, dit-on ; Maupassant, dont on a loué *Une Vie*, *Miss Harriet* et *Bel Ami*, et sur qui Georges a dit : « Quand on a lu les *Nouvelles* de Maupassant, on peut tout lire. »

Ça ne me tente pas. Pourquoi ?

Etc., etc.

...Et moi je rêve d'un pays où l'on serait toujours au 15 mai, ou l'on aurait toujours dix-sept ans, d'où les hommes seraient bien loin, bien loin ; où les femmes seraient belles comme un soir d'été, pures comme un regard d'étoile, chastes comme une Madeleine et nues comme la main, et où l'on s'en irait rêver deux à deux, s'aimer deux à deux, s'étendre enfin tout de son long, s'étendre enfin sur sa gorge, le bras autour de son cou bien-aimé, pour faire des vers en regardant les petites bêtes voler (1).

(1) *Pas trop mal.* (97)

Mercredi 16 mai 88.

Je viens de feuilleter ce premier cahier de mon journal, et ce sont les dernières lignes que j'y écris.

Voilà plus de dix mois que je l'ai commencé. J'ai vécu pendant ce temps, j'ai pensé ; eh bien, ce journal est-il réellement le résumé de ma vie, y ai-je mis toutes mes pensées, en ai-je fait mon confident, enfin ?

Non.

Non. Au moins pas pendant les six premiers mois.

Depuis, il me semble que cela a changé, que j'écris mieux d'abord, et puis que j'écris ce que je pense ; et qui lirait ces pages depuis le mois de mai verrait clairement que toutes mes pensées se résument en deux mots, en deux aspirations, en deux espérances, en deux ambitions, en deux désirs :

Les femmes
et
Le génie!

Pas la gloire! Ce n'est pas cela! Le génie! Arrière la gloire en gros sous. Si

la foule ne m'adule pas, que dix hommes de goût me comprennent, ou, à leur défaut, que moi-même je sois content de moi!

C'est ce que je demande.

Oh! mon premier baiser!

Oh! mon premier succès!

Je ne les ai pas.

Et j'en suis bien heureux, car, si je les avais connus, je *n'aurais plus* à les goûter.

Continuons notre examen : ce que j'ai pensé et dit, ai-je eu raison de le penser et de le dire ? En somme, quels sont mes défauts et de quoi dois-je me corriger ?

D'abord, je suis faux. L'éducation brutale que papa m'a donnée m'a habitué à être craintif et dissimulé. Je ne fais rien de mal, et pourtant je n'avoue pas ce que je fais. Je me dis continuellement : « Si Georges me demande ce que j'ai fait, qu'est-ce que j'inventerai ? »

C'est odieux, tout simplement. A partir d'aujourd'hui je prends la résolution d'agir autrement.

Ensuite, je deviens paresseux. Mes espérances, si douteuses (!) me font oublier ce que j'ai à faire. Je ne pense plus qu'au printemps, aux femmes, aux vers.

Si cela continue, je serai refusé au bachot.

Donc, il faut que je devienne sincère et laborieux.

C'est bien.

Et maintenant je dis adieu à ce premier cahier qui renferme mes secrets les plus chers, à qui je me suis confié tant de fois, quand j'avais besoin de m'épancher, et que j'ai tant de plaisir à feuilleter déjà, pour penser un peu en arrière et revivre ma vie passée.

1888.

47

70 488 AA A 30